

Flajnuiczky József könyvtárából
való.

MEMOIRES
PHILOSOPHIQUES,
OU
LA NATURE
DEVOILÉE.

O miseras hominum mentes! o pectora caeca!
Qualibus in tenebris vitae, quantisque periclis
Degitur hoc aevi, quodcunque 'st! nonne videre,
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut cum
Corpore seiunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota, metuque!

Lucretius de Nat. Res. L. II. v. 14 — 20.

PREMIERE PARTIE.

à LONDRES
MDCCLXXXVIII.

11-7-84
O verité sainte ! c'est toi seule, que j'ai respectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les siècles à venir, je veux, qu'en voyant, combien j'ai été dégagé de passions, & de préjugés, ils ignorent la contrée, où je pris naissance ; sous quel gouvernement je vivais, quelles fonctions j'exerçais dans mon pays, quel culte je professais, je veux, qu'ils me croient tous leur concitoyen, & leur ami.

Histoire Philos & Polit.
par G.T. Raynal T. I. p. 4.



P R E F A C E.

Ces oeuvres philosophiques contiennent des matieres de la plus grande importance, dont l'influence sur le bonheur du genre humain faute aux yeux. J'ai écrit en homme, qui par l'espace de dix sept années ne s'est occupé, que de la contemplation, & de l'examen le plus exact des phénomènes de la nature, en homme, qui a revoqué les loix des changemens, qui arrivent dans la nature, à des principes mathématiques, qui a examiné la variété, & la nature des Religions aussi bien, que leur nécessité sans aucun préjugé, en homme, vous dis-je, qui a réfléchi murement sur la société civile, & sur les causes du progrès, & de la decadence du commerce, qui a comparé, enfin les compagnies ca-

chées avec les principes d'une solide Philosophie; de tout cela je n'ai retenu que ce qui me paraissait le plus vraisemblable, ne me souciant guere de ce qu'on pense dans les écoles, où la tendre jeunesse est infectée de faux principes de la société civile, ou de ceux des différentes Religions, ne m'embarassant non plus de ce que soutiennent les Cours des Princes en Europe, Asie, ou Afrique, ni de ce qu'en seigne le siege du Pontife romain. Les Principes, sur lesquels se fonde cet ouvrage, ne conviennent point à ceux, que la structure de leur corps a condamné à l'aveuglement, & à l'esclavage de la foi, ils ne seront goûtés non plus par ceux, dans l'esprit desquels les préjugés puisés dans une education populaire se sont enracinés profondément, je ne dedie ces memoires philosophiques, qu'à ceux, que la nature a regalé d'un esprit excellent, & d'un systeme nerveux bien arrangé, en peu de mots, je le consacre à ceux, que la nature a voulu rendre aussi heureux, qu'elle pouvait, par la seule Philosophie, non pas par des faux principes adoptés ou par malice, ou par betise. Ce sont ces gens là, auxquels je conseille de lire cet ouvrage: qu'ils comparent, toutes les propositions, qu'il contient avec les changemens, que la nature produit tous les jours, ils verront les principes les plus faux adoptés par les hommes, ils verront en meme tems, que la veritable Philosophie fait éviter à l'homme une vie deregulée, ils verront, que cette Philosophie offre des motifs suffisans, qui nous font moderer toutes les passions, desquelles decoulent tous les maux, sans qu'on ait besoin d'aucune Religion; les Princes, & les Pretres se trompent donc grossierement, quand ils confondent les gens sans principes, qu'ils appellent *Libertins*, avec ces autres, qui conforment leurs actions aux principes, que je vais expliquer dans cet ouvrage. Il faut gourmander les *Libertins* pour qu'ils n'excitent pas des troubles parmi ceux, qui insistent sur le systeme d'une foi aveugle; mais il faut honorer les Philosophes veritables, qui vivent tranquillement,

il faut les consulter meme, quand il s'agit de quelque matiere difficile par exemple, quand il est question de corriger la forme du gouvernement dans quelque societé civile, de perfectionner le commerce, d'empêcher les effets dangereux du poison des Pretres; car puisque ce sont eux uniquement, qui connaissent les forces de la nature, les changemens, les passions des hommes, &c. par une contemplation longue, & dégagée de tout prejuge, puisque ce sont eux, qui ne craignent, & n'esperent rien, ils n'adopteront, que ce qui leur paraîtra le plus vraisemblable dans des circonstances un peu plus epineuses. Au reste l'auteur de cet ouvrage ne s'occupe point de ce qu'en dira la populace, il vivra inconnu, & tranquillement, le prix de ses travaux litteraires seront les suffrages du petit nombre de sages honnetes, qui veulent rechercher la verité de la nature.

PRIMIERE PARTIE.

Chapitre I. De la recherche de la verité.

Chap. II. Sur l'existence de Dieu.

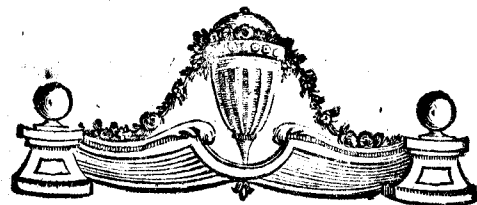
Chap. III. De l'origine du Monde.

Chap. IV. De la nature de l'Ame humaine.

Chap. V. De l'origine des sensations.

Chap. VI. Du fondement des Loix, qui constituent la morale des hommes.

Chap. VII. des Punitions.



Chap. VIII. De la necessité des societés.

Chap. IX. Du Danger, qu'il faudra subir au Philosophe après la mort, supposé qu'existe le Dieu de la Religion, & que l'ame soit immortelle.

CHAPITRE I. DE LA RECHERCHE DE LA VERITÉ.

§. I.

Un chacun éprouve, que toutes les verités, que nous decouvrons par l'aide des jugemens, & du raisonnement, naissent des idées; c'est pour quoi les Ecoles des Logiciens memes sont d'accord, que le raisonnement derive des jugemens, & les jugemens des idées. Je neglige ici la decision d'une question assez importante, je veux dire, si les idées, qui naissent en nous, soient effectuées par quelque veritable, & peculiaire mouvement des nerfs, ou plutot, si l'idée soit quelque image peinte en quelque principe spirituel dirigeant la machine de notre corps, qui ne fait, que se conformer à ce mouvement des nerfs, dont nous venons de parler. Il me faudra examiner dans le Chapitre quatrieme à part cette difficulté

avec quelques autres, qui lui ressemblent. Ce qui concerne plus la matiere presentee, c'est, que nous voyions, à combien d'idees, qui se presentent dans la vie des objets differens, nous puissions ajouter foi, & par consequent quels jugemens, & quels raisonnemens nous puissions croire comme surs n'etant sujets à nul doute.

§. 2.

L'experience demontre, que nous concevons plus facilement les objets, qui ont peu de caracteres, s'ils se trouvent places dans la convenable distance supposee, que nous soyions pourvus des sens sains, c'est ainsi que nous nous efforçons sans aucune difficulté l'image veritable d'une ligne droite, puisqu'elle n'a que deux termes, c'est à dire deux points, qui determinent son entiere position, de meme nous concevons facilement un triangle, puisqu'il n'est compose que de six parties, je veux dire de trois coins, & de trois lignes droites, qui renferment un espace, mais plusieurs lignes courbes peuvent s'offrir à nous, où nous distinguons difficilement une qualite de l'autre, parce qu'il y en a plusieurs, comme cela est tres clair par des principes mathematiques. Si quelqu'un va examiner par la vue quelque machine composee de parties plus compliquees, il n'en aura jamais une veritable image, s'il ne connait pas prealablement les loix mechaniques, s'il ne contemple pas long tems cette machine, il ne fait distinguer trop bien une qualite de l'autre. Combien d'hommes y a-t-il, qui aient une idee precise, & complete d'une montre, combien d'hommes

y a-t-il, qui sachent distinguer bien des plantes, que M. Linné compte sous un meme ordre? avec quelle difficulté ne sont distingués quelques mineraux meme par ceux, qui sont pourvus des principes de la mineralogie. enfin nous éprouvons la meme difficulté par rapport aux animaux, aux insectes, & aux oquilles. Assurément peu d'objets nous sont offerts dans la vie, dont nous ayions une idee vraie, & precise. Plusieurs objets nous semblent au premier coup d'oeil exactement concus, dont il n'y a néanmoins que fort peu de caracteres, qui se manifestent à nos yeux, ou à quelqu'autre sens, c'est ainsi, que nous regardons tous les jours le soleil, comme un corps rond, aplani, rempli de feu, dont le diametre ne fasse qu'à peupres un pied, mais quel opticien, physicien, ou mathématicien osera soutenir, que ce ne soit, que ce peu de caracteres, qui constituent la veritable image du soleil.

§. 3.

Toutes les idées, que nous avons dans la vie, naissent de la consideration des objets, qui se trouvent hors de nous, ces memes idées, qui ont la plus grande influence dans la vie, & dans les moeurs de l'homme, en dependent aussi, si la nourrice chati quelquefois l'enfant turbulent, si en quelqu'autre occasion elle prononce continuellement le nom du Pere, comme s'il venait lui battre l'enfant, celui-ci reçoit à la fois par l'ouïe les idées du Pere, & du chatiment, c'est pour quoi avec le tems l'idée du Pere lui devient également terrible, que le chatiment meme. Les enfans qui écoutent souvent les contes des vieilles femmes, que l'ame de l'homme se promene après la mort

sous la forme d'un veau, d'un chien, &c. si elle est damnée, ou qu'elle soit vêtue d'habits blancs, si elle est sauvée, qu'elle se promène sans tête, ou qu'elle en porte une, &c. Les enfans dis-je accoutumés à ces idées, leur sont tellement attachés, qu'ils ne sauraient s'en défaire. ou jamais, ou du moins assez rarement. Posons que la société humaine ait commencé en quelque tems que ce soit, n'est ce pas, qu'en ce tems premier, où la société ne faisait, que naître, les idées des objets affectans les sens, que personne n'avait encore corrigées, ou examinées, devaient être bien fausses, moins vraies encore devaient être celles, qui naissaient de la combinaison de ces idées? où prenaient leur source nécessairement plusieurs erreurs, plusieurs opinions des objets les plus importants, qui ne pouvaient être plus fausses, qu'elles ne l'étaient, les hommes inculquant perpétuellement ces préjugés à leur postérité, ils devaient prendre la plus grande confiance dans la cervelle des hommes, c'est ainsi que dans les matières les plus importantes une erreur commune devait infecter quelquefois la société humaine toute entière.

§. 4.

Chaque nation vivante sous un ciel différent, chaque province, chaque religion, chaque forme de gouvernement a ses erreurs particulières, qui s'y sont glissées de la même manière: chaque nation prend ainsi son erreur pour vérité, croyant meilleures ses opinions, que celles des autres nations; le Turc soutient fermement les principes, qui lui furent transmis par ses ancêtres, le Juif, le Chrétien, le

Gentil font de même. Vous avez vu en nos jours, avec quelle rigueur le fils de Mendel, philosophe estimable de notre siècle a soutenu son judaïsme contre Lavater, qui était assez insensé pour croire, que la Religion des chrétiens fut quelque chose de moins absurde, que celle des juifs. De la même manière faut-il regarder les vérités des différentes sciences; n'est ce pas que nous examinons par exemple premièrement la force de deux corps solides, qu'on appelle élastiques, nous voyons aussi fréquemment deux corps solides mus se rencontrer mutuellement, & en cette rencontre changer leurs vitesses, nous connectons cette idée avec l'idée de deux corps élastiques, & la mécanique nous apprend, quelle quantité d'idées nous obtenons de la collision de ces deux corps élastiques; cependant toutes ces idées n'ont qu'un tel degré de vérité, qui se trouvait dans ses premières notions, je veux dire, en quant ces notions étaient conformes à leurs objets, dans la mathématique même tombent toutes les vérités, tous les théorèmes perdent leur évidence, si les premières notions de la quantité ne soient pas conformes à leurs objets. Dans l'astronomie évanouit tout calcul, si se glisse la plus petite erreur dans les observations, dans la physique la plupart des vérités ne valent, qu'autant, que les expériences, sur lesquelles elles reposent.

§. 5.

Toutes les propositions concernant l'affaire de la Religion dépendent également des objets, qui se trouvent hors de nous. C'est la seule perception des objets, qui pousse conti-

nuellement les hommes à la recherche de leurs causes, puisqu'ils voient des la premiere jeunesse, que plusieurs phenomenes soient produits par certaines causes, le temoignage de leurs yeux leur montre par exemple, que la plante naît de la semence, de la chaleur, de la terre, & des humeurs, qui s'y trouvent, ils éprouvent, que la chaleur vient du feu, la lumiere du soleil, &c. Les hommes accoutumés à cette methode de perception veulent voir encore les raisons des phenomenes quand elles sont ainsi ensevelies dans la nature de cet univers, qu'on ne les saurait deterrer en partie sans avoir examiné une quantité d'autres phenomenes, ne pouvant suffire à ce travail, ou à cause de la foiblesse de leur genie, ou à cause du genre de vie, qu'il faut mener à la plupart des hommes, n'ayant le loisir de philosopher, ils commencent peu à peu imaginer des causes, pour expliquer des semblables effets, & enfin ils n'hésitent plus d'adopter ces causes fictices comme vraies. Marchant dans cette voie plusieurs causes furent introduites dans la nature non seulement par le vulgaire, mais aussi par la plupart des Philosophes, s'il faut les decorer de ce nom; c'est dont l'experience nous rend le temoignage le plus eclatant: on derivait des effets extraordinaires d'une cause surnaturelle, on expliquait les phenomenes journaliers par une cause tout à fait inconnue & universelle. Les gens curieuses voyaient, que les phenomenes de la nature etaient beaucoup plus composés, beaucoup plus artificiels, que les effets produits par quelques hommes moyennant un art, qu'ils se sont procuré par l'industrie, c'est pourquoi, qu'ils substituerent à des effets aussi grands quelque cause plus noble; pour inven-

ter cette cause ils allaient rassembler tous les caracteres particuliers, qu'ils avaient remarqués en plusieurs hommes, par exemple: la force d'agir, d'aimer, de punir, &c. Enfin pour que cette cause surpassât les autres meme en ces caracteres, ils ajoutaient, que ces caracteres se trouvaient dans un degré infini en cette cause, qu'ils appellaient *Dieu*. C'est ainsi que l'idée d'un etre supreme se glissait parmi les hommes; de cet etre, qu'on craint dans le danger, qu'on aime dans le bonheur, & qu'on invoque dans le malheur; en peu de tems les Pretres, & les Gouverneurs de la société humaine ont tiré profit de cette idée, & c'est pourquoi ils l'ont inculquée à chaque occasion à la populace tellement, qu'elle se soit enracinée dans le coeur de l'homme si profondement, qu'on croit de nos jours, qu'on ne saurait la rejeter sans impiété: il coûterait moins de peine de delivrer le genre humain de la peste, que de lui oter cette notion.

§. 6.

Assurément nombre d'accidens, & de circonstances differentes doivent concourir pour qu'un homme se delivre de l'idée de Dieu sucée avec le lait maternel, il faut que son genie soit profond, il faut qu'il se soit attaché à un genre de vie, qui le fasse homme de lettres, il faut qu'il cultive les sciences des mathematiques rigoureuses, par lesquelles les facultés, que les metaphysiciens attribuent à l'ame, soient perfectionnées, ce n'est, que de cette maniere, que l'esprit s'accoutume peu à peu de n'adopter que des verités, qui lui paroissent démontrées, il faut qu'il se

soit appliqué sérieusement à l'étude de la nature, qui le convaincra, que tous les phénomènes dependent de loix du mouvement, qui sont produites par quelque force motrice copulée à cette même nature; ou s'il veut choisir un chemin plus facile, pour parvenir au but de la Philosophie véritable, il faut, qu'il s'applique à l'étude de l'Histoire, que la Philosophie des anciens, & des modernes lui soit également familière, il faut qu'il connoisse un Socrate, un Platon, un Aristotele, un Pythagore, qu'il étudie avec Lucrèce un Epicure, un Leucippe, un Anaxagore, il faut lui feuilleter les ouvrages d'un Ocellus de Lucanie d'un Timée de Locres, d'un Sextus Empiricus, qu'il se familiarise avec Locke, Mallebranche, Clarke, Helvetius, Spinoze, Mirabeau, Bolingbroke, Tindale, &c. il lui faut examiner murement ceux de systèmes, qui approchent plus de la vérité, sans avoir le moindre égard à la Religion, enfin il lui faudra étudier la Theologie, où il verra comme dans un miroir les misérables fondemens, sur lesquels repose l'Histoire attribuée à Moïse, il connoitra le génie de cet homme, & d'autres Législateurs, & Princes aussi bien, que celui de la Religion turque, & chrétienne, il apprendra les factions, qui ont divisés les Evêques dans les Conciles, les impostures des Pontifes, les modifications d'un Luther, Chauvin, Zwingle &c. il apprendra mille autres absurdités semblables à celle-ci. S'il aura quelque petite connoissance de la politique, il verra d'abord, comment les Princes un peu plus raffinés traitent les affaires de Religion; s'il y a quelque chose à gagner pour eux par un mariage, ils changent d'abord de Religions comme de chemise, s'ils

voient, que les lois des Pontifes ne sont conformes à leur empire, ils les annullent, ils font glisser par leurs Jurisconsultes dans le droit public universel plusieurs définitions, & divisions étayées de quelques passages de l'écriture sainte, dont le sens est d'ordinaire assez obscur, & ambigu pour qu'on en puisse deduire les opinions les plus monstrueuses; ce qu'on ne peut prendre dans le sens literal, on le prend, dans un sens allegorique, ou misterieux, tous sens inventés, ou par la betise, ou par l'ignorance des hommes. Si quelqu'un a examiné tout cela par plusieurs années, si son corps est sain, peu à peu il cessera d'être bigot, il se moquera des fraternités du saint rosaire, de la Trinité, du saint François, de la sainte Elisabeth, de billets de Luc, des indulgences, &c. il rira tout doucement de la betise des hommes, il méprisera encor la confession auriculaire, le changement du pain, & du vin en Dieu, ou le pouvoir de faire un Dieu, de le manger, ou la Theopragie, enfin il comparera la Religion de Jesus Christ avec celle de Muhamed, & de Moïse, voyant qu'elles sont toutes également fausses, il ne sera plus indifférentiste, il se moquera de toute revelation comme des Contes de vieilles femmes, s'étant défait de ce joug, il examinera la Religion naturelle, pas par l'autorité d'autrui, mais par des principes solides, il verra, qu'on ne trouve aucune trace d'une providence divine dans la nature, qu'il n'y a même des vraisemblances pour prouver l'existence, & la spiritualité de l'ame, c'est ainsi, qu'il deviendra Deïste fut il même malgré lui, après avoir réfléchi murement sur les principes du

Deïsme, il decouvrira, que ce système ne s'accorde guere avec les phénomènes de la nature, il conclurra enfin de l'analogie de tous les phénomènes l'existence d'une force motrice, qui n'est guere distinguée de la nature, mais qui lui est attachée intimement, c'est ainsi, qu'il rejettera le Deïsme meme, & si le système de ses nerfs n'est pas encore assez fort, il adoptera du moins le Scepticisme par rapport à l'existence d'un etre supreme, mais il trouvera pourtant l'Atheïsme de la dernière vraisemblance, & ce n'est, qu'après avoir fait tout ce chemin, qu'il se defaira de l'idée d'un Dieu, qui lui fut inculquée dès sa plus tendre jeunesse, il vivra tranquillement, il prendra garde à tout ce qui a quelque rapport à la conservation de sa vie, il sera heureux, il verra dans sa solitude la demence de ses semblables sans en etre atteint, ou troublé, il ne persecutera personne, il fera de decouvertes importantes dans l'étude de la nature, puis qu'il n'y a point de préjugés, qui lui coupent le chemin dans ses recherches, enfin il vivra en véritable philosophe.

§. 7.

De tout cela il s'en suit, combien il doit etre difficile de se defaire entierement de l'idée de Dieu, qui nous fut inculquée dès notre enfance, combien peu d'hommes il y peut avoir, par rapport auxquels toutes ces circonstances, que nous venons de conter, aient concouru, il y a plusieurs, dont l'esprit serait à la vérité assez solide, ou raffiné, mais qui furent appliqués dans leur jeunesse aux arts mechaniques, ou par betise de leurs parens, ou par

raison de pauvreté, il y a d'autres appliqués au commerce, d'autres préparés pour l'état de pretre; &c. ne voit-on pas assez souvent, que les parens recommandent à leurs fils le genre de vie, qu'ils ont embrassé eux memes, s'y trouvant mieux de tout autre, ils en osent conclure, que ce genre de vie conviendrait aussi à merveille à leurs enfans, il y a d'autres impliqués aux affaires politiques dans les bureaux, & dans les emplois publics, &c. Toutes ces gens-là ne sauroient examiner pendant leur vie entiere les vérités de cette importance, & c'est ainsi, qu'ils sont ou bigots, & persecuteurs instigués souvent par des confesseurs fanatiques, ou ayant lu quelques brochures frivoles ils se moquent de la Religion en libertins ignorans, ou peut-etre etant d'une temperature un peu plus vive, ils trouvent les loix de la Religion incommodes, les meprisent, s'appliquent aux intrigues de la cour, seduisent le Prince faible en courtisans adroits, commettent tous les vices, se glorifient de l'Atheïsme, & du libertinage aussi long-tems, que quelque maladie dangereuse ne les determine à une confession generale, laquelle faite ils meurent dans les bras d'Exjesuites, ou des Capucins en leur abandonnant une partie de l'argent gagné par des fraudes, & des injustices, que ces Pretres doivent employer au sacrifice de la messe, pour expier les crimes de ces Philosophes soi disans. Ce sont les véritables causes, qui font, qu'il y ait si peu, qui parviennent à ce dernier degré de Philosophie.

§. 8.

Après avoir montré, comment par des objets externes plusieurs idées furent excitées dans les hommes, & comment de ces idées soit née la notion de l'être supreme, il nous faut réfléchir encore sur deux idées principales, qui sont les plus grands fondemens de toutes les Religions, ces questions roulent sur l'existence de l'ame humaine, & sur l'origine du monde : la premiere de ces idées s'est glissée parmi les hommes de la maniere à peu près suivante : les Philosophes anciens concevant par leurs sens plusieurs phenomenes de la nature voyaient par exemple, que de certains mineraux naissaient d'une aggregation continuelle des parties, après avoir examiné la vegetation de la plante ils s'apercevaient, qu'elle se faisait par un accès d'humeurs terrestres, ou de sucs nutritives, qui s'alliaient à la semence, qu'il y fallait un certain degré de chaleur, &c. mais dans aucun phenomene du regne vegetal, & mineral n'ont-ils observé ce qui paraît dans l'animal, je veux dire un certain mouvement, & d'autres operations produites par lui. Les memes Philosophes accoutumés à chercher quelques causes vraisemblables, pour expliquer les effets, qu'ils rencontraient dans le regne mineral, & vegetal, desiraient perpetuellement, de trouver aussi quelque cause du mouvement de l'animal, qu'on appelle arbitraire, n'ayant pas penetré dans la nature, & dans l'efficace de la cause des phenomenes, qu'ils n'ont apperçus, qu'obscurément, & assez mal, ils concluaient, que cette cause n'était pas suffisante, & c'est ainsi qu'ils imaginaient quelque cause factice plus

noble, qui fut opposée à toute matiere, & qu'ils appellaient *esprit*. Se servant de ce mot perpetuellement, ils ne s'en pouvaient former aucune idée, peu à peu cette imaginée existence de l'ame s'était tellement enracinée, que les Philosophes aimaient mieux adopter plusieurs absurdités, telles, quelles sont par exemple le commerce entre le corps & l'ame, la liberté de l'ame humaine, la difference entre les ames des betes, & celles des hommes, l'immortalité de l'ame &c., que de rejeter l'existence de cette ame adoptée par betise. Enfin les hommes voyant en chaque generation les effets produits par leurs causes, les enfans par leurs parens, les plantes par les semences, &c. ils ont adopté une semblable methode dans la recherche de la verité concluant, que le monde était produit du neant, cette assertion combien d'absurdités, je vous prie, combien de faussetés, & quel enorme non-sens ne contient-elle ? faire quelque chose de rien, imaginer quelque cause, qui ait existée avant le monde dans elle-meme, dans sa divinité, ce sont de pures paroles, qui n'expriment aucune idée ; donc si quelqu'un ne veut pas soutenir, que ces idées les plus importantes, les notions de Dieu, de l'ame, du monde, & d'autres choses, qui en derivent, nous soient innées, si quelqu'un ne veut soutenir cette contradiction, il faut bien, qu'il avoue, que toutes ces notions dependent des idées obscures, & incomplettes, ce qui n'est rien moins, qu'étonnant ; car quelle idée peuvent bien avoir eu les premiers hommes des phenomenes, puisqu'après tant de siècles la nature de cet univers nous est si obscure, à nous, qui avons cultivé tant de moyens, pour

examiner la nature, qui avons assez perfectionné la chymie, la physique, l'astronomie, la metallurgie, les mathematiques, &c.

§. 9.

Nous ne pouvons donc d'aucune maniere concevoir la verité des assertions suivantes : qu'il y ait un Dieu, qu'une ame immortelle existe dans l'homme, que Dieu ait tiré ce monde du néant, d'autant moins seront vraies les conclusions, qui en sont deduites, & qui constituent la Pſychologie, & la Theologie naturelle tout entiere : il n'y a donc dans la vie aucune verité importante démontrée ; voyant pourtant, qu'en comparant par exemple les objets entr'eux, nous decouvrons plusieurs caracteres dans l'un, qui nous paroissent dans l'autre, que l'un nous est plus obscur, & l'autre plus clair, il nous sera permis d'en conclure, que quoique nous ne puissions obtenir de propositions démontrées, nous en obtenons du moins de vraisemblables, il faudra donc dans la recherche de la verité suivre cette unique loi, qu'on doit chercher l'origine des verités après s'être delivré de tout prejugué, qu'après avoir decouvertes les idées, d'où dependent ces verités, il faut examiner ces idées meme pour savoir, si elles étaient conformes à leurs objets, ou si elles pouvaient l'être, qu'il faut voir, laquelle de ces idées soit plus conforme à son objet, il faudra choisir la plus conforme & preferer la verité, qui depend d'une semblable idée, à toute autre. Suivant cette loi, & me souciant peu de ce qu'on dit sur l'existence de Dieu, & sur les autres questions, que je vais traiter, je ne rapporterai que ce, qui approche plus de la verité delivrée des liens de toute Religion.

§. 10.

Il y a des savans, qui croient, qu'il faut s'adresser à l'autorité de quelques Ecrits, quand on ne peut pas deduire les verités de la contemplation de la nature sensible, ils pensent, que cette autorité fait, que de semblables verités n'admettent plus aucun doute ; mais chaque esprit degagé des liens du prejugué voudra bien m'avouer, qu'il faut rejeter entierelement ce chemin dans la recherche de la verité, si quelqu'un venait de nos jours nous dire, que Dieu lui a revelées quelques verités, desquelles depend le bonheur de notre vie, lesquelles ne peuvent être concues par nous, ni le pouvaient jamais être par nos ancetres, n'est-ce pas, que nous demanderons premierement, s'il soit possible, que Dieu parle à l'homme, & qu'il communique à quelque particulier ses sentimens ? après nous demanderons la raison, pourquoi Dieu ayant negligé mille honnetes gens, ait choisi précisément cet homme-là pour son Ambassadeur, nous chercherons, si un semblable Envoyé de Dieu n'espere tirer quelque profit particulier de la divulgation des semblables propositions, s'il n'espere quelque gloire, quelque dignité, des richesses, ou quelque autre gain, enfin nous lui demanderons des lettres de creance, qui assurent, qu'il soit envoyé de Dieu pour un aussi grand emploi, & pourquoi Dieu ne se soit revelé lui-meme aux hommes de quelque maniere raisonnable, pourquoi il n'a pas gravées ces propositions dans le coeur de l'homme de la meme maniere, de la quelle y sont gravées les loix naturelles, si Monsieur l'Ambassadeur se fera legitimé vis à vis de tou-

tes les nations, quel que soit leur climat, quelle que soit leur education, la forme de leur gouvernement, quel que fut leur langage, alors chacun prendra son parti aussi tranquillement, comme s'il avait vu tout cela de ses propres yeux, alors un chacun lui ajoutera foi. Nous voyons que chaque juge equitable suit cette methode meme dans des matieres de moindre importance, quand il s'agit de la foi, qu'il faut ajouter aux hommes, nous devons donc marcher dans cette voie d'autant plus rigoureusement, quand il s'agit des affaires de la derniere importance, autrement nous serons continuellement exposés au peril d'adopter des impostures pour de veritables lois.

§. II.

Qu'un Philosophe ayant detourné son esprit pour quelques momens de la Religion, ou de la société civile aille examiner la methode, de laquelle se sont servi plusieurs, en expliquant les verités les plus importantes, qui surpassant l'entendement humain sont de toute part obscures, il verra d'abord, que toutes ces assertions ne meritent la moindre foi. Moïse le premier exaltant sa tête parmi les siens a écrit, à ce qu'on dit, des lois, que Dieu lui a inspirées, mais comment, ou par quel temoignage a-t-il démontré, qu'elles lui furent dictées par Dieu, comment nous peut-il convaincre, qu'il ne les a enfantées lui meme : il - y - a quelquesuns à la verité, qui disent, qu'il a fait des miracles pour confirmer sa doctrine, mais où est ce, qu'ils ont lu, que ces miracles soient veritablement arrivés,

n'est ce pas dans les livres de ce meme Moïse? quelle remarquable autorité, que celleci! toute cette recherche revient au suivant raisonnement puerile: qui est ce qui a écrit, que Dieu existe, que le monde fut créé dans l'espace de six jours, & que l'homme fut formé d'argille, &c.? Moïse: qui est ce qui a dit, qu'il a parlé à Dieu? Moïse: pourquoi faut il croire tout cela à Moïse? parce qu'il a fait des miracles: qui est ce qui rapporte ces miracles? Moïse: c'est donc Moïse, qui affirme, & qui pour confirmer ses assertions apporte des fondemens de verité, qui reviennent au meme principe.

§. 12.

Negligeant Moïse, Jesus Christ, & Muhamed avec d'autres, qui etaient assez temeraires pour se dire fils, ou Envoyés de Dieu, il ne me faut ajouter que cette reflexion, que meme des propositions derivées de la meilleure source changent avec le tems, & se gâtent, ou par ce qu'on y ajoute, ou par ce qu'on en coupe quelque chose, de sorte, qu'elles deviennent enfin toutes autres. Si quelqu'un par exemple animé du plus louable patriotisme imagine les lois les plus utiles pour la nation, s'il lui indique les meilleurs moyens pour se delivrer du joug d'un Prince tyrannique, après la mort des sectateurs fanatiques expliquent d'abord les idées de leur maitre donnant plusieurs sens à ses lois, afin qu'ils participent aussi des louanges, qu'on doit au maitre, c'est ainsi, que de semblables Commentaires des premieres lois subissent des metamorphoses d'autant plus grandes, qu'ils deviennent à

plusieurs hommes, enfin on en derive souvent des propositions directement opposées aux premières. Combien de vicissitudes je vous prie n'a-t-il pas subi ce Code, qu'on appelle sacré, combien le genie de ses interpretes fut-il different, qui est ce qui nous peut assurer, que Jesus Christ ne fut un bon patriote, qu'il a voulu delivrer ses concitoyens du joug des Romains, & du Herode Iduméen, qu'il a voulu recouvrer le sceptre; mais les sectateurs voyant le sort funeste, que subissent à l'ordinaire les rebelles, subi aussi par leur maitre, negligant tout d'un coup l'empire temporel croyaient convenable de dire, qu'ils ne cherchaient, qu'un empire spirituel, leur maitre n'ayant cherché aussi, que celui-ci. Du reste que la chose soit arrivée de cette maniere, ou d'une autre, il suffit au Philosophe de savoir, que des verités aussi importantes, qui doivent être plus claires, que les jours, ne peuvent être nullement adoptées par le chemin d'une aussi miserable autorité. On ferme donc dans la recherche de la verité l'entrée à toute evidence, & certitude, & après avoir réfléchi murement sur ces matieres, il ne nous reste, que de comparer les objets entre eux, & de preferer des idées, qui resultent de cette comparaison, à celles, dont nous ne saurions guere concevoir les caracteres. Tout ce qui est obscure, & qui après tant de reflexiones ne cesse pas de choquer le bon sens, la raison bien instruite, & qui nous mene à l'absurdité, est un objet hors de nos interets, un effet de l'ignorance, & de la foiblesse des hommes, il ne peut donc se realiser jamais, ni exister pour la race humaine.

CHAPITRE II.

SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

§. 13.

M. Clarke, & plusieurs autres Philosophes ont conclu l'existence d'une substance necessaire de celle des substances contingentes; ils pensent, que la raison suffisante de ces substances contingentes ne se trouve, ni en chaque substance particuliere, ni dans la collection complete de toutes les substances contingentes. Si nous considererons en detail la nature de ce qui est contingent, & muable, nous verrons, que tous ces raisonnemens ne sont guere convenables ni au bon sens, ni à la Philosophie epurée. Afin que nous demontrions cela en termes clairs, nous verrons auparavant, quelles soient les conditions necessaires, pour que nous puissions appeller une substance contingente, & muable.

§. 14.

Nous appellons contingent, ce qui existe ainsi, que son opposé peut aussi exister; nous appellons muable ce, qui n'est pas si constant, que la variation, ou la cessation soit impossi-

ble. Comme les idées du nécessaire, & de l'immuable reviennent presque au même, les notions du contingent, & du muable se trouvent aussi analogues, que ce qu'on a démontré de l'un, peut également s'appliquer à l'autre. Or il y a des exemples infinis, qui nous démontrent à l'évidence, que tous les changemens des substances contingentes supposent le mouvement, nous ajouterons ici les plus remarquables de ces exemples, en suivant l'ordre naturel.

§. 15.

Nous éprouvons chaque année le changement de la chaleur solaire, nous sentons, que cette chaleur soit plus vehemente en été, qu'elle soit affaiblie en hiver, la raison de ce changement, si nous ajoutons foi aux principes astronomiques en ce point les plus evidens, se trouve en ce, que le soleil quoiqu'il soit en été dans l'apogée, & jette ainsi des rayons plus perpendiculaires, ce qui n'arrive pas en hiver, où les rayons du soleil, qui ne viennent perpendiculairement, sont dissipés par l'atmosphaire, & excitent en nous une sensation conforme aux lois vulgaires de la physique : par ce que leur union est relachée ; qui est ce qui osera dire, que ce changement ne soit pas arrivé par le mouvement ? car ce changement n'arriverait pas, si le soleil à cause du mouvement periodique de la terre ne s'éloignait pas de notre sommet plus, ou moins, toutes les étoiles fixes, si elles par leur propre mouvement s'approchaient de nous, & de notre sommet causeraient une chaleur inexprimable par leur force native, car nous savons en general, que la force des rayons

de la lumière agit entre autres dans une raison composée du site perpendiculaire des rayons incidens, & dans une raison inverse du quarré de la distance, qui se trouve entre le corps allumé, & le corps allumant, il y a des eclipses totales dans la nature, lorsque deux corps celestes se meuvent autour du même corps, ainsi qu'ils soient parfaitement dans la même plaine, & dans ses noeuds, &c. Chaque Philosophe pourra multiplier ces exemples à l'infini, & en le faisant il sera contraint d'adopter mon opinion, c'est à dire, que chaque changement, qu'on observe dans les corps, qui constituent le système universel du monde, depend du mouvement.

§. 16.

Tous les minéraux, & vegetaux se changent par leur mouvement. D'où depend le changement des sels acres, qui deviennent composés, si ce n'est de ce, qu'ils approchent dans la solution aux alkalis, qui se les attachent avec un effort plus grand, ce n'est que de cette façon, que tous les sels composés sont inventés ; car le sel merveilleux (sal mirabile Glauberi) du Glauber, l'arcane duplicatum, l'alkali volatil vitriolé, nitré, selé, &c. naissent de cette même façon, c'est ainsi, que naissent les sels composés : le vitriole du fer, du zinc, de nicole, de cuivre, &c. l'or nitré, l'argent nitré, &c. c'est ainsi, que les métaux purs se changent en mixtes, aussi tous les minéraux du fer, du cuivre, &c. le regulus d'arsenique naît probablement d'une grande quantité du phlogiste, que l'acide radicale d'arsenique a attiré, c'est ainsi, qu'est

composée la chaux de *Siderum*, de la pierre pondereuse, & de la molybdene, & peut-etre toutes les terres metalliques, enfin il n'y a point de doute, que tous les changemens, qui se font dans le regne minerale, doivent leur origine à l'approchement mutuel des parties, qui se fait par le mouvement. Les plantes viennent de la semence par le mouvement. En peu de mots, il n'y a point de changement en tous ces corps-là sans mouvement.

§. 17.

Maintenant nous examinerons les corps animés: le premier, qui frappe nos yeux c'est l'homme, duquel nous disons, qu'il soit composé de deux substances infiniment differentes, dont l'une est presumée corporelle, l'autre spirituelle, nous avançons cela avec une confiance, qui fait penser, que nous en soyons evidemment convaincus, de plus nous assurons qu'il n'y a point d'affinité corporelle entre ces deux substances, mais qu'il se trouve entr'elles quelque connexion misterieuse, à la quelle personne ne saurait rien concevoir, & qui est produite par une influence physique, comme on deraisonne dans les écoles. Voyons en celui seul, s'il est possible quelque changement, qui ne se fasse pas par le mouvement. Pour le determiner il faut reflechir, que l'experience meme nous demontre, que les actions premieres de l'homme soient purement mechaniques; la structure entiere du corps de l'enfant recemment né est pour ainsi dire une machine, qui dans les memes circonstances agit également, il suce, si la faim, & la soif le determinent, aussitôt qu'il se trouve subjugué du sommeil il dort, quand une partie de

cette machine corporelle est troublée dans son état natif, les nerfs se tendent, & l'air violemment poussé entre les poumons cause un son, que nous appellons des pleurs, c'est à dire en ce meme état de l'homme les sens externes ne peuvent bien communiquer nul mouvement à la substance spirituelle, qui ne peut non plus produire dans le corps nulle action, quoiqu'elle soit peut etre capable d'en produire, comme il semble aux Metaphysiciens. Outre quand avec le tems les organes deviennent plus forts, l'enfant fait quelques actions en cet état beaucoup plus parfaites, que les precedentes, il conçoit quelques objets, il s'en forme quelques idées, ainsi que, quand il devient plus âgé, il se forme à la verité quelques notions abstraites; mais ces memes notions differemment combinées dependent d'autres idées, qui naissent des mouvemens excités auparavant dans l'organe. Assurément si quelqu'un l'examine lui meme, il trouvera, qu'en lui tous les mouvemens du corps dependent du mouvement des parties diverses, il trouvera de plus, que ce qui concerne les actions mutuelles entre le corps & ce principe, qu'on appelle esprit, il est hors de doute, que le changement, soit qu'il provienne de l'ame, soit qu'il derive du corps, se fasse par le mouvement, dans le cas premier, quelque idée composée est excitée dans l'ame, qui n'y était pas auparavant, les parties sont les idées des objets, qui furent conçues auparavant par les sens avec le mouvement des organes. Par rapport à une telle idée composée tous les sens conspirent pour exercer quelque fonction, qui lui est correspondente, si cela est necessaire. Aussi n'y fait-il rien, si une telle fonction soit faite

en effet, car la conspiration des organes memes pour produire la fonction mentionnée, ne se peut nullement concevoir sans mouvement, ce qui sera clair à tout homme, qui voudra y réfléchir, dans l'autre cas, c'est à dire, si le mouvement naît auparavant, & puis suit quelque conforme perception dans l'ame, par ce meme mouvement se fait le changement, qui en résulte.

§. 18.

Nous entendons à la vérité les clameurs de plusieurs Metaphysiciens, qui osent avancer, qu'il y a des idées purement intellectuelles, qui ne dependent guere des sens, mais celui; qui examine la nature des choses telle, quelle s'offre à nous, verra d'abord l'absurdité de cette assertion. Dites-moi donc, je vous prie, quelle idée pouvons nous nous former de Dieu, de la spiritualité, de la vertu, du vice, &c. Nous retirons d'une substance tous les maux physiques, & metaphysiques, que nous apercevons par l'intervention des sens, même nous en retirons tous les maux moraux, qui naissent du defaut des operations morales, & ainsi nous changeons tout d'un coup ces negations par notre fantaisie en réalités, ou perfections, c'est ainsi, que nous formons la plus parfaite substance, qu'on appelle Dieu. S'il n'y avait point d'inegalités dans les substances de ce monde, nous ne saurions concevoir ni defauts, ni perfections, ainsi nous n'aurions nulle idée ni du bien, ni du mal, mais puisque nous concevons continuellement de semblables inegalités par les sens, nous obtenons quelque facilité de distinguer l'un de l'autre

de l'autre, d'approuver l'un, de rejeter l'autre, c'est ainsi, que naît l'idée du vice, & de la vertu, & par degrés nous composons plusieurs idées, nous en separons d'autres, c'est ainsi, qu'on parvient à l'idée, qui semble être purement intellectuelle, nous concevons la spiritualité, par ce que nous avons obtenu auparavant l'idée des corps par le mouvement des organes, enfin si nous aurons examiné d'une semblable maniere des faits infinis dans la nature, une Philosophie, qui n'est infectée des préjugés, nous montrera, qu'il n'y a nulle idée absolue, que celle de la substance de cet Univers, & que tout changement, qui s'y trouve, dérive du mouvement, quel qu'il soit.

§. 19.

L'idée meme du changement, & du contingent est relative. Quand nous concevons en quelque substance un changement, nous en separons en quelque sorte tous les caractères de la substance, qui n'est capable d'aucun changement, c'est ainsi que nous concevons ce que c'est, qu'être sujet au changement, & aussi si nous nous représentons une substance, qui n'est sujette à aucun changement, nous en separons les caractères propres à la substance sujette au changement, quoique tous les caractères d'une substance immuable existent hors de notre cervelle, & se réalisent continuellement par l'existence de la meme substance.

§. 20.

Il y a dans la nature des substances, qui ne se pretent à aucun changement. Les elements des corps sont surement de cette nature ; car si nous consultons l'experience, si nous assujetissons tous les changemens, qui viennent arriver dans la nature, à des observations rigoureuses, nous y verrons, que rien ne peut changer les elements des corps, lorsque dans toutes les metamorphoses, que subissent les corps par l'action des elements, ceux-ci ne changent point ni leur nature, ni leur façon d'agir, soit par l'attraction, soit par la repulsion. Outre nous n'avons aucun cas dans la nature, lequel nous pourrait convaincre, qu'ils seraient parvenu quelque jour à la simplicité : le phlogiste, ou la matiere de la chaleur selon les hypotheses de Crawford, de Lavoisier, & nombre d'autres Physiciens, ne deviennent jamais plus subtiles, & moins encore purent ils se diviser ainsi, que chaque partie aurait paru simple. Il y a donc des substances ainsi subtiles, & douées d'une activité, par laquelle elles produisent de differentes modifications, ou de differens corps, & elles restent néanmoins immuables. Il faut donc avouer, si nous ne voulons abandonner l'experience, que les elements simples n'existent que dans notre cervelle, & que la proposition, que les premiers elements sont simples, serait démontrée, & realisée, si les atomes pouvaient continuer leur division jusqu'à la simplicité de leurs parties, c'est ce qui est impossible, comme je le démontrerai en

détail dans la seconde Partie de ces Mémoires.

§. 21.

Il y a dans la nature une raison du mouvement, qui est la force, qu'on appelle vitale. Après que nous eussions contemplée suffisamment la difference, qu'il y a dans les corps par rapport au mouvement, nous trouvons aisément qu'on doit attribuer à la nature des corps un double état, l'un s'appelle mouvement, l'autre repos relatif, & comme il y a en chaque chose une raison suffisante, pour quoi elle soit plutot que non, pour quoi elle existe plutot de cette façon, que d'une autre, il y doit avoir aussi une raison, pourquoi un corps se meuve plus vite, ou plus lentement, pour quoi enfin il semble quelque fois reposer tout à fait ; aussitot que nous supposons l'existence du mouvement, & du repos relatif, nous sommes tellement convaincus de la nécessité de cette cause, que nous ne saurions nullement la revoquer en doute. De plus si nous tachons de transporter quelque corps de l'état de repos au mouvement, nous éprouvons quelque resistance proportionnelle au corps, & qu'il nous faut vaincre avant, que le corps soit mis en mouvement ; ce qui fait évanouir dans la nature cette resistance, s'appelle force, & puisque cette force produit en chaque corps quelque chose semblable à ce que nous voyons aux animaux, cette force peut s'appeller vitale.

§. 22.

Cette force vitale ne peut être détruite par quelque changement des corps que ce soit.

Nous avons déjà démontré, que dans toute la nature les changemens dependent du mouvement, qui dérive de la force vitale, ainsi si cette force une fois etait détruite par les changemens, elle serait premièrement diminuée, & à la fin elle cesserait tout à fait; mais quelque nombreux, que soient les changemens, la force vitale n'est pas diminuée, elle est meme souvent augmentée: la force vitale opère plus lentement, quand on dissout dans l'acide vitriolique le fer, pour avoir quelque substance homogène, elle agit plus vite, quand on mele au meme acide depuis des corps alkalines, où nait une effervescence remarquable; le mouvement est donc plus vehement, si la force vitale opère avec plus de violence. La meme force vitale ne cesse d'agir en nul corps, lorsque nous éprouvons en chaque corps une cohésion des parties causée par l'attraction, nous voyons aussi qu'elle empeche continuellement la compenetration des parties des corps par une façon d'agir, qui s'appelle la repulsion, ce que la physique aussi bien, que toute la Chymie nous apprend, enfin en chaque corps il y a quelque disposition naturelle pour certains mouvemens, c'est ainsi, que la semence de la plante, quoiqu'elle ne montre aucune force vitale sensible, en contient pourtant une, car cette semence jetée dans la terre produit une plante de son espece, et elle la pousse en haut du sein de la terre, & c'est ainsi, que la force vitale devient sensible à nos yeux, dans l'homme cette force se manifeste de la maniere la plus noble: puisqu'elle exerce dans le corps de l'homme de mouvemens, & de fonctions merveilleses, qui semblent

surpasser tous les effets dans la nature, c'est de là, que la plupart des Philosophes ont conclu, que cette force vitale soit un principe particulier different de toute autre force vitale. Quand l'homme subit ce changement particulier, qu'on appelle mort, il se trouve dans son corps encore quelque force vitale, lorsque en cet état de l'homme le sang ne circule plus, à cause de quelque raison externe, il n'y a point de frottement, & de respiration, il n'y peut donc avoir point de chaleur, toute la structure du corps se refroidit, & pourvu qu'une petite chaleur naisse, le corps subit ce degré de fermentation propre aux substances animales, c'est à dire, il commence à pourrir: en cet état nait un mouvement, qui annonce la presence de la force vitale, qui cause non seulement la pourriture, mais progenera meme quelques insectes pourvus de nerfs, d'intestins, &c. après la pourriture restent les parties terrestres, qui contiennent les sels alkalins, il reste aussi la matiere crasse animale, où il y a l'acide du sebe, & enfin plusieurs autres corps, qui conjoints par les loix de la nature produisent dans le sein de la terre divers mouvemens, & prouvent, qu'il y a de la force vitale. Si ces parties sont melées à d'autres corps, par exemple aux semences des plantes, elles produisent des plantes, des arbres, des fruits, &c. Si l'animal en mange, les parties digerées dans l'estomac avec le plus grand mouvement, se changent pour la plupart en sang avec leur force vitale, qui en cet animal, par exemple dans l'homme, exerce des operations fort nobles, semblables à celles, qu'elle avait exercé autre fois, quoique ces

operations ne puissent précisément être les mêmes; parceque les parties ayant subi tant de changemens, leur force vitale est parvenue à une autre composition du corps, qui diffère beaucoup de la precedente.

§. 23.

Les qualités de la force vitale peuvent être définies par l'expérience. Puisque nous voyons, que l'existence de la force vitale est propagée par la nature entière, qu'elle est la source, d'où derive tout mouvement, & d'où s'expliquent tous les changemens, qui produisent en nous l'idée des substances contingentes, l'ordre exige, que nous examinions les qualités même de la force vitale, nous choisissons en cette matiere le chemin le plus sûr en consultant l'expérience. Si nous examinons la nature des corps attentivement, nous verrons, qu'ils sont composés des parties, les quelles ne peuvent être divisées, ou pénétrées, ni par la nature, ni par l'art, il faut donc, qu'elles soient douées de la force, qui doit empêcher l'un, & l'autre, & qui se manifeste par tous les phénomènes de la nature entière, lesquels nous fournissent les opérations chimiques soit par la solution, soit par la précipitation, par la cristallisation, & la végétation chimique. Des observations astronomiques sujettes à nul doute, & la convenance merveilleuse du calcul avec ces observations prouvent, que cette force s'étend aux corps dans les distances les plus grandes. Aussi cette force considérée en particulier dans chaque atome ne produit dans la nature, qu'

un rapprochement, ou éloignement mutuel; mais si les atomes sont plus combinées d'une certaine façon, il y a premièrement plusieurs corps subtils, qui en naissent, je veux dire l'air, la matiere de la chaleur, le phlogiste, dont derivent vraisemblablement la lumiere, & la matiere électrique, puis par une autre combinaison de ces corps subtils sont produits des corps acides minéraux, végétaux, & animaux, aussi des substances alkales, & d'autres, que nous ne pouvons qu'envisager. Des corps semblables manifestant leurs forces déjà d'une autre façon, ne produisent nullement des attractions aussi simples, mais on en obtient des effets presque merveilleux. Assurément dans toute la chimie physique, on connaît à nos jours cette loi de l'affinité, qu'on observe entre les corps acides, alkalis, entre plusieurs especes de terres, entre le phlogiste avec d'autres corps, de cette même affinité sortent plusieurs, dont on acquiert par l'aide de l'art plusieurs medecines, qui s'appliquent avec fruit aux maladies, en ce cas la force vitale plus compliquée reçoit des qualités particulieres, enfin s'il y a plusieurs corps, par exemple l'air, l'eau, la terre, la chaleur, le phlogiste, mêlés dans une certaine proportion, & si l'on y jette de la semence, qui n'est, qu'une particuliere composition de corps subtils, voilà la végétation, c'est à dire, il y a une plante, qui en naît, craît, porte des fleurs, qui se changent quelquefois en fruits. En tous ces changemens rien n'est ajouté à la nature, qui fût différent des atomes immuables, & de leur force vitale. Hors de cela on sait en general, que telle soit la

nature des forces des atomes, que leurs effets soient plus imparfaits dans les corps plus simples, & qu'ils se perfectionnent dans les corps plus composés, ce que les exemples, dont nous venons de nous servir, ont démontré à l'évidence.

§ 24

De tout cela s'ensuivent évidemment quelques qualités de la force vitale, c'est à dire, qu'elle produit les mouvemens dans la nature selon la structure des corps, & que ces mouvemens se conforment en chaque corps à une loi constante. La force vitale ne peut produire dans les minéraux, que quelques corps mêlés, qui s'attachent par l'attraction, c'est pourquoi il n'y a point de métaux parfaitement homogènes, point de pierres, &c.; ce n'est, que par l'art uniquement, qu'on approche un peu de leur purification, mais il n'y a guère cette pureté véritable. La force vitale ne cause dans les plantes, que l'unique végétation, la plante naît de la semence, elle acquiert les parties, & se change entièrement dans un corps végétal, qui produit des fruits, dans lesquels la semence se forme de nouveau, qui contient l'embryon d'une nouvelle plante semblable à la première. La force vitale excite dans les animaux non seulement la faculté de la génération, mais elle devient aussi le principe des plusieurs opérations très nobles, les principales desquelles sont celles, que nous trouvons en nous hommes. Enfin la même force vitale suit une loi constante; c'est à dire aussitôt que revient une semblable composition dans le

corps, les analogues motions y retournent aussi, ce que nous observons évidemment en deux hommes, s'il y a en chacun les mêmes dispositions à l'hypochondrie, à la mélancholie, à la joie, ou à des maladies différentes, ces hommes éprouvent continuellement les mêmes changemens: en peu de mots, nous verrons toujours la même différence dans les effets de deux corps, qui se trouvera dans les causes disponibles.

§. 25.

Nous avons parcouru jusqu'ici toute la nature: cet examen général nous a enseigné, que tous le changemens des substances se font par les mouvemens; nous avons démontré aussi évidemment, que le mouvement dépend par une nécessité de la nature d'une force, qu'on appelle vitale, puisqu'il n'y a aucun instant, où n'arrivent quelques changemens dans la nature, de plus qu'on ne peut concevoir la durée d'aucune substance sans mouvement. N'est ce pas, que les corps célestes exercent continuellement une gravitation mutuelle suivant une loi constante, de la terre s'élèvent perpétuellement des exhalaisons, qui proviennent du mouvement intestin des parties de la terre, les plantes ayant les dispositions nécessaires végètent toujours, les parties des animaux sont aussi dans un mouvement continu!, &c. puisque vous dis-je tout cela est constaté par l'expérience journalière, nous pouvons dire sans hésiter, que l'action soit l'essence de la force vitale, c'est à dire, qu'on ne saurait guère la concevoir sans a-

ction, par laquelle la nature est devenue inépuisable dans ses changemens; & lorsque nous voyons, qu'elle ne repete jamais le meme changement, il nous sera facile de conclure, que la nature de l'univers guidée par l'action coule dans les changemens, comme une progression infinie dans les nombres.

§. 26.

De tout ce, que nous venons de dire il s'ensuit évidemment: que tous les corps de cet univers soient composés d'atomes, & de la force vitale, que ces atomes animées pour ainsi dire par le mouvement retiennent la meme nature dans tous les changemens, c'est à dire le pouvoir d'agir, & de composer de differens corps sans cesse; outre, que les atomes douées de la force d'agir soient donc l'unique substance immuable, ou le sujet de tous les changemens, & que ces memes changemens ne soient, que des corps differemment combinés par la meme force attirante les memes atomes d'une façon singuliere. Et ce sont ces memes changemens, que les Ecoles avaient décoré du nom de la substance contingente, n'ayant analysé la nature de l'univers avec une rigueur, qu'il y aurait fallu observer, elles allaient conclure, que tous les corps de l'univers sont un amas des substances contingentes, ou des causes secondes depourvues de la raison suffisante de leur existence. C'est ainsi, qu'elles avaient culbuté la nature, en la subjuguant à une cause invisible, ou chimérique, où cet univers aurait du puiser son existence.

§. 27.

Mais consultons encor l'experience plus attentivement, pour penetrer dans le sanctuaire de la nature aussi bien, que d'ecarter les nuës de l'ignorance. Ne voyons nous pas dans tous les changemens, que la force empêche continuellement l'aneantissement des atomes, & des corps les plus subtils, qui en résultèrent immédiatement? n'arrive-t-elle pas cette conservation des corps, en quant la meme force agit de double façon par l'attraction, & par la repulsion? c'est par la premiere façon d'agir, que les corps les plus subtils, ou les elemens chymiques ne peuvent jamais parvenir à la derniere resolution, pour ainsi changer toute la nature, qu'elle ne soit, qu'un amas d'atomes, & comme elle ne fait pas atteindre ce meme etat, elle n'y avait jamais pu le trouver non plus, à ce qu'Epicure nous à voulu faire croire. Et qu'est ce que toutes les parties des corps s'opposent continuellement à la compenetration, & que chaque corps doit occuper un espace proportionné à sa masse, si non la façon d'agir par la repulsion de la meme force vitale? Ne s'ensuit-il pas, que nulle substance simple ne peut exister dans la nature, laquelle devait resulter de la derniere resolution des corps, que nous nous imaginons; par quelle raison pouvons nous dire, que les corps soient une collection d'elemens, ou des substances simples? ne serait-il pas mieux d'affirmer, qu'ils soient une combinaison des corps subtils, ou d'elemens chymiques? qui rejettent la derniere resolution soit par l'art, soit par la nature, ce qui vient d'être dit. Enfin etant convaincu par nombre d'experiences, que ceux

de corps, qu'on prend pour les elemens chimiques, different bien les uns des autres, c'est à dire, que la terre elementaire ait une differente combinaison de parties, qui ne se trouve pas dans l'air, ou dans l'eau, &c. il nous faut donc avouer, que par - là les elemens chimiques connus, & adoptés parmi les Physiciens aient la dexterité de soutenir tous les changemens, laquelle nous exprime la perfection de la force vitale, comme l'on voit représenter dans le miroir l'image d'un objet. Mais on nous demandera, en quoi consiste cette perfection? & je répondrai par des remarques tirées de la consideration de cet univers: la force vitale constituante avec des atomes, ou avec des parties inféctiles de ces elemens une substance immuable, excite dans chaque element chimique un mouvement continu, & proportionné à sa masse, & lorsque la masse d'un element chimique differe de l'autre, le mouvement de ces elemens doit être aussi different, c'est donc par la differente vitesse du mouvement, qu'ils ne peuvent pas perdre dans toutes les rencontres le mouvement; qu'ils s'attirent mutuellement plus, ou moins, dont il résulte l'affinité peculiaire à chaque corps, qu'ils produisent de differens corps fluides, solides, élastiques, &c. sans cesse, & la collection desquels est l'univers même. N'y voyez vous pas le consentement le plus parfait de plusieurs elemens chimiques, & de leurs différentes façons du mouvement, que manifeste la substance immuable pour conserver toute la nature, & pour rouler par des changemens à l'infini. Ce consentement n'est il pas une véritable perfection publiée dans les Ecoles?

§. 28.

Après avoir démontré l'existence d'une substance immuable dans la nature aussi bien, que la perfection, ou la dexterité de soutenir tous les corps, qui se trouvent dans la même nature, il nous ne reste, que de rechercher sa durée. Si nous observons murement tous les changemens, que la force vitale produit avec les atomes, nous verrons d'abord, qu'elle fournit pour chaque moment un autre cas de changemens, que tous les cas de ces changemens se suivent dans une progression, qui ne peut pas être finie; c'est à dire, qui aurait du commence à quelque tems que ce soit, ou qui allait s'épuiser; car les changemens ne s'augmentent pas, mais ils se n'amoindrisent non plus, comme le font par exemple les nombres 1, 2, 3, 4, 5... ou 6, 5, 4, 3, 2, 1. Ce n'est que le nombre des cas de changemens, lequel nous savons croire à l'infini. La nature ne nous montre donc dans sa marche aucune trace de la finité, elle n'a besoin de nouveaux elemens chimiques pour changer continuellement la face de cet univers, elle le fait bien en divisant les corps produits, pour en composer d'autres. Enfin lorsqu'il n'y a que fort peu d'elemens chimiques dans la nature, si cet univers avait commencé par la combinaison de ce petit nombre d'elemens chimiques, la nature aurait déjà fini sa marche, ou les changemens, ce qui étant contraire à l'expérience, il nous faut conclure, que ni les atomes composantes les elemens chimiques, ni ceux ci avaient pu exister séparés, mais les corps de

quelqu'espece qu'ils soient existèrent de toute éternité. La durée de la nature est donc sans commencement, sans fin, c'est à dire éternelle. La dextérité de la force copulée à la nature, & destinée par son essence à soutenir la marche des changemens sans s'affaiblir elle-même, & d'empêcher l'aneantissement de la matiere contient la collection de toutes les perfections particulieres, qui sautent aux yeux, & lorsqu'elles sont arrivées de toute éternité, comme elles se manifesteront sans cesse, il faut que leur nombre soit infini, & par consequence la perfection de la force, ou sa dextérité d'agir doit être aussi en ce sens infinie.

§. 29.

Il n'y a qu'un seul point, qu'il faut encore déterminer, c'est si l'on peut adopter la force vitale comme la raison suffisante de toutes les operations, que l'homme exerce, car si la force vitale ne peut rien dans les elements, que les empêcher, qu'ils n'aillent pas se compenetrer, ou dissiper, comment se peut il, qu'une action mechanique aussi simple de la force vitale produise dans une plus grande composition des elements des operations aussi excellentes, que celles, qui se font dans les plantes, dans les animaux, & dans l'homme. Cela n'est pas bien aisé à définir, cependant la chose s'explique encore dans les plantes, car les vaisseaux sont comme les tuyaux capillaires, dans lesquels le suc nécessaire pour que la plante puisse croître s'élève attiré des cotés des vaisseaux, & c'est ainsi, que la plante est formée en corps vegetal, vit; mais quant

aux animaux, & principalement quant à l'homme on ne voit pas la chose aussi clairement, nous savons uniquement par l'experience, que nulle idée quelque abstraite, qu'elle paraisse, quand elle est efformée, ne peut naître dans l'homme, si elle ne fut conçue auparavant par les sens, ou entiere, ou en partie. Et puisque la perception de l'objet par les sens se fait effectivement par le mouvement, qui depend de la force vitale, il est clair, que toutes les idées derivent de la force vitale, comme de leur source. D'où cette vitesse dans la combinaison des plusieurs idées, d'en faire un jugement, & des jugemens un raisonnement. Nous ne pouvons guere concevoir, comment tout cela se fait, comme ceux, qui ne savent pas les loix mechaniques, ne sauraient jamais expliquer le plus petit mechanisme d'une montre, ainsi nous, qui ne connoissons pas toutes les loix de la nature par rapport au corps de l'homme, nous ne saurons nullement juger de la façon, de laquelle tout cela se fait. La raison est claire, pourquoi nous ne saurions concevoir ces loix: nos idées, nos jugemens, nos raisonnemens sont comme je viens de dire des effets de la force vitale, puisqu'ils doivent leur origine aux impressions faites dans les organes; mais les loix de la nature par rapport au corps de l'homme ne sont tombées jamais sous nos sens, c'est pourquoi nous n'en pouvons exactement ni juger, ni raisonner.

§. 30.

Du reste on peut demontrer par un argument assez solide pris de l'analogie de la nature, que toutes les idées, tous les jugemens, raisonnemens, & meme ce qu'on appelle la liberté dans l'homme, dérive de cette meme force vitale; nous savons, que tous les autres changemens, & effets dans la nature naissent de la seule force vitale, nous savons, que cette force opère plus parfaitement dans un corps, dont la structure est plus parfaite: donc si nous ne voulons ôter à la nature toute simplicité, si nous ne voulons après avoir parcouru tout l'univers, venant aux animaux dire, qu'en eux cesse cette force vitale, & qu'une autre d'une espece tout-à-fait differente lui soit substituée, si nous ne voulons adopter encor pour l'homme une force d'un ordre superieur, comme disent les scholastiques, & ainsi à l'infini, si nous ne voulons, vous dis-je deraisonner de la sorte purement, parce que nous ne connoissons parfaitement les loix de la nature par rapport au corps animé, par lesquelles la force vitale universelle soit tellement changée, nous pourrions assurer sans hesitation, que les actions des brutes, & des hommes derivent uniquement de la force vitale, nous pourrions raisonner avec le meme succès pour deterrer plusieurs qualités des corps, & après Newton presque tout le monde se sert de cette maniere de raisonner. Au reste je ne manquerai pas d'analyser l'homme dans le Chapitre troisieme, afin que chacun soit convaincu de son materialisme suffisant à expliquer

plier toutes les operations, comme autant de suites de la force vitale universelle.

§. 31.

Ce qui concerne la liberté de l'homme, elle depend selon l'experience toute entière, des objets externes, ou présens, ou passés: n'est ce pas qu'il faut des motifs pour approuver, ou pour reprouver un objet? ces motifs sont les representations du bien, ou du mal, le bien, & le mal sont des affections corporelles; car nous n'en aurions point d'idée, meme serait-il impossible d'en avoir aucune, si nous n'avions éprouvé auparavant ce qu'on appelle volupté sensuelle, & ce qui cause en notre corps l'état opposé à la volupté, ou à la conservation. Le meme objet semble etre bon à l'un, selon son temperament, selon les principes, qu'on lui a inculqué dès la plus tendre jeunesse, & selon les besoins, dans lesquels il se trouve plongé, le meme objet doit paraître mal à l'autre, si toutes les circonstances, qui viennent d'être dites, soient opposées.

§. 32.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, on peut conclure sur la nature de cet univers: 1. qu'il y a des elements insectiles, qui sont composés par la force vitale en telles substances, que nous appellons des corps, 2. que la force vitale soit le principe de toutes les actions corporelles, 3. que les atomes avec la force, ou avec le mouvement constituent la

matière de l'Univers, ou la substance nécessaire, qui produit de combinaisons différentes sans cesse, 4. que les opérations même des animaux, & des hommes en dérivent. S'il y avoit quelqu'un, qui ne voudroit pas admettre la vérité de la proposition dernière, il pourra attribuer à la force vitale contenue dans la structure du corps humain, qui semble être la plus merveilleuse tout ce, qu'on attribue à l'âme humaine dans les écoles. Si quelqu'un agira de la sorte, il n'agira pas sans tout fondement; car il conservera la simplicité dans la nature, ne multipliant nullement les êtres sans besoin; mais s'il rejettera la force vitale en lui substituant pour principe des opérations humaines l'âme imaginée dans les écoles, il nous donnera des fictions pour des faits, ce que a coutume de faire celui, qui veut babiller inutilement. 5. La raison suffisante de tous les êtres contingens, ou des combinaisons des atomes, & de la structure entière de cet Univers est contenue dans cette même force vitale, & dans les atomes, ou dans la substance immuable de l'Univers.

§. 33.

De la considération des êtres contingens, & de la merveilleuse structure de ce monde, il faut donc conclure évidemment l'existence de quelque force très-noble répandue dans la nature, ou qui constitue avec les atomes la substance, qui produit de différentes combinaisons sans se détruire, & si l'on demande si la force vitale soit une substance, ou une qualité de la substance, si elle diffère de la

nature entière du monde, il faut répondre, qu'elle soit une partie essentielle de la matière, qui ne sauroit être séparée des atomes. Ce sont des argumens fondés pour la plupart sur l'expérience, qui nous déterminent à cette réponse; il faut donc dire, que cette force très-noble, ce principe du mouvement, ou la force vitale ne diffère guère de la nature entière, mais qu'elle est intimement attachée aux parties des corps, le mouvement desquelles elle soutient par sa nature, ou si nous voulons marcher dans la voie la plus sûre, ignorant les loix de la nature, par lesquelles la force vitale est rendue différente dans les corps divers; nous devons dire du moins, qu'il soit de la dernière vraisemblance, que la raison suffisante de tous les êtres contingens se trouve dans la nature, & qu'on ne peut guère conclure l'existence d'une substance suprême distinguée de la nature, de la structure merveilleuse de ce monde, ou ce qui revient au même, les argumens, qu'on appelle métaphysiques, & physiques, dont se sert la foule des Philosophes, n'ont la moindre force démonstrative.

. 34.

Du reste, si nous consultons le consentement des Nations, & des Philosophes; nous trouverons, qu'il y a d'abord fort peu de Nations sauvages, qui aient adoré une substance suprême distinguée de la nature, il y en a, qui aient eu pour Dieu le soleil, la lune, les étoiles, il y en a d'autres, qui ont rendu un culte au feu, il y en a enfin plusieurs, qui ont

adoré un boeuf, un chien, un chat, un veau, &c. Ainsi, quoique nous admettions, que la nécessité d'une substance suprême puisse être conclue du consentement universel des peuples, il est pourtant sur, que toutes les Nations n'ont consenti jamais, si Dieu est une substance distinguée de la nature, ou si la force vitale attachée à la nature intimement soit ce Dieu véritable, que les hommes adorent, & qu'ils croient vengeur, ou rémunérateur.

§. 35.

Je sai, qu'il y a plusieurs, qui rejettent cette methode d'examiner l'existence d'un Dieu, uniquement par cette raison; par ce qu'on peut dire, que si la force vitale de la nature entiere soit Dieu, comment le monde put être créé dans le tems, puisqu'il faut, qu'il ait été toujours copulé avec la force vitale, on demande de plus, comment se pourra-t-il, que le monde soit détruit, qu'il finisse, comment l'ame de l'homme sera-t-elle distinguée d'une parcelle de la substance divine, qu'est ce que deviendra la liberté de l'homme, qu'est ce, que deviendront les loix, les sociétés politiques, & religieuses sans cette liberté? mais si quelqu'un étant convaincu de la vérité de nos demonstrations, les rejetait uniquement pour ces consequences, il ne mériterait pas le nom de Philosophe; car tout cela doit être accommodé aux premiers fondemens de Dieu, & dirigé selon ces memes fondemens, mais l'opinion de Dieu ne peut nullement être bâtie sur ces opinions peu solides. Du reste tout cela peut subsister, comme il subsiste à l'heure qu'il

est, quoique nous disions, que la force vitale avec les atomes soit dans la nature cette substance eminente, qu'on appelle Dieu.

CHAPITRE III.

DE L'ORIGINE DU MONDE.

§. 36.

Tous les Philosophes à l'exception de fort peu, cherchans l'origine du Monde provoquent à quelque commencement, avant lequel ils croient, qu'il n'y avoit rien hors quelque cause parfaite, & tout-à-fait différente de la nature du Monde, cette opinion a prevalu, parce qu'on a concue auparavant par rapport à toutes les choses existentes la notion du *Fini*, voyant les corps naître, se gater, ou se dissiper, voyant tout corps limité, ils en inferaient, que le monde même était borné, & qu'il était né du néant tout d'un coup avec quelque commencement, selon le bon plaisir de quelque cause suprême dominante, ils en concluaient de plus, que ce monde a pris cette forme, que nous lui voyons maintenant, peut-être dans l'espace de quelques jours par la dextérité de son Maître.

§. 37.

Si nous examinons la notion du fini avec un peu plus d'attention, toute cette maniere de raisonner disparaîtra d'abord. Nous appelons fini un corps, parce qu'il a une extension bornée par la figure; mais il n'y a nul corps dans la nature, dont l'étendue soit ainsi terminée, qu'il n'y ait hors d'elle rien du tout, et en ce sens il n'y a rien de fini dans la nature, il faut plutôt avouer, que la matiere est éparse sans interruption, dont quelque grand nombre d'elemens se vient assembler par différentes combinaisons, c'est ainsi, qu'en resultent de diverses masses homogènes, & bornées; mais elles ne sont réellement, que la continuation non interrompue de la même matiere. Tous les corps à la verité quelque grands qu'ils soient sont terminés par rapport à leur masse homogène ayant leurs bornes; mais à chaque masse ensuit une autre, dont la densité est différente: la partie solide de la terre a une figure irreguliere, ses cavités sont remplies par l'océan, & c'est ainsi, que sa figure devient une spheroidé, il suit après une autre masse d'un océan aérien, entre lequel, & le soleil se trouve la matiere de la lumiere, qui vient peut-être du soleil, autour de la terre se meut la lune, & autour du soleil le reste des planetes, & comètes, la lumiere des étoiles parvenant jusqu'à nous, peint leur image dans notre oeil, d'où il faut conclure, que quelque matiere fluide de lumiere soit repandue par tous les espaces des étoiles fixes, par consequence cet Univers n'est nulle part interrompu; mais des corps, dont la densité est diver-

se, l'y suivent paraissant continus tellement, que la masse de nul corps ne soit ainsi limitée, que rien ne la suive plus, il n'y a nul corps dans la nature, dont nous sachions qu'il soit en ce sens fini, & ce qui en suit, il n'y a hors de nous nul objet de la notion du fini, si elle soit prise en ce sens. Un chacun comprendra maintenant sans aucune difficulté, combien peu solide soit la conclusion, si l'on ose insérer de la notion d'un semblable fini, que ce monde soit borné par la nature; mais si la notion du fini soit prise en un autre sens, on ne pourra raisonner, que selon l'analogie de la maniere suivante: le corps est terminé par les bornes de quelque masse, qui paraît homogène, à laquelle suit immédiatement dans un même contienu une masse d'une autre densité, donc le monde est aussi un corps borné par d'autres corps fluides, & solides, dont la densité est différente, & puisqu'on peut appliquer le même raisonnement à ces autres corps, il est clair, que le monde doit être infini.

§. 38.

Si nous réfléchissons sur la nature de l'espace réel, nous comprendrons aisément l'extension infinie de cet univers. Posons, que cet univers soit borné par quelque sphere d'une grandeur énorme, supposition qui, ne paraît guere possible, posons, qu'il y ait dans cette sphere jusqu'à la surface extime un espace réel, posons, que les corps, qui l'occupent par tout soient d'une figure, d'une grandeur, & d'une densité tout-à-fait différente, n'est ce pas, que les corps, qui toucheraient la surface excavée

de cette sphere, se trouveraient dans un espace réel? imaginons maintenant dans l'hypothese d'un monde fini, hors de l'espace réel contenu dans la sphere, d'autres espaces imaginaires, n'est ce pas, que ces espaces toucheraient aussi par-tout la surface de la sphere, c'est à dire ils auraient une meme borne avec l'espace réel, donc les corps en occupant ces bornes extremes de l'espace réel existeraient en meme tems dans des espaces imaginaires, qu'iseraient imaginaires par l'hypothese, & ne le seraient pas, puisqu'ils seraient occupés actuellement par des corps réels, ce qui etant absurde, il est clair, qu'il n'y peut avoir d'espace imaginaire d'où il s'ensuit, que les espaces réels doivent s'étendre à l'infini, & doivent être remplis par un nombre des corps infinis.

§. 39.

Un nombre infini des corps existans, qui non seulement ne contient nulle contradiction, mais qui derive aussi très-bien de l'idée de l'espace, peut être combiné de mille façons différentes, si quelque force cont nuellement active soit jointe à ces corps, je veux dire, cette force, l'existence de laquelle nous avons démontrée dans le Chapitre second, où nous avons vu, que tout changement en provient. Les corps constituant cet Univers doués de la force active peuvent donc être composés de différentes manieres, sans que le cas d'une meme composition arrive jamais, comme les nombres infinis peuvent être combinés de mille manieres, dont l'une est toujours distinguée de l'autre, sans que le meme cas se repete,

ce qui est clair par des principes mathematiques. Il ne faut pas croire, que cet Univers doit être fini, parce que ses parties le sont; car les mathematiques nous enseignent aussi, qu'une quantité infinie doit naître des parties finies prises une infinité de fois.

§. 40.

Après avoir examinées ces notions preliminaires, voyons, quelle loi suit la nature dans les changemens des corps, dont le nombre est infini, ayant déterminée, & examinée cette loi, un chacun verra facilement ce, qu'il faut dire par rapport à l'origine de ce monde. Une Philosophie saine, & solide exige, qu'en examinant cette loi des changemens, nous passions des plus petits du monde aux plus grands. N'est ce pas que l'homme en naissant est enfant? n'est ce pas, que toutes les actions alors peu importantes n'ont presque aucun rapport à l'usage social, tous les changemens corporels font craindre l'enfant, dans un age plus mur, les actions de l'homme se perfectionnent, les changemens de la machine corporelle deviennent plus vigoureux, enfin dans la vieillesse les actions tournant dans un cercle, deviennent pueriles. & les changemens corporels montrent évidemment, que la structure du corps va se resoudre, & perir, c'est ainsi, que l'homme se meurt à la fin ayant achevé son periode, le meme cercle s'applique aussi au reste des animaux, aux plantes meme, & quoique le terme de toutes ces substances soit différent, une chacune finit pour-tant à un certain tems, l'homme parvient

quelquefois jusqu'à cent ans, le terme des bêtes n'est pas aussi reculé, celui des insectes, de volatiles l'est encore moins, & quelques plantes ont une vie encor beaucoup plus courte, les éclipses de la lune, & du soleil, le mouvement de la lune autour de la terre, la rotation de la terre, & des autres planètes autour du soleil, se font dans un certain tems, comme nous le montre l'astronomie, le flux, & reflux de la mer se fait à des heures certaines du jour, à des jours marqués, enfin dans de certaines saisons, nous savons par les observations sujettes au calcul de Newton, & après par celles du celebre Halley, que les comètes retournent dans un certain tems, les quatre saisons de l'année finissent à point nommé, & reviennent.

§ 41

Du reste nous voyons même dans notre système planétaire, que les changemens des corps, qui dependent de plusieurs causes, ne reviennent pas aussi vite, au contraire ceux, qui ne dependent pas de tant de circonstances, reviennent facilement, toutes les phases de la lune retournent dans l'espace des 19 ans, & le cycle du soleil revient après 28 ans, les nuits par rapport à leur durée sont les mêmes en chaque an, le soleil se leve chaque jour, & se couche, &c. il est clair par tout cela, que tous les changemens, que nous remarquons dans la nature, se reduisent à deux classes, il y a des changemens, qui achèvent leur période du moins en ce tems, où les hommes existent sur la terre, il y en a d'autres, dont

nous savons à la vérité le commencement, dont nous voyons aussi la continuation, mais nous n'en avons pas encor éprouvé le terme, encore moins avons nous observé, que ces changemens fussent retournés au premier cas, il y a plusieurs changemens, qu'il faut revoquer à cette classe, c'est ainsi par exemple, que l'ecliptique change perpetuellement sa déclinaison de l'équateur, mais nous ne savons pas encor, que son mouvement fut terminé, dans plusieurs couches des montagnes nous observons des changemens continuels des minéraux; mais nous ne savons encor aucun cas, où une montagne entiere farcie de fer se fût changée en or, ou argent, enfin nous pourrions ajouter une troisième classe des changemens, qui s'ensuit aisément du nombre infini des corps existans en cet Univers; car posons, qu'arrive dans le nombre infini des corps quelque changement né de la combinaison des plusieurs corps, appellons ce changement A, après lequel suivra B, C, & à cause des combinaisons, dont le nombre est infini, une semblable serie des changemens deviendra aussi infinie, le cas premier ne retournera donc jamais, & c'est ainsi, que cet Univers ne peut en nul tems, par nulle action de la force vitale retourner aux cas, qui étaient déjà arrivés, car puisque chaque changement se fait par le mouvement, puisque chaque mouvement de plusieurs corps conspirans en attire d'autres, ce qui est clair par les principes de la Mécanique, il nous faudra dire, que continuellement en cet Univers d'autres, & d'autres cas des changemens se succèdent, si nous ne voulons dire, que la force vitale cesse d'a-

gir, ce qui ne se peut pas, puisque nous avons démontré dans un autre endroit, que la force vitale soit active par la nature.

§. 42.

Par une considération plus nette des semblables changemens, l'analogie même nous mènera à l'explication de quelques phénomènes plus remarquables de la nature, tels sont par exemple l'origine du notre globe, l'origine des animaux, végétaux, & minéraux, qui s'y trouvent, l'origine de notre système planétaire, &c; mais il faut parler avant tout de l'origine de cet Univers. Par rapport à cette question, il faut remarquer, qu'on croit avoir démontré suffisamment dans le Chapitre second, que la considération de cet Univers nous ne montre aucune trace de quelque Être suprême distingué de la nature, puisque tout subsiste, se meut, & change par l'action de la force vitale copulée intimement à la nature des corps. Ce principe posé, nous ne saurions nullement concevoir, que quelque cause ait existée avant cet Univers, nous concevons encor moins, que quelque chose puisse se faire du néant, il n'y a nulle trace d'une semblable production dans la nature, car tout est généré en obtenant de nouvelles compositions, après avoir quitté les premières; c'est pourquoi les Philosophes les plus célèbres Démocrite, Leucippe, Epicure, Lucrece, Anaxagore, & tout les anciens Physiciens n'ont pas hésité de regarder comme absurde cette ridicule production du néant, jusqu'ici nul Philosophe déraisonnant pour l'amour de la Religion n'a pu démon-

trer le contraire, enfin après avoir montré au Chapitre second, que la raison suffisante de tous les êtres contingens se trouve dans cette même force vitale attachée à la nature, ou dans la substance immuable, qui constitue la matière, & puisque cet Univers est composé en effet de semblables êtres contingens, il s'ensuit, que cet Univers ait existé de toute éternité comme il subsiste maintenant par la force active jointe aux atomes, c'est donc la nature de la substance immuable, qui a toutes les qualités d'un Être éternel, à ce que nous venons de démontrer dans le Chapitre second, & qui nous montre l'éternité du monde évidemment. A la confirmation de cette opinion sont aussi beaucoup les corollaires absurdes, qui dérivent de l'opinion opposée.

§. 43.

Il est clair par la connexion essentielle, qui se trouve entre la force vitale, & les corps, que nul corps principal, tel quel est par exemple notre terre, ne soit composé d'éléments simples; car comme de semblables corps auraient besoin pour détruire la liaison des parties corporelles d'une force tout-à-fait nouvelle, pour réduire les éléments répandus par l'espace à de petites distances, dans lesquelles cette force native vitale pourrait par l'attraction joindre les éléments, & composer les corps mêmes; car avant la composition des corps, ou les éléments étaient dans l'espace infini séparés l'un de l'autre en de plus grandes distances, ou en de petites, dans le cas premier, puisque des phénomènes innombrables nous mon-

trent, que la force de la nature n'exerce une plus forte attraction, que dans de petites distances, nous ne saurions nullement concevoir, que les élemens soient composés par cette force dans un même corps, mais il nous faudra imaginer une autre force distinguée, dont nous ne trouvons nulle trace dans la nature, dans l'autre cas les élemens placés dans les petites distances auraient produit un corps unique, homogène, dans tout l'univers, d'où n'auraient pu naître nullement des corps d'une densité aussi différente, puisque par l'hypothèse nulle force distinguée n'existe, il faut donc conclure, que la terre, la lune, le soleil, &c. étaient de toute éternité de masses composées tellement, comme elles le sont à l'heure, qu'il est, il faut dire encore, que ces corps ont prises différentes formes sujettes à de changemens perpétuels, qui dérivent de la force vitale essentielle à tout corps. Nous apercevons encore de nos jours sur notre globe de semblables changemens produits par la force vitale, cela posé il n'est pas contraire au bon sens de dire, que parmi d'innombrables changemens tant grands, que petits de notre globe il en soit arrivé un tel, qui ait produit les différentes espèces des animaux, des plantes, & des minéraux. N'est ce pas, que dans le fromage par l'action de la chaleur, par une certaine quantité d'humeur, si l'on donne un libre accès à l'air, naît la vermine? ils naissent des petits animaux, dont l'organisation, & la fabrique des muscles, des nerfs, soit assez merveilleuse, des insectes plus grandes naissent de la seule fermentation putride, qui se fait dans

les corps des animaux, chose, qui est assez connue.

§. 44.

Un chacun concevra aisément, que pour produire des changemens particuliers dans un corps, dont la masse est un peu plus considérable, comme par exemple dans notre terre, il faut un beaucoup plus grand nombre de corps agens, ou du moins faut-il l'action de quelque grand corps. Ceux, qui sont pourvus de principes astronomique, avoueront bien, que les changemens arrivans sur notre globe devraient être tout-à-fait autres, si la lune était entièrement ôtée de la terre, ou si il y avoit deux, ou trois lunes; dans ce dernier cas l'air & les mers auraient sans comparaison un plus grand flux, & reflux, ainsi ces corps deviendraient inutiles pour l'usage des animaux; car l'air en ce tems enflé serait tellement rarefié, que les animaux ne sauraient respirer, & les eaux franchans leurs bornes iraient tout détruire. Mais comment, & par quels corps principaux de notre système cette terre est-elle devenue capable de produire les animaux, l'homme, & les plantes, en quel tems ce changement est-il arrivé, ce sont des problèmes fort difficiles à résoudre: pour répondre à ces questions, il nous faudrait savoir le nombre des corps, qui constituent notre système, il nous faudrait donc connaître toutes les comètes rotées autour du soleil, il nous faudrait savoir encore, si notre système a quelque liaison avec les systèmes des autres mondes, aussi si cette terre a subi déjà plusieurs fois depuis son éternité ce changement

remarquable, c'est à dire, si cette terre a produit déjà plusieurs fois des hommes, d'autres animaux, & des plantes, & si tout cela ne fut déjà détruit quelque jour. Toutes ces notions nécessaires nous manquant entièrement, il faut s'étonner de l'audace d'un Burnet, Woodwert, Linné, des Cartes, Wiston, Leibnitz, de Maillet, Rai, Hook, & Buffon, qui ont prétendu déterminer la façon, de laquelle la terre se soit faite, n'ayans pour fondement, que quelques peu de conjectures, comme si ces Messieurs avaient été les Temoins oculaires d'un semblable phénomène, chevauchans peut-être sur les queues des comètes arrivantes peu à peu; Mais les fables de Moïse concernant l'origine du monde faut il plutôt regarder comme de contes, de ma Mere l'oye, que comme des systèmes philosophiques.

§. 45°

Au reste pour être entièrement convaincu, que la terre par l'action de quelque corps de notre système planétaire avait subi une révolution remarquable, qui consistait dans une espèce de fermentation, où puisaient leur existence les premiers hommes, les animaux, les plantes, & de différens minéraux, il nous faut uniquement considérer, que la substance immuable, ou les atomes douées de la force vitale ne sauraient agir en nul cas, que par la résolution & par la composition des corps, c'est ainsi, que par ces deux opérations tout-à-fait opposées doivent arriver de combats perpétuels, soit dans les corps particuliers, qui se trouvent sur la terre, soit dans ceux, qui composent un système de grands

me de grands corps; il est donc bien ridicule, quand quelques Astronomes religieux en parlant d'une comète, qui avait paru 1680 dans l'orbite de la lune, avançaient, qu'il n'y avait eu aucun danger, qui aurait menacé une résolution à la terre, par ce que la providence divine a bien arrangée tous les corps dans notre système, afin qu'ils ne se choquent jamais les uns les autres. Ne voient-ils pas ces sectateurs fanatiques de la Religion, que de pareils chocs, ou combats des corps, & des élémens arrivent chaque jour sur la terre non obstant la providence divine imaginée? De plus si nous considérons, que par l'approchement d'une comète, dont la route n'est pas encore connue, comme ne le sont ni celles des autres cinq millions de comètes adoptées dans notre système planétaire par le célèbre Lambert, que dis-je moyennant un tel accompagnement d'une comète avec la terre, celle-ci doit ou s'approcher du soleil, ou s'en éloigner, il nous sera aisé à conclure, que dans le cas premier par l'augmentation de la chaleur la fermentation de la terre ne sera pas la même, mais elle atteindra un plus grand degré, & dans le cas second elle sera diminuée, c'est ainsi, que dans l'un, & l'autre cas la terre changera sa face. La terre est dans une continuelle fermentation, c'est le mouvement intestin perpétuel. l'air fixé se délivrant de la prison des corps, & leur changement en nouvelles combinaisons, qui nous en fournissent les preuves les plus évidentes. Il faut que la terre ait ce degré de la chaleur, cette densité de l'air, qui l'environne, pour soutenir la génération dans les animaux, la végétation dans les plantes,

& la production des mineraux, & meme il faut qu'elle ait un autre degre de chaleur, & de densité de l'air, pour produire tous ces corps-là, & derèchef toutes ces circonstances se doivent changer pour qu'elle devienne un Volcan. Ne voyons-nous pas ce meme procédé dans la production des insectes, dans leur continuation par la voie de la generation, & enfin dans leur resolution? la Nature n'agit-elle pas dans tous les changemens par la meme façon, c'est à dire en composant des parties separées, & en divisant des parties composées?

CHAPITRE IV.

DE LA NATURE DE L'AME HUMAINE.

§. 46.

Le principe de toutes les operations, qui se font en nous, fut appelé déjà par les anciens *ame*; mais sa nature ne fut définie bien que par un assez petit nombre de Philosophes, plusieurs ont parlé obscurément sur ce point, & la plupart n'ont débité, que des absurdités là-dessus. La methode, que je crois la plus sûre pour éclaircir cette question, depend toute entiere des principes rigoureux de l'Anatomie, de la Physiologie, & de la Mechanique,

c'est à dessein, que je negligé ici les demonstrations un peu plus difficiles, le detail desquelles ne saurait etre compris, que par un petit nombre de savans: en ce chapitre je ne rapporterai donc, que quelque peu de preuves de moins difficiles.

§. 47.

Je crois avoir démontré suffisamment dans le Chapitre second, que la force vitale produit tous les changemens, qui arrivent dans les corps principaux, comme dans le soleil, la lune, & la terre, de meme que ceux, que nous observons dans les corps terrestres, tels que sont les mineraux, & les plantes; personne me saurait donc douter, que cette force vitale soit le principe de toutes les operations de tous ces corps; mais si cette meme force vitale soit aussi le principe de toutes les operations animales, & particulierement de celles de l'homme, c'est ce que nous avons deduit à la verité de l'analogie, par des preuves assez solides dans le chapitre second; mais pour montrer plus clairement, que l'ame, ou le principe de toutes les operations de chaque animal, & particulierement de celles de l'homme ne soit nullement distingué de la force vitale, essentielle à la nature de l'Univers, nous irons examiner un peu plus sévèrement quelquesunes des operations, ou des facultés de cette ame pretendue.

Il est sûr, que la structure du corps humain soit composée premièrement de parties solides, qu'on appelle ossemens, après des muscles, & des nerfs, la collection desquels liée d'une certaine façon artificielle constitue cette masse, qu'on appelle chair, entre ces parties charnelles se repandent les veines remplies de sang, qui circule du cœur, retient sa fluidité par la chaleur animale, qui naît de la respiration; enfin le corps entier est régi par de membranes, il y a aussi plusieurs parties dans l'homme aussi bien, qu'en chaque animal, qui résident dedans la cavité de la machine, sans lesquelles l'animal ne saurait exister, c'est ainsi, que se trouve en chaque animal quelque fluide nerveux extrêmement subtil, qui en quelque endroit du corps qu'il réside, s'insinue entre les muscles, & entre les nerfs pressés perpétuellement par les objets externes, c'est ainsi, qu'ils deviennent irritables, cette irritabilité née dans un fascicule de nerfs produit ce, qu'on appelle *sensation*; mais l'accès du fluide nerveux, qui est la chaleur, ou le phlogiste dedans les nerfs pressés par quelque action externe, se fait par les loix hydrauliques, & par celles de tuyaux capillaires, ce qui sera clair à chacun, qui voudra y réfléchir, c'est pourquoi toute sensation se fait par ces loix. Mais il s'offre à nous ici une question fort difficile à résoudre, je veux dire, comment les muscles, & les nerfs soient irrités par quelque action externe, & comment s'y glisse le fluide nerveux, qui les fait craître au milieu, & les accourcit de la même quantité à chaque bout? pour résoudre

cette question il faut savoir, que tous les nerfs de la machine animale sont de fils oblongs fort subtils, dans lesquels nul microscope nous n'a montrée jusqu'ici aucune cavité, les nerfs sont donc de fils fort solides, & élastiques, si nous nous en rapportons au temoignage de l'expérience, enfin moyennant l'Anatomie plusieurs en sont ainsi distraits l'un de l'autre, comme si quelque fascicule des filamens cylindriques était séparé, d'où l'on peut conclure avec raison, que la figure des nerfs soit cylindrique. Outre, si par exemple trois corps cylindriques, dont la position est parallèle, fassent une même collection, n'est-ce pas, que deux de ces corps se toucheront dans une ligne, comme deux cercles se touchent dans un point? il y a donc entre trois nerfs quelque cavité, dont l'extension est triangulaire, dans cette cavité le fluide nerveux le plus subtil s'insinue aisément, si les nerfs élastiques soient tendus, ou pressés par quelque action externe, il faut que la figure des cavités se change aussi, le fluide nerveux, qui existait avant cette action externe dans l'équilibre avec toutes les parties du corps, s'accumule dans une partie de la cavité plus large, c'est ainsi, que ce fluide empêche, que les nerfs ne reprennent la figure, qu'ils avaient auparavant, ainsi donc les nerfs éprouvent une contraction, d'où naît cette irritation dans laquelle consiste la sensation. Nous voyons par-là, que la première faculté attribuée à l'ame s'explique très-bien par les loix hydrauliques, & par la structure du corps mécanique, qui fait, que la force vitale de la nature entière opère de cette manière.

§. 49.

Si nous considérons la structure du corps animal en quelque endroit, qu'elle soit dans un équilibre continuel entre l'air externe, qui presse, & entre celui, qui se trouve dans les poulmons, & qui résiste à la pression de l'air extérieur, nous concevrons donc aisément, que l'équilibre des parties du corps animal doit être troublé par la plus petite action extérieure, & que les parties fluides doivent être mues par là, c'est ainsi, que par l'incursion de la matière de la lumière dans les yeux, par laquelle se font les sensations des objets, c'est ainsi, que par chaque attouchement, par chaque son plusieurs nerfs sont tendus perpétuellement, le fluide nerveux tachant de restituer l'équilibre, qui a cessé, il y a dans le corps continuellement des sensations naissantes aussi bien, que d'autres, qui cessent, ce qui sera clair à chacun, qui y réfléchira; mais puisqu'une chacune de ces sensations trouble l'équilibre de la structure subtile de l'animal, il y a plusieurs parties pressées tellement, que la force vitale les doit repousser pour que n'arrive dans la nature une compénétration mathématique, cette lutte entre la pression des parties du corps animal, & de celles des objets existans hors de nous peut être appelée *conscience* physique, par laquelle nous sommes avertis de notre existence, & par la variété des pressions faites dans les nerfs naît une variété des sensations, par laquelle nous distinguons un objet de l'autre existant hors de nous aussi bien, que notre corps de tout autre objet, nous voyons

par là, qu'il y a en effet une conscience dans les animaux, sans qu'on ait besoin d'adopter pour cela quelque substance spirituelle, enfin l'imagination, & la mémoire ne sont, que des corollaires de la sensation, car le mouvement du fluide nerveux né par exemple de la sensation A, revient une autre fois, tend les nerfs de la même manière, comme si l'objet, qui a produit la première sensation, était présent, ce qui arrive pour la plupart, quand cette sensation était plus vive, l'expérience nous montrant, que les sensations plus fortes, ou plus vives soient plus facilement reproduites; puisque le fluide nerveux accourrant dans les nerfs, & recoulant avec vitesse s'accumule ainsi, qu'il doit recourir souvent, il tend les nerfs comme auparavant selon la même direction, quoique l'objet soit absent, c'est ainsi, que retourne la première sensation de l'objet absent, la chose arrivant de la même manière comme dans l'eau, qui reconstruit quelque obstacle retourne avec la même direction, de la quelle elle est arrivée. Après cette, ou une semblable manière sont reproduites les sensations, qu'on a eu quelque jour; car nous savons par le témoignage de l'expérience, que les sensations des objets passés reviennent du moins alors, que quelques autres semblables aux premières nous sont actuellement imprimées, c'est ce qu'on peut éclaircir par une infinité d'exemples, c'est pourquoi les écoles des Métaphysiciens avancent aussi, qu'il y a une fort grande affinité entre la mémoire, & l'imagination, ils sont d'avis, que les idées, qu'on a eu quelque jour, se reproduisent aisément par les idées, qui s'appellent associées, ce qui est

sur, c'est que les sensations ne reviennent plus, quand nulle semblable impression se fait actuellement dans les sens, c'est de là, que naît cet état de la structure animale, & de l'homme, qu'on appelle oubli. Par ce peu des reflexions on voit, que toutes ces facultés, que l'homme a communes avec les bêtes, je veux dire la sensation, l'imagination, & la mémoire dependent uniquement de la structure des nerfs & de l'action du fluide nerveux. Les Philosophes, qui ont pris les bêtes pour de pures automates, n'ont donc rien dit d'absurde.

§. 50.

Mais sachant, qu'il y a quelque chose dans l'homme, qui soit capable de se former des images des objets, d'en composer des jugemens, & des raisonnemens, il faut voir, si tout cela ne s'explique peut-être par la structure mehanico-pyrobolico-hydraulique animée par la respiration de l'air, dont provient la chaleur animale, qui constitue la vie de l'homme, ou si ces operations exigent plutôt quelque substance immatérielle, qu'on se plaît à appeller *esprit*, nous chercherons donc premierement ce, que sont que ces idées, qui naissent des sensations dans notre cervelle: pour satisfaire à cette question, il faut remarquer, que l'idée n'est, qu'une image des objets existans hors de nous, ces images s'expliquent fort bien par le seul mouvement des nerfs, dans lequel consiste la sensation, nous en avons l'exemple dans la vue, n'est-ce pas, quand la lumière réfléchie de chaque point de l'objet existant hors de nous entre dans la prunelle, et réfractée par les humeurs de l'oeil tend

la choroïde, ou la retine par des oscillations, en autant de points disposés de la même manière, de laquelle l'est l'objet, ou quand l'image de l'objet y est peinte dans la position interse, ce qui arrive de la même manière, quand la lumière passant par les deux lentilles d'un telescope dans une chambre obscure peint sur un papier blanc les objets, qui se trouvent vis-à-vis du papier, n'est-ce pas, que de la même manière naît par la fabrication de l'oreille l'idée du son, par celle du palais l'idée de la saveur, toutes ces images témoin l'expérience sont propagées jusqu'à la cervelle, où le fluide nerveux séparé doit subir des oscillations, qui tendent les nerfs les plus subtiles de la cervelle, & y excitent une sensation beaucoup plus subtile, qu'elle ne l'est dans le reste des parties du corps, cette action matérielle extrêmement subtile est appelée dans les écoles une représentation faite dans l'ame, mais comment le mouvement des nerfs peut imprimer une image à l'ame spirituelle, c'est ce, que ces Messieurs n'expliqueront jamais, quant à nous, nous n'avons que deux difficultés à résoudre, la première si la séparation du fluide nerveux se fait actuellement dans la cervelle par la chaleur animale, ou par le phlogiste, la seconde, si la masse de la cervelle soit composée des nerfs, comme tout le reste; quant à la première difficulté, il nous faut uniquement considérer, que la chaleur, qui se fait par la respiration, doit se distribuer successivement par des loix connues dans toutes les parties du corps, & c'est ainsi, que les nerfs reçoivent l'élasticité nécessaire, & que les muscles se

peuvent coarcter, ou etendre; mais la seconde resoudra aisément un chacun en concevant, que la masse de la cervelle soit composée de nerfs beaucoup plus subtiles, que ne sont ceux, qui se trouvent dans le reste du corps, quoique ces nerfs ne puissent etre decouverts par nul microscope, il n'est rien moins qu'absurde d'admettre leur existence; car qui est-ce, qui ose nier dans l'oeuf l'organisation la plus subtile, & des nerfs, qui echappent au plus clairvoyant, où les organes subtiles par un convenable degré de chaleur sont tendus, c'est ainsi que naît de l'oeuf un animal pourvu d'organes visibles, & de nerfs plus grands, c'est ainsi, que montre aussi l'analogie, que la cervelle doit regorger de nerfs les plus subtiles; enfin si nous adoptions vuide la masse de la cervelle, elle ne pourrait meme dans le sens des écoles communiquer le mouvement existant dans le reste du corps, & les images peintes à cette ame imaginée dans les écoles, ce qui sera clair à chacun, qui y reflectira.

§. 5r.

Nous passerons maintenant à l'examen de l'origine des jugemens, n'est-ce pas l'on dit qu'on juge, quand on va joindre des idées ou les separer, ou comme l'on parle dans les écoles, quand on affirme le predicat du sujet, ou le nie, les jugemens à la verité ne sont directement des images des objets placés hors de nous; car il n'y a nul jugement, qui existe hors de nous en tant qu'il est jugement, ce ne sont, que les deux objets, qui existent,

l'image desquels quand elle est efformée dans notre cervelle, il en naît par le seul mouvement des nerfs un jugement de la meme maniere que voila: les nerfs les plus subtiles, l'existence desquels dans le cerveau j'ai montrée là haut, doivent etre compliqués de toutes parts, puisque leur filet ne saurait meme etre decouvert par l'oeil armé; car comme quelque filet composé de fils doit perdre la figure d'un filet par plusieurs fils ça & là epars, c'est ainsi, que les nerfs du cerveau n'ont plus la figure d'un filèt, parce qu'ils sont compliqués de tantes parts; donc si une fois dans le reste du corps par le mouvement des nerfs naissent de sensations, qui sont propagées jusqu'aux nerfs les plus subtiles du cerveau, y rapportant deux images des objets ou à la fois, ou l'une après l'autre dans une serie continuelle, alors selon la diverse vivacité des sensations par l'action du fluide nerveux doit arriver dans le systeme entier des nerfs du cerveau, à cause de leur texture compliquée de toutes parts l'un, ou l'autre des trois cas suivans: ou il y aura un mouvement des sensations conspirantes exactement, tel, qu'il y a par exemple, quand quelque boule est poussée par deux forces dans une meme direction; ou il y aura un mouvement des sensations conspirantes dans un coin, ou enfin il y aura un mouvement des forces, qui tendent les nerfs dans des directions contraires; au premier cas, il faut revoquer les jugemens evidens, à l'autre ceux, qui le sont moins, selon qu'il y a une plus grande ou plus petite conspiration des sensations, au cas troisieme il faut revoquer les doutes avec les jugemens probables, ainsi, que si les forces des sensations soient contraires, & egales, alors

une idée ne pourra ni conspirer avec l'autre, ni en différer, c'est-à-dire, il y aura un doute en ce cas, le mouvement contraire des nerfs du cerveau cessant, l'opération cessera toute entière; mais si les forces des sensations soient contraires, & l'une plus grande, que l'autre, alors le mouvement des nerfs declinera un peu par l'action du fluide nerveux vers l'une, ou l'autre part, & c'est ainsi, que naîtra le jugement plus, ou moins probable.

§. 52.

Enfin nous concevons aisément, que premierement par l'action des nerfs deux images par exemple A, & B, peuvent naître dans le cerveau, après lesquelles s'y suivent deux autres images, dont l'une B, si elle se distingue de la première seulement par le nombre, & si l'autre soit C, la même sensation se répètera deux fois, & la tension des nerfs B sera plus forte, qu'A & C; mais puisque B aussi bien avec A, qu'avec C forme des jugemens par la conspiration des sensations, la sensation A conspirera aussi avec C, c'est à dire, il y a un jugement dans un semblable cas, dans lequel une idée se joint à l'autre à cause de la connexion, qu'elles ont avec une troisième, ce qu'on appelle raisonnement dans les écoles. Par tout cela on voit, que les idées, les jugemens, & les raisonnemens peuvent exister en notre corps, sans qu'il y ait besoin de quelque être spirituel distingué de la nature sensible. Il ne faut pas s'étonner, comment tant de sensations peuvent naître aussi régulièrement dans la vie, comment les

nerfs du corps peuvent se tendre dans un tel ordre, que les nerfs plus subtiles du cerveau de cette façon, laquelle je viens d'expliquer, puissent être irrités dans une triple direction pour produire des jugemens; mais puisqu'il n'est pas possible, de concevoir la liaison aussi compliquée du système nerveux tout entier, servons nous du moins de quelque comparaison, qui puisse éclaircir le fait, en quelque manière: n'est-ce pas, quand dans l'air fluide est excitée quelque harmonie musicale, combien de sons différens cet air fluide, matière assez grosse encore en comparaison du fluide nerveux, ne porte-t-il à la fois sans aucune confusion des sons à notre oreille, combien de mouvemens plus réguliers ne doit produire dans le système des nerfs la fluxion du fluide nerveux, par laquelle se font les tensions des nerfs?

§ 53.

Quoique plusieurs matières, auxquelles je viens de toucher, ne puissent guère être comprises suffisamment sans des notions physiologiques, on pourra pourtant en déduire quelques idées, comment toutes les opérations de l'homme, & des autres animaux dépendent du seul mécanisme du corps; car la nature produisant par la voie ordinaire de la génération la machine du corps humain, cette machine croît aussitôt qu'elle est formée, nombre d'objets existant hors d'elle l'affectent, les oreilles sont affectées par la voix d'autres hommes, les actions desquels affectent les sens de la vue, l'homme conçoit plusieurs objets par le sens de l'odorat, &c. c'est ainsi, que les parties de la machine se fortifiant peu à peu l'

l'homme commence à agir, exerçant toutes les actions, ou selon les objets, qu'il a conçus par les sens, ou conformément aux différentes affections, qui proviennent d'une structure particulière des parties internes, les actions naissantes de cette façon deviennent autant de motifs, qui nous portent à exercer d'autres actions dans la vie, lesquelles étant, ou des effets des actions comises par l'homme dans son premier age, insculpées pour ainsi dire à la nature, ou des effets des affections contenues dans le mécanisme du corps, il est clair, qu'elles doivent être tout à fait libres, quoiqu'elles n'eussent pu être omises par aucun, aussi tôt que les actions premières furent exercées, c'est ainsi, que par un court examen de ces matières il devient clair aisément à chacun, que les actions humaines ne soient guère libres dans le sens, dans lequel on les dit telles dans les écoles. Du reste personne ne doit croire, qu'il soit fort difficile à comprendre, comment tant d'actions différentes quelque fois à l'infini puissent naître dans l'homme, la machine humaine étant un mobile perpétuel, dont les parties jointes par une liaison mécanique sont animées continuellement par la chaleur animale, le sang circule, les poulmons se desfont de l'air phlogistifié, pour en inhaler un plus pur, l'interne tâche de recouvrer l'équilibre avec l'externe, c'est ainsi, que la machine du corps se tourne dans l'équilibre avec le poids entier de l'atmosphère, & de terminée aisément au mouvement par chaque action externe, les nerfs s'irritent, & c'est ainsi, que selon la différente action des objets externes cette machine & agit, & souffre plusieurs actions, d'où derivent les actions in-

nombrables de l'homme, & des autres animaux. La structure de l'homme étant beaucoup meilleure, pourvue peut-être d'un système particulier de nerfs plus subtiles constituant la masse du cerveau, c'est pourquoi la force vitale agit un peu mieux dans l'homme, que dans les bêtes. Ou pour parler plus rigoureusement, il faut avouer, que chaque espèce d'animaux, ait une structure particulière, dont résultent de différentes façons d'agir, de vivre, de generer, &c. Tout est également parfait dans la nature, parce qu'il est ce, que doit être par les loix immuables de la même nature. Nous n'avons fait jusqu'ici, qu'observer des phénomènes, & les comparer pour deterrer leurs causes véritables, & suffisantes, qui sont sans doute découvertes plus nettement par cette méthode rigoureuse, que si nous allions regarder l'homme d'une âme spirituelle fort noble, & les bêtes d'une âme semblable, mais d'un ordre un peu inférieur, négligeant les opérations de l'homme, & du reste des animaux, & provoquant à des causes, desquelles personne jusqu'ici n'a pu se former quelque idée. Orgueilleux mortel! degage-toi donc de tous les préjugés, dans lesquels on t'a plongé dès la plus tendre jeunesse, ecarte tu hors de ta cervelle de causes fictives, ou des chimères enfantées par l'ignorance, reconnais ta source véritable la Nature, aux loix de laquelle tu es assujetti aussi bien, que tous les animaux, les plantes, & les minéraux. La nature t'a composé, par ce qu'elle doit agir, & elle te refoudra, pour composer les vermines, ou pour continuer son activité. Cesse d'affirmer, que

tous les animaux, toutes les plantes, & minéraux sont produits pour toi, ce n'est, que par ta méchanceté plus raffinée, que celle des autres animaux, que tu les as subjugués à ton usage, que tu les egorge, que tu leur attribues une âme mortelle, &c. Cette même méchanceté est la source véritable, où puisaient leur origine toutes les sociétés des hommes, & de différents rangs, qui s'y trouvent : mais c'est ce, qu'il nous faut examiner en détail dans le chapitre huitième.

CHAPITRE V. DE L'ORIGINE DES SENSATIONS.

§. 54.

Les Philosophes raisonnans sur l'origine des idées se divisent en deux classes ; l'une soutient, que toutes les idées formées dans la cervelle de l'homme ne sont que des effets des impressions faites par les objets existans hors de nous : l'autre se mettant au dessus du *materialisme* nous veut persuader, qu'il y a quelques idées purement intellectuelles, & que l'âme des écoles dirigeante la machine de l'homme soit capable de les produire, sans qu'elle ait besoin d'impressions matérielles. Après avoir
recherché

recherché l'origine de toutes les sensations arrivantes dans la machine d'un corps doué de la force vitale, laquelle est caractérisée dans les écoles des Métaphysiciens par le mot *Âme*, je ne manquerai non plus de faire mes réflexions sur les idées, qui sont devenues purement intellectuelles par les faibles esprits des hommes, qui n'avaient jamais ni la capacité, ni l'occasion d'entreprendre une analyse plus exacte.

§ 55.

Pour m'approcher de l'origine véritable de toutes les sensations, il faut bien m'expliquer sur ce qu'on doit entendre par les nerfs enveloppans les parties solides du corps animal, & c'est ce, que je vais devoir miner par les remarques suivantes : les nerfs de tous les animaux résolus par la distillation chimique nous montrent les mêmes parties, lesquelles on trouve aussi en analysant le sang, les os, &c. d'un animal, ils ne contiennent donc rien, qui soit distingué de la nature des principes chimiques composans toute la variété des corps ; ce sont uniquement leur figure, leur texture, & leur élasticité, auxquelles on doit attribuer l'habileté d'exciter ce, que les écoles des Logiciens appellent la *sensation*. Il est hors de doute, que les nerfs soient doués de la dernière subtilité, à cause de laquelle leur figure doit être cylindrique, c'est à dire, leur surface ne peut avoir ni des angles, ni des côtés droits ; or ces qualités sont uniquement propres à constituer un polyèdre, ce que la mathématique vient à démontrer. Si tous les

corps, quelle que soit leur figure pouvaient peu à peu s'amoindrir, avant que de prendre place dans un point indivisible, ils devraient perdre leurs coins, & leurs cotés, c'est alors, qu'ils recevraient une figure cylindrique de la dernière subtilité. A cause de cette subtilité frappante des nerfs reconnue par tous les Phisologues, on est en droit de dire, que la texture d'eux memes doit etre presque homogène, vu que tous les corps subtiles assujettis à l'experience nous ne fournissent, que fort peu de parties heterogènes, par lesquelles ils furent composés. Quelle difficulté je vous prie avons nous en analysant le feu, l'air, la matiere électrique, &c. ? & avant les hypotheses d'un Crawford, d'un Scheele, & Magelan, qui est ce, qui pouvait se vanter d'avoir trouvé dans le feu de parties heterogènes, ? & dans le phlogiste meme non - obstant la dernière perfection, à laquelle a atteint l'art chymique moderne, nous ne les trouverons non plus peut - etre. Vraiment, c'est une loi de la nature constatée par l'experience journalière, que les corps moins subtiles soient en meme tems moins homogènes, & au contraire, que les plus subtiles soient les plus homogènes. Enfin il n'y a rien de mieux démontré, que l'élasticité des nerfs, une partie du corps animal comprimée par quelque force externe, va recevoir la figure, qu'elle avait auparavant, aussitôt qu'elle se trouve dans son état naturel; à qui peut-on attribuer cette propriété du corps animal, si non à l'élasticité des nerfs ? nous ne chercherons qu'en vain cette meme qualité dans un corps, dont les nerfs, les fibres, & d'autres parties sont rigides, ou destinés d'elasti-

cité. Reconnaissons donc sans hesitation, que la figure, la texture, & l'élasticité des nerfs soient le premier fondement des sensations.

§. 56.

Mais il nous s'offre ici une difficulté d'une plus grande importance, savoir, d'où vient l'élasticité des nerfs, & par quels moyens sont ils devenus irritables, ou habiles de s'étendre, & de se coarcter selon la moins, ou plus grande impression ? si nous réfléchissons murement sur tous les corps soit fluides, soit solides, qui doivent concourir dans chaque vegetation des plantes, & dans chaque generation des animaux, nous y trouverons bientôt, que ce sont eux - memes, qui produisent dans les plantes l'élasticité des fibres, & dans les animaux celle des nerfs. Les plantes n'ayans une quantité nécessaire de l'air, un certain degré de chaleur, &c. quoique produites de la meilleure semence ne peuvent recevoir une élasticité suffisante pour se repandre, faute de laquelle nous les voyons rester dans l'état le plus imparfait de la vegetation. Un animal ayant dans sa tendre jeunesse un corps regala de la chaleur nécessaire, de l'air, de la proportion exacte des parties solides & fluides, possède les nerfs les plus élastiques, & devient en meme tems le plus irritable. Enfin dans cet état nous voyons jouir tous les animaux de la respiration la plus réglée, & des sensations les plus exactes; mais le meme animal dans la vieillesse n'ayant assez de la chaleur, & des autres qualités conservantes sa machine dans la vigueur, il doit sentir un relachement

des nerfs, & en un mot il se trouve forcé d'éprouver un état de son corps tout-à-fait contraire. Au reste si l'on me demande, comment la chaleur, l'air, & les autres parties soit solides, soit fluides des corps peuvent subir une telle combinaison, qu'en devaient résulter de nerfs élastiques, qui rendent un corps animal irritable, ou qui y produisent la sensibilité ? je répondrai, que c'est la force vitale de la nature avec les atomes, qui produisant en elle le mouvement, ne font que diviser, & composer tous les corps sans cesse, & agissant ainsi, elle produit les différentes propriétés des corps, savoir, l'impenetrabilité, l'extension, la pesanteur, la solidité, la fluidité, &c. lesquelles ne sont, qu'autant de modifications de la même substance, dont l'essence est la même force agissante, par laquelle elle a subsisté de toute éternité, & subsistera encore sans fin, & sans bornes ; or ce qu'elle semble perdre de sa conservation par la division des parties des corps, elle le gagne par la composition des mêmes parties, elle durera donc jusqu'à ce qu'elle sera en état d'agir, de changer, & de produire de divers mélanges dans la nature ; & au contraire, elle doit agir, & changer, jusqu'à ce qu'elle ne s'aneantira pas, c'est ce qui est impossible, c'est à dire, d'être, & d'agir avec le changement sont deux qualités relatives, & essentielles à la nature de cet Univers. Voici la source, où la nature a puisé sa dextérité de composer tous les corps, aussi bien, que de former par la génération des nerfs pourvus d'élasticité, & d'autres parties nécessaires à constituer un corps animal.

Ce sont donc les nerfs, qui moyennant leur figure, leur élasticité, leur arrangement propre à chaque espèce d'animal sont à portée d'exécuter toutes les fonctions, qui constituent la sensation. Outre, l'anatomie nous démontre clairement, que tous les nerfs s'unissent dans la cervelle, & finissent en se distribuant en cinq classes, ce sont l'odorat, l'ouïe, la vue, le toucher, & le goût, lesquelles ne sont, qu'autant de modifications de mêmes nerfs. Or, quand le son de quelques corps met en jeu l'air, celui-ci quoique touchant toute la surface du corps animal, il ne devient sensible, qu'à ceux de nerfs, qui constituent l'ouïe, c'est ainsi, que ces nerfs meurent, & propagent jusqu'à la cervelle un mouvement proportionné à celui, qui était excité dans le corps sonore. Les rayons du soleil repoussés d'un corps illuminé ne touchent sensiblement, que ceux de nerfs, qui composent la vue. Ceux-ci mus par l'action des rayons excitent au fond des yeux une sensation, qui y exprime une image semblable à l'objet illuminé ; &c. Enfin, lorsque les objets existans hors de nous agissent continuellement sur nos corps, & lorsque même dans le sommeil nous respirons suçant l'air, avec les vapeurs, qui nous environnent, & des quel es il est quelque fois bien chargé, il faut donc, que notre corps se trouve dans un mouvement continu, c'est à dire, qu'il agisse, & qu'il réagisse sans cesse, plus, ou moins, selon les différentes actions des corps, auxquels un animal est assujéti, pour pouvoir sentir par les loix de la nature. Mais si ce mouve-

ment est exactement proportionné à des causes physiques, & agissantes, c'est à dire, si l'arrangement des nerfs est tellement constitué, qu'ils puissent parfaitement communiquer le mouvement reçu à la cervelle, & par conséquent y peindre l'image véritable de l'objet, qui causa l'impression faite aux organes. C'est une question de la plus grande importance, dont dependent les qualités de nos idées, de nos jugemens, & de nos raisonnemens. Vraiment, faute de parfaite harmonie entre les objets agissans, & le mouvement produit par eux dans les nerfs, les sensations ne peuvent pas être de modes justes, & exactes de leurs objets, elles doivent plutôt dans ce cas biaiser de leurs originaux, sans comparaison plus, que les portraits peints declinent de leurs objets; auxquels le peintre les voulait rendre parfaitement proportionnels. N'est-ce pas, qu'un peintre voulant dans sa peinture entreprendre exprimer parfaitement toutes les traces, tous les points, la vivacité, & les changemens des couleurs, &c. qui se trouvent dans l'objet original, doit tâcher avec tous ses efforts à satisfaire à toutes ces conditions? & si lui en échappe une, le portrait ne deviendra qu'une image fautive de son objet, & personne n'osera juger le même de tous les deux, savoir: de l'image malheureusement composée, & de l'objet, lequel le peintre vient se proposer de transporter au Tableau.

§. 52.

De tout ce que nous venons de constater jusqu'ici, l'en suit, qu'en tant nous sommes contraints

de nous assurer de la vérité des objets, qui nous environnent continuellement, en quant nos organes sont à portée de communiquer le mouvement reçu par les mêmes objets aux nerfs, & ceux-ci à la cervelle. Nos organes, & les nerfs sont donc autant de guides, afin que nous puissions être menés à voir, & à contempler les images des objets existans hors de nous, & à en tirer des jugemens, & des raisonnemens. Notre force de penser est plongée dans un labyrinthe des nerfs prêts à lui fournir de mouvemens, qu'ils viennent de recevoir par des objets agissans, & qui sont nécessaires pour pouvoir peindre des images dans la cervelle. Notre force de penser dis-je est ainsi disposée, qu'elle exerce ses fonctions selon l'arrangement des nerfs, & l'élasticité, qui les rend irritables, quand ils sont dérangés, elle commet des actions nuisibles à la machine, & à la société bien réglée, & quelquefois nous la voyons exercer toutes sortes de folies, enfin quand la machine de l'homme perd la chaleur nécessaire, elle va d'abord se dissoudre, & devient incapable d'exécuter les actions propres à l'homme. Il est donc vraiment étonnant, que quelques Philosophes soi-disans, n'ayans aucune preuve tirée de l'observation, ou de l'expérience journalière aient avancés dans leurs romans métaphysiques, que la force de penser même séparée du corps, puisse former des idées, des jugemens, & des raisonnemens, qu'elle soit en état de réfléchir, & de se souvenir des affaires passées, &c. N'est-ce pas, que les objets materiaux ne peuvent communiquer le mouvement reçu, qu'à la matière? de la-

quelle il est une propriété essentielle, comme celle, qui découle de la force composante la Nature même avec les éléments des corps. Or, si nous admettons, que l'esprit, un être opposé à la matière, comme on le peint dans les écoles, soit capable de recevoir le mouvement sans l'aide des organes, & des nerfs il devrait avoir en même temps la puissance de résister, & par conséquent de changer la vitesse du corps, qui vient lui communiquer le mouvement; vu que la résistance n'est, qu'une modification, du mouvement, c'est à dire une tendance, ou *nis*, de mener un être à la direction contraire à celle, qu'il reçoit par l'objet agissant. Mais un être, qui peut résister, & changer l'espace, & la vitesse des corps nus, agit comme la matière même, il possède une propriété essentielle de celle-ci, & nous sommes en droit de lui attribuer toutes les modifications du mouvement, telles, quelles sont l'impenetrabilité, l'extension, la pesanteur, &c. & marchans dans cette voie de raisonnemens nous ne faisons, que changer l'être spirituel des écoles en matière. Enfin, si vous dites, qu'un être spirituel puisse recevoir le mouvement des objets agissans sans aucune résistance prétendue, vous serez en même temps contraints d'avouer, que ce même être spirituel soit capable d'épuiser sans bornes tous les mouvemens possibles, & par conséquent de mettre en repos toute la nature, ce, qui n'est arrivé jamais, & n'arrivera non plus; parce qu'un tel être spirituel ne pourrait que faire languir la nature, laquelle nous éprouvons pourtant continuellement agir, un tel être spirituel dis-je, étant infini, comme c'est

le Dieu des écoles, ne saurait jamais conserver la nature, le mouvement de laquelle il devrait épuiser dans cette hypothèse. Il est donc démontré, que la force de penser, c'est à dire, un être spirituel, comme une chimère, inventée par des songe-creux, ne puisse aucunement penser, juger, réfléchir, &c. qu'à l'aide des organes, & des nerfs, qui se trouvent dans un corps animal.

§. 59.

Après avoir démontré la liaison essentielle entre les objets, & les sensations, dont dependent les images mêmes, il nous faut considérer, comment s'excitent les sensations dans la vue, & c'est ce qui nous détermine à emprunter de l'anatomie quelques idées touchant la construction de l'œil. Tous les observateurs de cette branche des sciences avouent unanimement, qu'il y a trois humeurs dans l'œil enveloppées par les membranes, la première se trouve au milieu de la corée & *uvea*, & ressemble le plus à l'eau par la densité, la seconde suit immédiatement la partie intérieure de l'œil, & a la consistance de la glace, à celle-ci se joint enfin la troisième, la densité de laquelle est la même avec celle du verre, à cause de laquelle on l'a appelé à l'humeur *vitée*, qui touche ça & la la choroïde, qui est tout proche du nerf optique. Il y a encore dans l'œil un trou circulaire, qu'on nomme la *paupière*, & qui moyennant les nerfs se peut dilater, ou contracter. C'est ce qui nous suffit, pour pouvoir examiner la qualité des sensations dans la vue: tout ce

que nous voyons à l'aide de la construction de notre oeil, nous l'obtenons, en quant les objets illuminés, & existans hors de nous réfléchissent les rayons, & les font entrer dans la paupiere, pour passer les trois humeurs; enfin ils efforment dans la choroïde, ou dans la rétine leurs images. Mais il y a plusieurs causes physiques, comme autans d'empêchemens insurmontables, qui défendent continuellement aux rayons de peindre les vraies images des objets, ces causes sont la densité des humeurs oculaires, l'attraction, qui se trouve entre les rayons, & celles-ci, la refraction, dont elle découle, l'application des objets par rapport aux yeux, & l'intensité de la lumière, qui en s'éloignant des objets illuminés, s'amoindrit en même tems, comme la mathématique le démontre en termes clairs. La densité de trois humeurs oculaires fait biaiser les rayons, qui sautent obliquement aux yeux, elle change leur direction, & produit en attirant bien de parties des rayons ce, que nous appelons *la refraction* de la lumière, faute desquelles l'image d'un objet peinte dans la choroïde ne peut lui parfaitement ressembler, vu que tous ses points ne furent pas transportés à la choroïde. Toutes les images à cause de cette densité des humeurs oculaires sont peintes contrairement à leurs objets, & nous avertissent en même tems, que c'est la refraction des rayons, qui les fait tourner. Allez ô Physiciens! nous chercher un remède, qui puisse corriger ce défaut, & guerir cette maladie de la nature, en vain vous prendrez le soin de nous persuader, que ce sont les lentilles; puisque celles-ci en faisant agrandir les images des ob-

jets, augmentent la refraction, & les rendent bien plus fausses, qu'elles n'étaient auparavant, enfin elles leur donnent une grandeur inproportionnée. Vous avancerez peut-être qu'il nous faut en ce cas consulter d'autres sens; mais nous verrons, que ces mêmes ne nous sauraient jamais assurer le moins du monde des images véritables des objets. L'application des objets par rapport aux yeux engendre non plus des empêchemens, pour que les images des objets ne leur puissent parfaitement ressembler: dans une plus grande distance les objets doivent selon les principes de l'optique paraître plus petits, qu'ils ne sont réellement, & en les approchant nous éprouvons derechef croire leur grandeur, mais nous ne savons par aucun moyen déterminer la distance nécessaire, dans laquelle puissent s'efformer les images des objets avec la grandeur réelle. Voilà accourir un Géometre très-rigoureux, pour vous tirer de cet embarras, il dit, qu'il faut mesurer les objets, pour se convaincre de leurs grandeurs réelles; mais la mesure appliquée à cet objet, n'est-elle pas aussi un corps, ne subit-elle pas les mêmes empêchemens? qui rendent son image véritable aussi impossible, que l'est celle des autres objets, qui furent mesurés. Nous ne faisons donc dans ce cas, que comparer la grandeur fautive de la mesure, avec celle des objets, les quels on vient à mesurer, & la certitude qui en découle, est celle, que nous connoissons la proportion, qui se trouve parmi la mesure, & les objets mesurés, quoique nous n'ayons aucune image véritable, ni de la mesure, ni des objets. Enfin, l'intensité variable de la

lumière en se diminuant continuellement des objets illuminés jusqu'aux yeux, elle fait changer leurs images véritables, vu que la même quantité de la lumière, qui doit peindre l'image de l'objet dans les yeux, se rarefiant échappe pour la plus part à eux-ci, & le reste des rayons ne forme, qu'une image plus, ou moins obscure, selon la distance, qui se trouve entre l'objet, & les yeux. Pour corriger cette faute, il nous faudrait placer les yeux immédiatement à la surface de l'objet illuminé, puisque dans ce cas l'intensité de la lumière n'étant variable, exprimera dans la choroïde tous les points de l'objet. Mais cette façon d'éviter l'obscurité des objets illuminés, n'est-elle pas impossible à cause de la refraction des rayons qui se fait dans les humeurs des yeux? la refraction des rayons, qui arrive dans les humeurs des yeux, en appliquant nos yeux immédiatement à l'objet, forme son image presque hors de la choroïde, elle ne devient donc, que fort obscure, ce que nous éprouvons par l'expérience journalière, c'est pour quoi il n'y a personne, qui ayant les humeurs des yeux bien proportionnées, ne saurait se servir de ce moyen de se procurer les images véritables des objets.

§. 60.

Les sensations excitées dans nous à l'aide des autres organes, ne sont non plus de sincères portraits de leurs objets, qu'elles le sont de la vue: le son causé par un mouvement tremblant du corps élastique, & propagé par l'air, lui est-il exactement proportionné?

la vitesse du mouvement tremblant d'un corps imparfaitement élastique, se peut-elle communiquer tout à l'air, c'est à dire à un corps, à qui manque même l'élasticité parfaite? les différens mouvemens, qui viennent d'être excités par plusieurs causes dans l'atmosphère, ne donnent-ils pas à l'air quelquesfois des directions opposées, ou angulaires à celle, qu'il a reçu par le corps sonore, & agissans ainsi, n'empêchent ils point l'exactitude de la sensation du son? Lorsque nous sommes contraints d'apercevoir ensemble plusieurs sons propagés avec les vitesses les plus différentes, combien y en a-t-il qui loin de se distinguer dans notre ouïe, lui échappent plutôt. Vraiment, il n'y a que fort peu de sons, que l'ouïe la plus exercée soit en état de distinguer, les restes sont pour nous, comme s'ils n'existaient point, ou comme s'ils ne fussent jamais produits. Les corps sonores tremblent comme ils peuvent, l'air fournit ce mouvement à l'ouïe imparfaitement, cette faute devient encore plus grande par l'imperfection de la machine de l'ouïe, & c'est ainsi, que la sensation, qui en découle doit être aussi fautive. Le toucher arrive dans nous, en quant les objets agissent par la compression des fibres, & nerfs élastiques sur notre corps. Mais lorsque l'anatomie nous démontre clairement, que plusieurs fibres, & nerfs soient ensemble ainsi joints, que les objets n'en sauraient jamais toucher un, sans choquer l'autre, il est donc bien évident, que nulle fibre, nul nerf ne peut séparément recevoir un mouvement exactement proportionné à celui, qui vient d'être communiqué à la surface de notre corps. Allez toucher vo-

tre main avec la même quantité du mouvement assez fort, & remarquable, premierement avec un corps d'une plus grande surface, & puis avec un corps aigu, comme il est l'aiguille, vous éprouverez dans un clin d'oeil, que c'est la douleur causée par le corps aigu, à qui on doit attribuer la plus grande intensité, car c'est dans ce cas précisément, qu'il n'y a que fort peu de nerfs qui subissent toute l'action; laquelle nous savons se distribuer dans le cas premier à cause de la plus grande surface du corps touchant. L'odorat n'est rien d'autre, que le toucher modifié, comme l'est le goût même. Il nous faut donc conclure avec la plus grande certitude: que toutes nos sensations ne sont point d'une composition si heureuse, pour pouvoir exactement exprimer tous les caractères des objets existans hors de nous, & ainsi nous avertir de la vérité existante dans la nature. Il nous faudrait auparavant nous débarrasser des empêchemens les plus grossiers, pour y atteindre, & c'est ce qui est impossible. La nature agit par le mouvement, moyennant lequel elle ne fait que composer, & diviser, à cause de cette façon d'agir tout-à-fait contradictoire, il faut qu'en résulte dans nos sensations excitées un tissu des contradictions, un amas d'obscurités, que nous ne saurons jamais débrouiller; c'est uniquement par nos organes, tant qu'il est possible bien instruits, que nous distinguons un objet de l'autre, en cometant, toujours la même faute dans les mêmes circonstances; & cette faute constante aussi bien, qu'inevitable fut la source de toutes les chimeres, qui se sont glissées parmi les humains, & qu'on ne tardait pas de vanter pour

la vérité même. Mais c'est la Philosophie la plus rigoureuse, qui les a culbutés, & qui ramène, quoique peu de gens pourvus de talens à la fin, laquelle elle vint se proposer.

§. 6x.

Etant convaincus de la faiblesse de nos organes, moyennant lesquels s'excitent les sensations, aussi bien, que de l'incertitude des idées, des jugemens, & des raisonnemens, qui en decoulent, il nous faut rechercher la source adoptée dans les écoles, où l'homme devait puiser quelques idées sans l'aide des organes, qui furent appellées purement intellectuelles, comme je viens de l'indiquer ci-devant. Après avoir démontré la possibilité de ces idées, il serait bien facile aux écoles d'en deduire qu'il nous faut reconnoître au moins celles-ci comme des véritables portraits de leurs objets, les faibles sens de nos corps n'ayans sur eux aucune influence. Mais lorsque les objets materiaux ne sauraient agir, & tracer leurs images soit dans la cervelle, soit dans un être spirituel, que par mouvement, & lorsque un être spirituel tant hors du corps, que copulé à lui ne peut jamais par cette voie être affecté, sans exercer une propriété essentielle de la matière, à ce que nous venons démontrer en détail ci-avant, il s'ensuit, que les idées purement intellectuelles ne soient qu'autant de chimeres, dont nous ne voyons que trop l'impossibilité de l'existence. L'idée de la vertu, du vice, & de Dieu sont de corollaires des différentes sensations, les objets agissent sur nos organes, en nous instruisant

de ce qui nous conduit à la conservation de notre machine, ou ce qui l'empêche : & c'est ainsi, que nous en formons d'idées du vice, & de la vertu, enfin faute de connaître parfaitement la force de la nature, & la façon d'agir, de composer, & de diviser, la foule d'hommes se faisoit l'idée de Dieu, ou plutôt a inventé ce mot vuide, dont ils n'ont aucune idée. Si nous consultons l'expérience journalière, aussi bien, que la machine de notre corps, ses nerfs, ses fibres, ses parties fluides, & solides, & leur combinaison par des principes de l'anatomie, nous serons contraints d'avouer, que les objets existans hors de nous agissent sur nos organes, ceux-ci nous propagent le mouvement par les nerfs jusqu'à la cervelle, la combinaison des parties les plus subtiles, & le plus proches du sens commun constituantes la cervelle même reçoit ainsi ce mouvement, qui trace la grandeur, la couleur, la figure, & la façon d'exister des objets affectans les organes, & excitent ce que nous appelons les idées, ou les *images adventices*; lesquelles n'étant empêchées communiquent ce même mouvement au centre de la cervelle, où elles sont contraintes de s'unir, & c'est ainsi, qu'ils se choquent les uns, les autres sous un angle. & par conséquence produisent un mouvement composé, dans lequel se perd toujours une certaine quantité de forces primitives imprimées aux nerfs, à ce que la mathématique nous apprend évidemment. Et c'est ainsi, qu'en résulte une combinaison de deux idées adventices plus faibles, & moins ressemblantes à leurs objets, qui les produisent, & ce sont ces idées, que les écoles

écoles ont décoré du nom d'idée *factice*. Outre, le même mouvement des nerfs les plus subtils constituans la cervelle reçoit en même tems un soutien par la chaleur animale, qui est éparsée par tout le corps, elle agit donc continuellement sur les mêmes nerfs, & lorsquela direction ne conspire point exactement avec celle des nerfs, ceux-ci doivent changer leur oscillation, & par conséquence ils éprouvent un affaiblissement plus important, que celui, qui produit des idées factices. Enfin, plus de compositions subit le mouvement des nerfs, plus il doit s'affaiblir, & biaiser de la véritable image des objets, qui l'exciterent. Or, puisque nous éprouvons, que les idées produisent les jugemens, & ceux-ci les raisonnemens, & que pour efformer les idées abstraites il nous faut avoir un amas de raisonnemens, il sera facile de conclure, que la fausseté des objets enracinée dans la faiblesse de nos organes devient plus remarquable dans les jugemens, & encore plus dans nos raisonnemens. C'est ainsi, que toutes les abstractions ne sont, qu'un jeu de nerfs, qui ne ressemblent point du tout à ces objets, qui l'ont causé, qu'elles preservent l'homme de la léthargie, & de l'osivité, mais elles ne sauraient rien décider sur la vérité, qui se trouve dans la nature; elles sont plutôt les fondemens, sur lesquels s'appuie le système des chimères, ou la Théologie. Si M le Fils de Mendel avait examiné la marche de nos sensations, de nos idées, des jugemens, & des raisonnemens, comme nous venons de les analyser, il ne se ferait pas plaindre, ou emporté contre le matérialisme dans la Préface de sa dissertation

sur l'existence de Dieu (*Morgensünden über das Daseyn Gottes*) pour se perdre dans des régions imaginaires. La nature est un fait, la façon d'agir est la source, où nos faibles organes puisent les impressions ressemblantes à leurs objets, si nous allons donc y bâtir nos raisonnemens, nous aurons un système de propositions, qui sera la voix assez sincère de la vérité, mais si nous avançons à cueillir une quantité de raisonnemens, pour en dériver d'autres, tout-à-l'heure il sera bâti un amas d'affertions, dont on ne trouvera aucune trace dans la Nature. A la vérité, il y a deux classes d'hommes, qui abusent continuellement de la raison, & c'est ainsi, qu'ils se rendent indignes d'un si noble héritage des êtres humains, l'une est celle, qui rejette chaque idée, qu'elle acquiert dans les affaires de la Religion, & dans celles de la société politique par l'expérience, & ce sont ces hommes, que la structure de leur corps, & une éducation populaire a condamné à l'aveuglement, & à l'esclavage de la foi, pour croire tout ce que les législateurs soit religieux, soit politiques proposent à la foule des hommes, cette espèce, dont la raison est totalement broyée par des guides rusés, est méchante de bonne foi; l'autre classe d'hommes est celle, qui des quelque peu d'idées cueillies dans les écoles, où les précepteurs payés doivent duper la tendre jeunesse selon les principes adoptés dans une société, avance à bâtir une quantité d'idées abstraites, qui s'opposent à la voix de la nature, cette classe dis-je fonde l'égosisme avec fureur par nombre de définitions, & divisions introduites dans la métaphysique, & dans le droit de la nature sur ceux,

qui écoutent la voix de la nature, qui consultent l'expérience, qui prêchent aux humains la liberté raisonnable, la paix perpétuelle, la morale véritable, le patriotisme, & l'activité par une saine Philosophie. Mais l'une, & l'autre ne s'arrête pas dans les justes bornes d'une raison bien instruite, la première commet une faute par défaut, l'autre par excès; c'est la direction diagonale, laquelle il nous faut suivre pour faire un juste usage de nos idées, des jugemens, & des raisonnemens selon les principes, que je viens d'expliquer ci-dessus.

CHAPITRE VI.

*DU FONDEMENT DES LOIX, QUI CONSTITUENT LA MORALE DES HOMMES.

§. 62.

Les lois de la nature, qui constituent la morale des hommes, sont universelles. Assurément il y a beaucoup d'actions, auxquelles nous sommes déterminés par des motifs, que le bon

sens offre à chacun, même malgré lui, y a-t-il un homme raisonnable, qui voudra faire telle chose, ou telle chose, qui le prive de la vie, ou entièrement, ou qui en diminue les ressorts de quelque façon que ce soit ? qui est-ce qui ne cherchera ce, qui rend plus parfait son état, ou interne, ou externe, assurément ces motifs sont aussi forts, que nulle Nation quelles que soient les lois civiles, quelle que soit la forme de son gouvernement, les puisse rejeter, soit qu'un peuple soit cultivé, soit qu'on le suppose barbare ; il y a donc quelque chose dans la nature, qui meuve les hommes continuellement, pour qu'ils vivent plutôt de cette manière, que d'une autre, c'est ce qu'on appelle l'obligation naturelle, d'où dérivent les lois naturelles. Ce qui constitue cette obligation, c'est la connexion de ces motifs universels avec les actions qu'on fait, ou qu'on ne fait pas, cette obligation constitue les lois de la nature, elles doivent donc être universelles.

§. 62.

Nous appelons fondement véritable, & solide, sur lequel on peut bâtir la structure entière d'une chose de la sorte, qu'elle y repose fermement, sans doute la raison, pourquoi un édifice solide dure long-tems, n'est autre, que parce que ses fondemens sont capables de supporter la charge de l'édifice, parce que la connexion des murs est la plus étroite, parce que la structure des matériaux est bonne, d'où l'en suit, qu'il faut avoir nécessairement quelque proportion entre le fondement, & la structure, qui lui insiste, ce qui est vrai non

seulement par rapport aux choses matérielles, mais aussi par rapport aux idées des hommes ; il faut donc, qu'il y ait aussi quelque proportion entre ces lois, & entre leur fondement, je veux dire la raison. pourquoi quelqu'un soit convaincu, que ces lois obligent tout homme, qui a du bon sens, c'est à dire, l'extension du fondement de ces mêmes lois doit être la même, qui se trouve aux lois, qui constituent la morale des hommes ; mais ces lois s'étendent à tout le genre humain pourvu de bon sens, c'est à dire elles sont universelles, il faut donc, que leur fondement le soit de même.

§. 52.

Le fondement de ces lois ne doit avoir besoin de nulle démonstration. Quand nous voulons établir quelque vérité ayant besoin de démonstration, nous provoquons aux fondemens de celles, qui n'ont besoin d'aucune démonstration ; tels sont les axiomes, étant autant de vérités, qu'on ne démontre pas, ainsi par exemple, si nous voulons démontrer en géométrie, que la ligne perpendiculaire soit la plus courte de toutes, qu'on peut tracer d'un point à quelque ligne, nous disons enfin pour démontrer cette vérité évidemment, que si la ligne, dont nous venons de parler, n'était la plus courte de toutes, elle serait en même tems perpendiculaire, & oblique, mais la même chose ne saurait être, & n'être pas à la fois, la ligne perpendiculaire est donc la plus courte de toutes, &c. De la même manière pour démontrer l'évidence des lois de la na-

ture, il nous faut provoquer à quelque axiome, qui ne pouvant être démontré n'a aussi besoin d'aucune démonstration, si nous ne marchions pas dans cette voie, nous ferions un progrès à l'infini dans notre démonstration, & nous ne concevrions pas l'évidence des loix naturelles, le fondement de ces loix ne doit donc avoir besoin d'aucune démonstration.

§. 65.

L'existence de quelque Être suprême distingué de la nature ne peut être le fondement de ces loix. Si nous examinons la nature muable des corps, si nous contemplons la structure merveilleuse de cet Univers, il nous faudra admettre quelque principe, qui cause tous les changemens, & même la merveilleuse composition, qui se trouve dans le monde; mais si ce principe soit distingué de la nature de cet Univers, ou n'en étant point distingué, s'il doit dépendre de quelque autre substance plus noble, qui existe hors de la nature, c'est ce que nous ne pouvons guère concevoir, au contraire nous avons vu dans le chapitre second, qui concernait l'existence de Dieu, que ce principe ne saurait être nullement démontré, & que la Nature est suffisante pour se conserver elle-même, & pour rouler à l'infini. Mais, puisque le fondement de ces loix ne doit avoir besoin d'aucune démonstration, il est clair, que l'existence d'un être distingué de la nature ne peut guère être adoptée comme fondement des loix, qui constituent la morale. D'où s'ensuit l'absurdité de ce, qu'on fait dans les écoles en batif-

fant les loix naturelles sur l'existence d'un Dieu suprême, & quoiqu'immense, résidant pourtant dans les cieux à ce, que nous en disent les Théologiens, comme étant les ministres de la cour céleste, qui ont pénétré tous les secrets de la divinité.

§. 66.

Une substance distinguée de la nature, & bienfaisante peut bien être l'objet de ces loix. Si quelqu'un arrivait, qui nous apprit évidemment, qu'un être distingué de la nature a existé de toute éternité, que cet être a créé ce monde dans le tems pour l'amour de l'homme, qu'il a donné à l'homme un instinct naturel, qui le fait désirer un bonheur éternel, qu'il a fait un grand bienfait à l'homme en le créant, & conservant l'un dans les richesses, dans les honneurs, dans une félicité continuelle, l'autre dans la pauvreté, & dans la misère, accordant toujours néanmoins une grâce égale à tous les deux, si quelqu'un vous dis-je paroissait tout d'un coup en démontrant, qu'un semblable être, je veux dire Dieu, nous a non seulement créé, mais accordé aussi à nous une véritable liberté d'agir bien, ou mal, de plus qu'il veut châtier, & tourmenter éternellement les méchants, en mettant les gens honnêtes autour de son trône les illuminant par toute l'éternité de la splendeur de sa divinité, si enfin quelqu'un nous démontrait, que ce Dieu, le monarque de la nature entière veut être adoré d'une même façon par toutes les nations, par tous les peuples, qui vivent sous des climats diffé-

rens, qui sont différemment élevés, & sujets à différens rites, qui veut être adouci par les mêmes cérémonies, par le même culte, c'est alors, que nous serons convaincus, qu'il faut adorer naturellement un être semblable, & qu'il faut faire tout ce, qu'une Religion révélée nous ordonne, c'est alors vous dis-je, qu'il y aura les motifs les plus sûrs, & les plus évidens de satisfaire à tous les devoirs, qui s'appellent dans les écoles des Jurisconsultes devoirs envers Dieu, c'est alors, qu'il n'y aura personne, qui ne fut obligé à leur exécution. C'est ainsi, que l'être distingué de la nature, ou Dieu deviendra l'objet des loix naturelles. Mais si quelqu'un nous pourra démontrer l'existence d'un semblable Dieu, si la création de l'homme tourmenté par des souffrances continuelles, si la conservation soit un bienfait, pour lequel la lumière de la raison nous inculque continuellement, qu'il faut adorer un semblable Dieu, de plus s'il y a quelque monument, d'où l'on puisse conclure évidemment, qu'il y aura pour nous après la mort de punitions, & de récompenses, que Dieu se divise en trois personnes, qu'il ne faut l'adorer, ni par la Religion naturelle, ni par celle de Muhamed, ou de Moïse, mais uniquement par la Religion catholique, qui donne aux hommes le pouvoir de changer le pain, & le vin en sang, & corps de Jésus Christ, enfin si l'on peut déduire de quelque code plusieurs semblables chimères imaginées par des hommes, qui n'avaient connu les premiers élémens d'une saine Philosophie, ce sont des questions, que j'abandonne volontiers comme autant de chimères aux Theologi-

giens, désespérant de leur solution, moi, qui quoique ayant cultivé quelque jour la Theologie rigoureuse me suis jeté à corps perdu dans les bras de la Philosophie.

§. 67.

L'amour de la vie, & de sa conservation est le véritable fondement des loix, qui constituent la morale. Si quelqu'un, qui a l'usage de la raison, de quelque Religion qu'il soit, quelles que soient son éducation, ses mœurs, & son âge, s'examine lui-même, s'il s'aime, s'il a quelque instinct de conserver la vie de la meilleure façon possible, s'il éprouve intimement par la force de la nature toute la crainte, si quelque péril menace sa vie, s'il craint tout ce, qui peut nuire à cette vie, ou ce, qui la lui peut ôter tout-à-fait, si quelqu'un examine cela avec de la franchise, il sentira perpétuellement un instinct naissant de la nature même, qui le porte à défendre sa vie de toute adversité. Cet instinct est senti non seulement par celui, qui vit heureusement, mais celui même, qui a souffert les plus grands revers de la fortune, ne saurait s'en faire aussi longtemps, qu'il ne soit agité par quelque douleur d'une mauvaise affection, qu'il ne soit attaqué de la maladie, qui dégénère infailliblement en cette fureur, qu'on appelle désespoir, c'est alors, qu'ayant perdu l'usage de la raison il perdra aussi l'instinct, qui nous porte à la conservation de notre vie, il se tuera. Assurément, il n'y a rien, qui puisse retenir du suicide des hommes attaqués d'un semblable paroxysme, ce ne sera ni l'opinion d'un Dieu distingué de la nature, ni l'agonie,

ni la crainte d'un chatiment éternel, le tempe-
rement d'un homme né dans cette Isle phi-
losophique de l'Europe, dans l'Angleterre,
le temperament sujet à une semblable mala-
die méprisera tout cela, & se donnera la mort
à la premiere occasion, qui se presente, à des
hommes sujets à cette maladie feront plus
les medicamens, & le changement des cir-
constances, qui les guerira plutot de leur hi-
pocondrie, & misantropie, que l'idée d'un
Dieu, c'est le systéme nerveux de ces gens,
qui est troublé, c'est pourquoi il ne faut pas
les punir, y a-t-il donc quelque chose de
plus absurde, que cette coutume de l'Eglise
catholique, qui refuse à des semblables mal-
heureux le tombeau, & les funerales eccle-
siastiques.

§. 68.

Ce serait en vain, que quelqu'un irait
démontrer cet instinct, qui nous porte à con-
server notre vie de la meilleure façon possi-
ble, cet appetit est tellement inné à tout
homme, qui a l'usage de la raison, qu'il n'
y a nul principe, d'où on puisse le dériver, si
ce n'est, que nous l'éprouvons continuelle-
ment en nous, si quelqu'un voulait démon-
trer ce principe de toute vérité *il est impossible, que
la même chose soit, & ne soit pas à la fois*, il ne
trouverait nulle voie de démonstration, nul
principe plus évident, il s'arrêterait donc à
ce principe, qu'il y a perpétuellement quelque
évident en nous mêmes, qui saute aux yeux,
c'est ainsi, que quand on demande, l'il y a
en nous quelque instinct, qui nous porte à

la conservation de notre vie, & de tout ce qui y
a quelque relation, il n'y peut avoir aucun
principe nouveau, qui contienne la vérité de
cette question; mais chaque homme, qui à l'
usage de la raison, dirait, que l'amour de la
vie lui est inné évidemment par la nature
même, l'enfant récemment né est porté à sa
conservation, par cet instinct naturel, il suce,
il montre ce même instinct aussi souvent, que
la faim le fait pleurer, l'homme combat
plus efficacement pour sa vie, quand il a at-
teint l'âge de la raison, il se sert de toutes
ses forces pour repousser l'ennemi, qui l'at-
taque, pour défendre sa vie. Cet appetit ne peut
donc nullement être démontré, il est donc
un fondement, qui n'admet aucune démonstra-
tion. Après il n'y a rien, qu'on puisse adop-
ter comme fondement de ces loix, ce n'
est ni l'existence d'un être distingué de la
nature, ni quelque autre chose, sur laquelle
on puisse bâtir ces loix; donc l'amour de la
vie, & de sa conservation est le véritable fon-
dement des loix, qui constituent la morale
des hommes.

§. 69.

La seule difficulté, qui puisse naître là-
dessus c'est, que ces loix devroient s'étend-
re aussi au reste des animaux; puisque tous
les animaux sont portés par un instinct natu-
rel à la conservation de leur vie évitant des
périls manifestes, cherchant des alimens pour
ne pas périr par la faim, il est donc clair, que le fon-
dement de ces loix, c'est-à-dire le désir de la pro-
pre conservation se trouve aussi-bien dans les

reste des animaux, que dans l'homme. Pour satisfaire à cette objection, voyons l'énorme différence, qui se trouve entre le desir de la conservation dans l'homme, & dans les autres animaux. L'homme, qui a l'usage de la raison, évite non seulement des perils manifestes ; mais aussi ceux, qu'il prévoit de loin ; car il conçoit la connexion des circonstances, & il en conclue à l'aide du raisonnement, si quelque périlleuse menace, ou ne le menace pas, dans le cas premier, il se met à l'abri d'un semblable danger avec toute l'application possible, c'est ce que nous n'observons pas dans les brutes, l'homme évite aussi avec le dernier soin non seulement ce, que lui peut ôter la vie, mais aussi tout ce qui trouble son repos, par exemple la perte de la renommée, la pauvreté, &c. au contraire nous ne voyons nulle idée de tout cela aux brutes. La source de ce double desir de la conservation aussi différent, c'est la force vitale, qui opère d'une manière différente dans l'homme, & dans les bêtes, dont nous avons démontré là-haut l'existence, & l'efficacité d'exercer différentes opérations dans des corps différens, la force vitale paraît dans l'homme, & existe avec une telle concentration, qu'il se peint la connexion des choses comme dans une image, d'où il conclue quelque chose d'inconnu, ce que la force vitale ne peut nullement effectuer dans la bête. Après, les loix naturelles supposent une obligation, l'obligation est la connexion des motifs avec les actions, qu'on commet, ou ne commet pas, mais les bêtes conçoivent la connexion des objets, & des circonstances, ou très-confusément, ou point du tout ; donc les bêtes n'ont pas le véritable

fondement des loix naturelles, qui se trouve dans l'homme, à ce que nous avons démontré là-haut.

§ 70.

Il me semble, que j'ai montré suffisamment dans le chapitre précédent le noeud, par lequel la force vitale est copulée, qui existe en chaque corps minéral, végétal, & animal d'une façon bien différente, j'ai montré, comment cette force dans une structure particulière du corps, telle, quelle est par exemple celle de l'homme, produit des effets propres à l'espèce humaine, que ne font toutes les opérations des autres corps, d'où il s'ensuit, qu'il y a l'harmonie la plus étroite entre l'organisation de l'homme, & la force, qui l'anime. Cette harmonie reste, & s'exerce dans l'homme, si le consentement nécessaire, & proportionné à la structure du corps humain, ne le gêne pas, je veux dire, si les nerfs, les muscles, & toutes les parties, desquelles dépendent les actions de l'homme, de quelque façon que ce soit, ne sont pas détruites. Assurément, nous éprouvons perpétuellement, que si ce consentement n'est troublé par aucune cause externe, un plus grand desir de prolonger la vie naît en nous perpétuellement, c'est à dire chaque homme, qui se porte bien, qui abonde en richesses, & en d'autres choses, qui flatte les sens, sentira un plus grand desir de prolonger sa vie, au contraire le malade, le misérable semble dédaigner la vie, ou du moins la délire-t-il moins, donc si la force vitale de l'homme est essentielle à sa structure

re peut operer ainsi, qu'elle ne soit nullement empêchée, si les muscles, les nerfs, & les autres membres du corps sont bien disposés tout-à-l'heure sera excitée dans l'homme quelque sensation plus harmonique aux sens memes de l'homme, sensation, qui produira en l'homme ce, que nous appellons une idée agreable de notre vie.

§. 71.

Ce desir, qui nous porte à la conservation de notre vie, est un effet materiel. Puisque ce desir resulte du consentement des muscles, des nerfs, & des autres parties du corps, il faut bien qu'il soit quelque effet materiel. Assurément le mouvement de l'index dans la montre est un effet mecanique, resultant du consentement des roues, & des tympanes, qui existent dans la machine de la montre, le mouvement des plantes, qui se fait dans leur vegetation, est quelque chose de mecanique; puisqu'il provient du consentement de la semence avec la terre, & avec les humeurs, avec la chaleur du soleil, donc le desir de notre conservation provenant du consentement des parties physiques, à ce que nous venons de demontrer, est aussi un effet purement materiel.

§. 72.

Le desir de notre conservation, ou le fondement des loix, qui constituent la morale des hommes est purement materiel Ce desir est purement materiel, donc le fondement des loix naturelles est aussi purement materiel. On devrait souhaiter, que les Philosophes, qui cherchent les verités les

plus importantes, ne provoquaient à des causes inconnues, ou imaginaires, ou telles, dont ils ne sauraient concevoir rien eux-memes aussi-long-tems, qu'ils n'ont examinées toutes les causes, qui se trouvent effectivement dans la nature, c'est comme si celui, qui a perdue dans sa maison une monnoie, allait la chercher dans les rues, avant que d'avoir fouillé dans tous les coins de la maison. En cherchant l'existence d'un etre supreme plusieurs hommes celebres ont marché dans cette voie, Van-Seelen contemplant la foudre, Mayer la pluie, Leitwenit la neige, Feurlingius la voix de l'homme, Donat le coeur, Sturm la structure de l'oeil, negligant les causes sensibles de ces phenomenes le sont ecrié: il y a un Dieu. Personne n'a songé dans les sciences naturelles à etabliir quelque fondement, qui ne fût materiel pour expliquer le changement merveilleux, & continuel des mineraux, la variété, la generation, le double sexe des plantes, &c. Mais quand on devient aux insectes annulaires, on est assez imbecille pour imaginer, que le fil de la nature entiere soit rompu, & ne voyant d'abord la cause veritable des operations, que produisent les insectes, on imagine en eux une ame, qu'on appelle *esprit*, on profere un mot, dont on ne comprend, que le son, mais puisque il est plus facile d'enfanter de fictions, que de raisonner consequemment, on aime mieux se tromper, & de regaler les insectes d'autant d'ames, qu'ils ont d'anneaux. Ils substituent une ame plus parfaite dans les brutes, ou bêtes, il disent enfin, que l'ame de l'homme, qui est cause des plus excellentes operations, soit un esprit fait de

rien, & immortel; enfin ce qui est le plus étonnant dans les écoles des Jurisconsultes, on n'adopte pas la source des loix naturelles, qui lient les hommes, je veux dire cette source, que chacun éprouve en lui même, mais ils provoquent à un Dieu, dont ils souhaitaient plutôt l'existence se trouvant dans les misères, & la crainte, qu'ils ne la comprenaient. Dans la détermination de cette existence les Philosophes de tous les âges différent l'un de l'autre infiniment, il y en avait, qui le niaient absolument, disant qu'on n'en trouve aucun trace dans la nature sensible, quand on examine les choses sérieusement, il y avait d'autres, qui au lieu d'un Dieu en imaginaient deux, un bon, & un méchant, il y en avait d'autres, qui en inventaient plusieurs, enfin ceux, qu'ils faut appeler plutôt imposteurs, que Philosophes, affirmaient non-seulement l'existence d'un Dieu, ils allaient plus loin racontant aux esprits faibles, qu'ils lui avaient parlé, qu'ils en avaient obtenu des loix écrites, aux quelles le genre humain se devait conformer, mais ce que le bon sens nous apprend sur cette matière, c'est ce que nous avons dit ailleurs.

§. 73.

Voyons maintenant, comment chaque homme doit remplir tous les devoirs, qu'on appelle dans les écoles des Jurisconsultes devoirs *en vers soi même*, pour cette seule raison, parcequ'il aime sa vie tachant de la conserver, même s'il n'existe point d'être distingué de la nature. Aimer la vie, n'est que sentir continuellement un instinct, qui nous porte à con-

server

server la machine de notre corps dans un tel état, que non-seulement elle ne soit point dissoute, ce qu'on appelle *mourir*, mais aussi, qu'elle soit délivrée de tous les maux du corps aussi bien, que de ceux, qu'on appelle affections de l'âme désagréables, cet instinct qui porte à la conservation de la vie l'homme, dans lequel la force vitale peut produire une connexion des idées, est le véritable instinct, qui le porte à exercer des actions, qui contribuent à sa conservation de quelque façon que ce soit, qui le déterminent à commettre celles, qui font cesser sa vie, ou qui la rendent pire, donc aussi souvent, qu'il y a des semblables actions à commettre, ou à ne pas commettre, il y a quelque connexion naturelle des motifs avec les actions, qui constituent la conservation, ou qui y sont relatives, & du contraire quelque dissension avec celles, qui lui nuisent, la connexion des motifs avec les actions, qu'on fait, ou ne fait pas, étant l'obligation même, il naît dans l'homme naturellement, quoique n'existe point de Dieu, la gloire duquel peut être illustrée, ou obscurcie, cette loi fondamentale *rends toi plus parfait* (*perfice te ipsum*), cette loi s'exprime bien ainsi, que nous venons de l'exprimer; car la perfection selon les Métaphysiciens des écoles est le consentement de plusieurs dans un seul, or tout doit conspirer à un seul point, qui est la conservation de la vie, par cette raison même, que l'homme sent, qu'il aime cette vie. En cet endroit il faut considérer l'homme comme une machine, les parties de laquelle soit fluides, soit solides sont mures, & entre lesquelles il y a le con-

H

seulement necessaire, de cet état sont exclus les enfans, les parties de leur corps n'étant pas encore parvenues à la maturité, il en faut exclure les hommes à l'age mur, dont le corps est detruit tellement par quelque maladie, qu'il n'y a pas le principal consentement des parties fluides, & solides, du nombre desquels sont les insensés, les desespérés, & les foribonds, qui se trouvent dans l'acte de la fureur premier, comme on dit. D'autres Jurisconsultes, pour demontrer les devoirs, que l'homme se doit à lui-meme, puisant dans les sources de la Theologie, raisonnent comme de vicilles femmes, de la maniere suivante: "l'homme est obligé de vivre convenablement au but de Dieu, de desirer ce, qui lui est bon, c'est-à-dire de chercher la perfection de son état, & son bonheur, il doit donc s'aimer, en quant cela aboutit à l'illustration de la gloire divine, il y a donc des devoirs envers nous-memes." (Martini Pos. Jur. Nat.) Chacun voit, combien de questions obscures, & contraires au bon sens, qui derive les verités de la contemplation de la nature, contient ce raisonnement. Mais cela n'est rien moins, qu'etonnant; car de semblables questions sont de pures corrolaires de la Theologie, qu'un Philopophe a fort bien definie, en disant. "la Theologie n'est, que l'ignorance des causes naturelles reduite en systeme."

§. 74.

L'homme est composé à ce qu'on dit dans les écoles des Jurisconsultes, de l'ame, du corps, & de l'état externe, c'est à la verité ce, que nous n'irons pas examiner ici; mais

chacun en s'aimant fera donc obligé de perfectionner son ame, son corps, & l'état extérieur, mais on perfectionne l'ame, si l'on cultive ainsi les facultés intellectuelles, & appetitives, que la raison devienne capable de connoître les verités, & de les discerner des faulxetés, que la volonté desire seulement ce, qui fait quelque chose à notre conservation, il faut donc faire tous ses efforts, pour se comparer quelque facilité de connoître les propositions, que la Theologie, la Jurisprudence, & la Philosophie a deconvertes, il faudra rejeter entierement, ce qui est obscur, douteux, & sujet à quelque soupçon aussi long-tems, qu'il ne devienne evident; car si nous allions y regler notre ame, elles attireraient après elles une longue suite des principes les plus absurdes, qui en captivant la raison de l'homme, troublent la tranquillité de l'ame, & rendent ainsi souvent la vie de l'homme courte, & amère, ainsi, si quelqu'un allait adopter pour veritable cette observation incomprehensible, que Moïse a parlé à Jehova, qu'il a écrit par son instigation les cinq livres remplis de fables beaucoup plus absurdes, que ne sont les contes de ma Mere l'oie, il sera contraint d'en conclure, que le meme tres-bon Jehova menace du feu, & d'une prison eternelle les mechans, qu'il lui a plu d'aimer les hommes circoncis, lesquels ayant reprouvés tout d'un coup, il veut aimer jusqu'à la fin du monde ceux, qui ont reçu le batême, que le meme Jehova est triple en personnes, comme le Geryon des anciens, qu'il soit en meme tems Pere, & fils sans Mere, esprit, qui convertit les hommes pervers par son spiracle, qu'il a foutée une pucelle Juive, pour sortir

de son con en qualité de fils, metamorphose de Jehova tout à fait neuve ! &c. En verité il vant mieux avoir quelques verités evidentes, que d'en imaginer quantité, où l'on ne saurait rien concevoir. Mais quelque peu qu'il y ait des semblables verités, on ne doit meme tacher de les comprendre toutes ; mais uniquement chacun va en choisir celles, qui concernent son but, & son etat particulier, c'est à dire, il faudra preferer le necessaire à l'utile, l'utile à l'agreable, en peu de mots, chacun devra faire pour perfectionner son ame par le seul amour de lui meme tout ce, que les Jurisconsultes exigent, qu'on fasse pour illustrer la gloire de Dieu.

§. 75.

Si la machine du corps est affoiblie de quelque façon que ce soit, il faut que la conservation, ou cesse entierement, ou qu'elle soit du moins diminuée ; puisque l'un, & l'autre de ces cas s'oppose au fondement des loix naturelles, je veux dire, à l'amour de la vie ; il est donc clair, combien il importe à chaque homme, que ses membres restent capables d'exercer convenablement toutes les fonctions, qu'exige la conservation ; c'est pourquoi chacun est obligé de manger, de boire, de s'habiller, de se procurer un logement, de se servir de la medecine, quand il est malade, &c. Assurément violent les loix naturelles ceux, qui tourmentent leur corps par des macérations, par de jeunes, par le froid, par des veilles excessives, qui jouissent d'un amour dereglé, &c. mais la loi naturelle est

aussi violée par ceux, qui mangent, boivent, & dorment trop, à chacune de ces classes d'hommes violant des semblables loix, la nature meme inflige les chatimens les plus severes, je veux dire, plusieurs maladies presque insupportables, qui les tourmentent terriblement, à ce que l'experience journaliere nous apprend. Les moines, & plusieurs anachorettes, s'il faut ajouter foi aux Histoires se sont nourris par des herbes, vivans sans logement dans les forets, comme des bêtes ferores, ils battaient leur corps cruellement pour extirper les tentations de la chair, ils veillaient pendant la nuit, & ils se massacraient ainsi ayant epuisé leur corps par des macérations continuelles. Il faut donc considerer ces gens-là comme des transgresseurs de bonne foi des loix naturelles, il faut les avoir pour d'aussi grands prevaricateurs, que les ivrognes, les putassiers, & les gourmands ; mais il n'est pas etonnant, qu'ils aient vecu si miserablement, ayant lu dans Moïse, David, Daniel, & dans d'autres Prophetes, dans les livres des Evangelistes, dans les ecrits d'Augustin, & d'Hieronyme, &c. qu'il y a un Johova, un seigneur residant par tout, & principalement dans les cieux, qui y promet je ne sais quelle vie splendide, & heureuse à ceux, qui se seront reniés eux-memes, pour me servir des expressions de ces livres, qui auront rendu tout ce qu'ils avoient pour suivre Jesus Christ, qui auront veillé, prié, & jeûné, &c. attirés par des semblables promesses, ils macerèrent leur corps seulement pour jouir de ce bonheur. En verité moi, & d'autres serions de meme, si le bon sens nous assurait de la verité des sem-

blables promesses. Il faut detester l'erreur de ceux, qui ont trompé le monde, en écrivant des semblables loix, pour quelque but particulier mal-entendu, qui n'étoit utile, qu'à eux-mêmes.

§. 76.

Nous irons maintenant examiner cette celebre violation de la loi naturelle, qu'on appelle *suicide*, il y a un consentement presque universel de tous les Jurisconsultes, que le suicide soit défendu, qu'il soit donc un delit, assurément, un chacun aimant la vie, & sa conservation il doit bien fuir la mort, ou la dissolution de son corps, il doit abominer toute force, qui lui ôte la vie, en peu de mots, il ne se pourra jamais déterminer de se servir de sa main, ou de ses forces dernières, pour se donner la mort. Mais il y a plusieurs, qui ayant perdu l'amour de la vie se tuent, c'est ici, qu'on demande, si l'on peut dire de ces gens, qu'ils blessent la loi naturelle, qui leur dit: *rends toi plus parfait*, il me semble, qu'il soit contraire aux observations des Medecins, à l'expérience, & à la saine raison de considérer ces gens-là comme des prevaricateurs; car puisque l'amour de la vie dépend de la convenable structure du corps humain, des nerfs, des muscles, & de toutes les parties, desquelles derivent de quelque façon que ce soit les actions de l'homme, il faut que la machine du corps soit terriblement gâtée, si l'on vient à perdre cet amour, ce qui arrive, comme nous l'observons continuellement, si les objets extérieurs font des impressions fort

vives dans les sens, qui causent une tendance inégale des nerfs, & empêchent la circulation convenable du sang, c'est ainsi, que la bonne structure du corps humain commence à se gâter, & c'est ainsi, que languit ce, qu'on appelle l'amour de la vie. L'homme rencontre dans la vie plusieurs impressions d'une semblable force, celui par exemple, qui a commis quelque crime apprenant, qu'il lui faudra subir un chatiment infame, sera d'autant plus affecté par l'imagination de ce chatiment, que l'idée de l'honneur est plus grande, & plus nette en lui, cette vive fantaisie tend les nerfs, & trouble le corps entier, quand cela arrive, la mort lui paraît un bien, il la préfère à la vie, & étant pourvu des forces animales, il s'en sert pour se donner la mort, que ne se donnera point celui, qui a une notion assez petite de l'honneur; ou qui n'en a point du tout, de la même façon un homme corrompu par la débauche perd le goût de la vie, & ne pouvant satisfaire les desirs, il se tue, celui qui est tourmenté par l'hypocondrie, est disposé encore plus facilement à un semblable délire, j'ai connu moi-même des gens affectés d'une si grande haine du genre humain, qu'ils se cassaient la tête le même jour, auquel ils avaient confessé leurs péchés aux Prêtres, si les perfections de Dieu étaient les Theologiens, & après eux les Jurisconsultes, il y aurait dans la nature infiniment plus d'éclipses de la gloire de Dieu, qu'il n'y en a du soleil, & de la lune sur la terre. Un chacun, qui aura examiné bien tout cela, qui aura fait de combinaisons des observations vulgaires, &

journalières, sera bien convaincu, que le suicide de ne saurait être compris dans les violations des loix naturelles; mais qu'il soit plutôt une action exercée par quelque homme insensé, qui se trouve dans le paroxysme le plus violent de la maladie, des semblables actions prescrites aux hommes par les loix de la nature ne leur sauraient nullement être imputées. Les Jurisconsultes traitans dans l'étude du droit la question, si le suicide soit permis ont montré une fort petite connoissance de la Philosophie; mais cela est-il bien étonnant aux siècles passés, tel était le poison des Théologiens, qu'il à fallu aux Philosophes, & aux Jurisconsultes raisonner d'après leurs principes, parmi les Chrétiens toute vérité adoptée par les Philosophes est devenue execrable aussi tôt, que les dogmes de la Théologie ne la portaient pas, c'est pour quoi entre les modernes, les opinions de Mallebranche, Locke, Spinoze, & quelques unes de Leibnitz étaient traitées de chimères par les bigots; & le Fils de Mendel, qui dans son Phaëdon deduisant l'immortalité de l'ame des principes connus, est devenu grand homme; mais quelle plus grande gloire ne se ferait-il pas acquise parmi les chrétiens, si convaincu par Lavater il avait adoptée leur Religion.

§. 77.

Il y a d'autres, qui rejetant un droit de la nature conforme aux principes absurdes de la Théologie soutiennent, qu'on ne viole pas ses loix par le suicide, disant: un homme misérable sous tous les points de vue né par ex-

emple dans la dernière pauvreté, opprimé de toute part par les calomniateurs, affligé par son Prince même, voyant d'autres gens de peu des talens, des mœurs corrompus, par toutes sortes des fraudes se procurant le bonheur, se voyant lui-même méprisé, & poursuivi uniquement, parce qu'il ne fait pas flatter, & tromper, un tel homme dis-je, comparant son existence misérable, qui n'est rien moins qu'un bienfait, avec la non-existence, l'aperçoit, que la pauvreté, la perte de la renommée, la colère du Prince, des maladies, la haine des hommes corrompus lui conseillent la mort, ces motifs produisent en son ame, comme disent les Métaphysiciens, des idées très-vives, qui se font par des mouvemens violens des nerfs, quine sont pas proportionnés aux forces de la machine corporelle, les nerfs sont troublés ainsi aussi-bien, que les parties fluides, la connexion de la machine se détruisant il faut bien, que cesse l'amour de la vie, lequel ayant cessé, un tel homme s'otant la vie par les forces physiques fait très-bien, à ceux qui raisonnent de la sorte, on ne peut objecter, que ce qui suit: l'homme n'est pas le maître de sa vie, ne se l'étant donnée, il ne peut s'en faire; mais je vous prie, où, & quand est-ce, que l'homme s'est obligé à la conservation d'une existence, qu'il n'a pas désirée, à qui est-ce qu'il a promis de la conserver en chaque cas: n'est ce pas, ce qu'on nous impose malgré nous, nous le conservons, si c'est un bien, nous le rejettons, si c'est un mal, n'est-ce pas, que l'homme condamné à la prison injustement fait bien, si brisant ses liens il cherche son sa-

lut dans la fuite, qui est-ce, qui ose accuser de la violation des loix celui, qui se defait d'un emploi conseré à lui par la Republique, si cet emploi surpasse ses forces, & lui abrege la vie, c'est ainsi, que l'homme doit choisir le suicide aussi souvent, que son existence est pire, que la non-existence. Du reste, les memes circonstances miserables ne sauraient determiner tout homme au suicide; puisque cela depend en partie du systeme nerveux different, plus fort, ou plus foible, c'est ainsi, que l'homme dont la complexion est plus forte n'est pas détruit par plusieurs calamités, au contraire celui, dont la nature est plus foible, se sent disposé au suicide par des malheurs beaucoup plus petits, c'est de la meme maniere que la fièvre, & la mort sont causées à l'un par de boiffons, & par des mets, qui ne font nulle dangereuse impression sur l'autre. Outre il ne faut pas negliger ici les prejugués contractés dès la premiere enfance puisés dans les principes de la Religion, ceux, qui ont retenu ces prejugués, esperent leur recompense du Jehova pour leurs souffrances, croyant, qu'il se complait en eux, que cet etre le plus sage ne fait, que les eprouver comme un Moine capucin est eprouvé par son gardien barbu, s'il deviendra bon imposteur, s'il aura se comporter de la forte, qu'il ait tout, & ne possede rien à l'imitation des Apotres. Enfin les plus enclins au suicide sont ceux, qui vivent degagés du moins des plus absurdes prejugués de la Religion, qu'on appelle revelée, & qui sont tellement jaloux de leur honneur, que l'ayant perdu, ils ne sauraient vivre, ce sont principalement ces derniers, qui pour

sauver leur honneur, s'exposent au danger du duel.

§. 78.

Nous passons maintenant aux devoirs appellés par les Jurisconsultes *Devoirs envers les autres*, on les prouve dans les écoles de la maniere suivante: c'est la volonté, & le but de Dieu, que l'un se porte aussi bien, que l'autre, à cette volonté s'oppose l'egoïsme morale, & la remarque, qu'il est impossible d'obtenir notre propre perfection sans l'aide d'autrui, il faut donc tacher premierement, qu'on procure aussi des biens à des autres pour les engager à la promotion de notre bonheur, après il ne faudra leur faire du mal, pour qu'ils ne cherchent notre malheur; mais la Philosophie, qui a rejeté le joug de la theologie, prouve ces devoirs de la maniere suivante: chacun aimant sa vie il la conserve, sans qu'on l'y pousse: il faut donc, qu'il tache d'effectuer, que les autres ne la violent, ou la troublent de quelque façon que ce soit, ils peuvent bien poursuivre cette vie, & pourvus des forces physiques il n'y a de moyen plus sur pour eviter toute lesion, que de se garder de ne pas violer la vie, la renommée, les richesses, & l'honneur des autres, donc un chacun s'aimant lui meme doit se garder, de faire une semblable invasion, il est donc obligé de satisfaire à tout les devoirs appellés par les Jurisconsultes *Devoirs envers les autres*.

Enfin, si quelqu'un, comme nous l'avons dit là-haut, allait nous démontrer évidemment, qu'il y a un être distingué de la nature de cet Univers, que cet être est le Maître suprême de l'homme, qu'il peut être offensé par nous, qu'il nous n'a fait rien de mal, mais beaucoup de bien, alors chaque homme aimant sa vie, principalement s'il croit, que cette partie, qu'on appelle âme, vivra après la dissolution du corps, alors dis-je chaque homme craindra d'être châtié après la mort; & c'est ainsi, qu'il sera contraint de cultiver, & d'aimer un tel ami, & fut-il malgré lui, en peu des mots ils sera contraint de remplir tous les devoirs qu'on appelle *Devoirs envers Dieu*. De tout cela conclura facilement un chacun, que l'amour de la vie constitue le fondement des loix naturelles, & que ce n'est point du tout un Dieu distingué de la nature, de l'existence duquel elles dépendent. Enfin après avoir démontré dans le chapitre second, qu'il n'y a aucune trace dans la nature d'un Être distingué de la matière, & bienfaisant, il ne reste à l'homme, que de chercher continuellement son propre bonheur, il faut que chacun marche dans la route de sa félicité selon les différentes circonstances, dans lesquelles la nature le plonge, que l'un tache de l'obtenir par les sciences solides, l'autre par l'agriculture, le troisième par le commerce, &c.; mais qu'il ne choque en nul cas le bonheur d'autrui: l'homme de lettres doit tolérer les opinions des autres, il doit les instruire sans haine, & ramener à la vérité sans

pour faire sentir sa supériorité, il n'y a de plus grand esclavage parmi les hommes, que celui des opinions sur la vérité, qui se trouve dans la nature, & de laquelle on ne saurait s'approcher tant qu'il est possible, que par la variété de ces mêmes opinions: que les Princes, ne fassent de conquêtes injustes sous de prétextes triviales, que les religieux ne méprisent les uns les autres, etans tous également dans un labyrinthe des chimères, qu'on leur a bâti pour les subjuguier. Enfin ceux, qui exercent le commerce, l'agriculture, qui traitent les affaires du barreau, ou politiques, doivent être actives, & exactes dans ces travaux nécessaires pour la race humaine, s'il veulent jouir de la félicité. Vraiment, il serait méprisable, si les hommes au lieu de craindre, d'adorer un Être imaginé, & de le louer par des prières, par des chansons inutiles, ils allaient cultiver la terre, & le commerce plus qu'à présent, pour en tirer tout ce, qui peut satisfaire nos besoins. Mais la nature ne se proposant que d'agir, & non pas de rendre heureux, ou malheureux les humains, a produit fort peu d'hommes, qui soient en état d'envisager les suites dangereuses, & inevitables des actions, qu'ils vont commettre, c'est ainsi, que pour la plupart les hommes violent les loix, qui constituent la morale, & ce sont ceux, qui excitent de combats perpétuels dans la société humaine.

CHAPITRE VII. DES PUNITIONS.

§. 80.

Après avoir vu, qu'il y a quelque instinct en nous résultant du consentement des parties de notre corps, qui nous porte à la conservation de la vie, en nous faisant éviter tout ce, qui nous éloigne de ce but, il faut demander maintenant, si l'on peut chatier ceux, qui par un degat de la machine du corps, commettent quelques actions opposées aux loix naturelles aussi-bien, que s'ils eussent commises ces actions avec cette pleine liberté, qu'on preche dans les écoles. Pour résoudre cette question nous supposons d'abord, que les hommes unis dans une société aient un véritable pouvoir, de chatier les prevaricateurs des loix, qui en peuvent être déduites légitimement, ce que nous supposons ici, nous le démontrons traitans de la nécessité des sociétés.

§. 81.

L'expérience nous montre, qu'il y a dans la nature plusieurs choses, qui affectent continuellement notre corps, y causant plusieurs changemens, par lesquels ce corps, ou se per-

fectionne, ou approche plus de sa destruction, tous ces changemens sont relatifs au consentement des nerfs, de muscles, & des parties fluides, il y a des objets, qui irritent tellement nos sens, que les nerfs par une trop grande tension ne produisent en nous des idées nettes, mais en font naître plutôt de très confuses, une semblable irritation vechement provient souvent de la disposition des objets, souvent aussi de la proportion mutuelle des parties fluides, & solides dans le corps de l'homme, ou elle naît de cette double source à la fois, dans de telles idées conçues obscurément, & confusément nous ne voyons guère le consentement des caractères, c'est pourquoi nous approuvons souvent des semblables objets conçus confusément, comme s'ils nous étaient bons, quoiqu'ils nuisent assez de fois beaucoup à notre conservation, des semblables objets vous dis-je, que nous nous représentons comme bons, & utiles, constituent des motifs efficaces, qui déterminent la machine de notre corps à quelque action conforme à l'objet conçu par nous, on appelle cette action une violation de la loi, parce qu'elle est opposée aux lois de la nature. Il est impossible, que celui, qui comprend clairement, que l'homicide soit une action contraire à la loi de la nature, le commette, l'homme, qui tue son semblable, ou cherche la vengeance, qu'il se représente comme un bien, ou il veut l'emparer des richesses du massacré, qu'il se représente également comme un grand bien; par cette raison l'idée entière de l'homicide, à laquelle il faut ajouter aussi l'idée de la vengeance, des richesses, ou de la gloire, qu'on peut se procu-

rer, est une idée obscure. Enfin ce qu'on appelle *malice*, dans les violations des lois, est aussi une action, qui naît de quelques idées confuses; ce qui sera clair à chacun, qui voudra examiner cette malice, selon les règles rigoureuses de la Philosophie.

§. 82.

Donc toute action, qu'un homme commet contre les lois de la nature, témoigne clairement, qu'il n'a conçus que confusément les objets, auxquels l'action en question doit son origine, quoique ces objets n'ayant souvent, que quelque peu de caractères, auraient pu être conçus assez clairement, & nettement; mais qui est-ce, qui quelque peu de connoissance qu'il ait de la Logique scholastique, ne voit, combien doit être vicieuse la structure du corps, ou accablé des passions de celui, qui ne conçoit, qu'obscurément les objets même alors, quand il les aurait pu concevoir assez clairement, le mécanisme du corps, qui doit servir à de certaines fonctions, peut être gâté dans la vie des différentes manières, si quelqu'un par exemple est appliqué dans le tendre âge à certaines actions mauvaises par les Parens, s'il a fréquemment l'occasion de voler, si l'on ne punit en lui plusieurs mauvaises actions, auxquelles l'homme se sent porté par la nature même, enfin, s'il reçoit continuellement des idées fausses, il tombe peu-à-peu dans les erreurs les plus absurdes, & si les vices de la machine ne sont corrigés à temps, il se précipite dans des crimes de toute espèce. La machine se gâte

se gâte de cette manière dans la société des hommes méchans, ou parmi des Moines ignorans, ou parmi d'autres semblables à eux, combien d'hommes je vous prie élevés parmi les Moines ne sont devenus des ivrognes imitant leur vie bestiale, qu'ils croyaient bonne, deviennent ainsi des membres inutiles du genre humain; mais il ne faut pas croire, que tous les vices du corps naissent de l'éducation; nous sommes conçus par la semence de notre Père, qui attire de parties différentes dans le sein de la Mère, la proportion de ces parties attirées est différente aussi - bien, que leur composition, & c'est ainsi, que notre nature devient semblable à la nature vicieuse de nos Pères; ou ce qui arrive plus rarement, nous obtenons une complexion nouvelle, dont les nerfs soient ou trop-tendus, ou trop relâchés, par cette raison, ils sont plus, ou moins irritables, de ces, ou des autres parties du corps soit solides, soit fluides, naissent ces penchans aux actions opposées; aux lois de la nature, qu'on appelle dans les écoles passions, qui nous rendent aussi incapables de concevoir les objets clairement, & nettement, faisant, que nous confondons aussi souvent le bien avec le mal.

§. 83.

Combien tous les vices, & toutes les passions des hommes nées des idées obscures, & confuses des objets nuisent à la conservation des autres, c'est ce, qu'un chacun concevra facilement: l'homicide ôte la vie aux autres directement, le voleur en privant son semblable des

choses nécessaires à la conservation de sa vie, diminuée ce qui a rapport à la subsistance d'autrui, c'est pourquoi le reste des humains pour se défendre, & pour s'assurer sa subsistance doit être déterminé à se servir de toutes les forces physiques pour corriger la machine corporelle de ceux, qui l'ont vicieuse; mais l'expérience nous démontre, qu'on parvient le mieux à réparer les erreurs de la structure du corps, d'où découlent les vices, quand on offre à de semblables gens des objets, qui produisent en eux les idées les plus vives, par lesquelles les nerfs relâchés soient tendus, les parties fluides, trop condensées soient restituées à un convenable degré de fluidité. Assurément, l'expérience nous enseigne assez, combien quelquefois une fantaisie plus vive puisse changer le corps entier. Mais ce ne sont que les idées de tels objets, qui s'opposent à la propre conservation de l'homme vicieux, qui deviennent les plus vives; & un chacun voit, que les idées des punitions soient de ce nombre, d'où il s'ensuit, qu'on peut infliger des punitions très-justement aux prévaricateurs des lois: Ou pour parler plus rigoureusement il faut avouer, que les hommes se sentent déterminés à la violation des lois, par des idées obscures, qui s'excitent en eux dans l'état de quelque passion, & qui leur paraissent bonnes; la société au contraire, qui doit veiller pour le bien-être de ses sujets, se sent forcée de punir les transgresseurs par des idées claires, & nettes de la conservation, & de la félicité de ses membres.

§. 84.

Tous les vices des hommes peuvent être distribués en deux classes: à la première se rapportent ceux, qui otent immédiatement la vie à l'homme, on appelle les hommes, qui commettent ces vices, *meurtres*; à l'autre classe se rapportent ceux, qui nuisent à la conservation de la vie de quelque façon que ce soit, le Jurisconsultes accordent à ces vices différentes dénominations, ils sont appelés vols, rapines, violations de la renommée, injures, &c. Comme il faut guérir les différentes maladies par de différens remèdes, ainsi faut-il infliger des châtimens différens pour les délits de différente sorte, comme on prescrit à ceux, dont la complexion diffère, les mêmes remèdes dans une proportion différente, c'est ainsi, qu'il faut guérir aussi les mêmes vices, dont des hommes d'une éducation, & d'un état tout-à-fait différent sont infectés, par une différente proportion des châtimens, la comparaison, que je viens de faire entre les malades, & les vicieux, est assez bonne, & suffisante à éclaircir la remarque, qui vient d'être faite. Du reste les Jurisconsultes mêmes doivent avouer, qu'il y faut avoir quelque proportion mathématique entre les délits commis, & entre les punitions, quoiqu'ils n'eussent jamais pu suffisamment déterminer cette proportion, croyant, que la malice soit la source de tout vice, laquelle ils dériveraient des idées de l'objet du vice conçues clairement. La barbarie de quelques Législateurs est allée assez loin, pour faire massacrer des hommes, qui se moquaient du Pontife, de la foi, du chatolique romain, &c. Ce

tribunal tyrannique de la sacrée, ou plutôt execrable inquisition subsiste même de nos jours dans l'Espagne, dans le Portugal, &c. D'autres Législateurs bannissent toute punition capitale de leurs Provinces; mais prétextant l'amour du genre humain il ne font, qu'interdire le court chemin à la mort d'un homme; qui avait une idée de l'honneur, & dont l'éducation était plus noble, en introduisant pour lui un beaucoup plus difficile, où il faut souffrir à lui non seulement les douleurs les plus cuisantes de la mort; mais on prolonge encore ces douleurs autant, qu'il se peut. Ces énormes disproportions entre les punitions, & les délits devront subsister en chaque société autant, que les Jurisconsultes, & les Politiques destitués de tous les principes d'une saine Philosophie infligeront aux hommes les punitions.

§. 85.

Avant que de déterminer une meilleure proportion entre les délits, & les chatimens, il faut demander, quel est le but de ces chatimens? Vraiment, on ne peut imaginer d'autre, que de faire desister l'homme des délits pour l'avenir, & de proposer au reste des hommes un exemple, qui les retienne des semblables délits, aussitôt que nous aurons atteint ce but en quelque société, un chacun aura avec la plus grande tranquillité, ce qui se rapporte à la propre conservation, or l'homme vicieux desistera des délits, ou si cesse son existence, ou si l'on corrige la structure de son corps, pour qu'il ne regarde plus à l'avenir par une confusion d'idées le mal, comme un bien, d'où

il l'enfuit, qu'on pourra faire cesser les vices par un double chemin: ou par des punitions capitales, ou par le chatiment corporel de l'homme vicieux. Si quelqu'un méchant homme du reste, par la fureur de la colère, ou de quelque autre passion venait à supposer, que le meurtre soit un bien, du moins en quelque partie, le commet, il faut supposer la structure de son corps tellement gâtée, qu'elle soit entièrement incorrigible, ou qu'elle ne mérite plus de correction, c'est pourquoi il faut la détruire. Plusieurs homicides, qui furent sauvés de la punition capitale d'une manière quelconque commettant de meurtres une seconde fois montrent évidemment, que la structure de leur corps ne sauroit plus être corrigée; mais il y a aussi plusieurs, qui quoique précipités dans cet abîme, sont pourtant capables des actions les plus excellentes, en d'autres occasions, par lesquelles ils pourroient être quelquefois d'une grande utilité à la société humaine. Les corps de semblables gens, qui n'ont commis le meurtre qu'une fois de leur vie dans le transport de la colère, méritent la correction, ils méritent, qu'on les chatie par d'autres punitions, pour réparer leurs machines, & pour observer une plus nette proportion entre les délits, & les punitions. il faut donc dire, qu'en nul cas la punition capitale peut être infligée à l'homme, si non, quand il tue son semblable à dessein prémédité.

§ 86.

Pour corriger d'autres vices, il faudra donc se servir d'autres moyens; mais il faudra

les conformer à l'état, à l'emploi, & aux autres circonstances de l'homme vicieux; car puisqu'on applique en tous les vices à l'exception du meurtre les punitions, comme une correction de la machine corporelle, il faudra prendre garde, qu'on ne gâche en or plus la structure du corps, au lieu de la corriger. Si par exemple l'homme du peuple a une petite idée de l'honneur, ou s'il n'en a presque point, au contraire l'homme d'une noble extraction, ou dont la dignité est assez considérable, a l'idée la plus vive de l'honneur, y-a-t-il rien de plus absurde, que de punir de la même manière un vol, que ces deux hommes ont commis, y-a-t-il rien de plus absurde, que de charger pour punition des travaux publics les plus durs deux hommes, dont l'un y est accoutumé dès son enfance, & l'autre tout-à-fait incapable des semblables travaux, quelle disproportion entre le delit, & la punition n'y-a-t-il pas en ce cas? la structure corporelle de l'homme noble ne ferait-elle pas assez corrigée, si l'on lui ravissait les honneurs, & les titres, dont il regorgeait auparavant? ne ferait-il pas châtié abondamment, si l'on l'enfermait dans une prison honnête pour le reste de sa vie, qu'ils y occupent par des travaux proportionnés à son éducation, ou à ses talents, & utiles à la société. Au contraire, si le rustre est condamné aux travaux publics, ils seront de peu d'efficacité pour lui, qui a toujours travaillé; mais l'homme noble en traînant un vaisseau, comme une bête de somme périra de la mort la plus affreuse, dans l'espace d'un mois, & le rustre sera délivré, quelle excellente proportion, que

celle-ci! il y a encore nombre d'arguments de la dernière évidence, qui s'opposent à cette manière de punir, arguments, que la saine philosophie, dont la tâche est de prendre soin de la conservation du genre humain, inspire à chaque homme, qui a secoué le joug des préjugés; mais il suffit d'avoir touché à ces matières, mon but n'étant point d'écrire un nouveau Code criminel, je n'ai voulu que montrer, qu'on peut faire observer aux hommes les lois naturelles, & ce qu'il en dérive immédiatement, avec la convenable proportion sans aucune notion de la divinité. Une société, qui n'engendre pas une quantité de vices par ses misérables lois, qui fait amoindrir les besoins de ses sujets par un bon commerce, une industrie assidue, & une agriculture florissante, une société, qui empêche continuellement les intrigues de quelques particuliers, qui ne récompense, que de mérites réels, qui cultive les sciences, qui ne donne pas un pouvoir illimité à un seul sujet, qui fait établir, & soutenir la Police la plus exacte, une telle société dis-je n'aura pas beaucoup à punir, & elle sera la plus heureuse du monde. On aide sans comparaison plus à la race humaine, en empêchant les vices par une police exacte, & rigoureuse, qu'en les châtiant par les lois sévères de la justice.

CHAPITRE VIII. DE LA NECESSITÉ DES SOCIÉTÉS.

§. 87.

L'expérience nous demontre, que nul animal n'est sujet à tant de passions que l'homme, le reste des animaux n'est porté à la propagation de l'espèce, qu'en certaines saisons, l'homme se sent irrité tous les jours, les animaux sont assez tranquilles dans leur liaison, la mere nourrit ses fruits jusqu'à un certain tems, elle s'en desait avec peu de peine aussitôt, que les petits soient capables de chercher leur subsistance, pendant tout l'espace de l'éducation, les petits ne font du mal à la mere, au contraire ils l'aiment, & jouent avec elle; mais l'espèce de l'homme de quels excès ne se rend-elle coupable, l'époux tourmente la femme, qui lui rend les tribulations à double mesure, qui le hait, & le trompe, les enfans sont maltraités par les parens, qui éprouvent un même traitement de la part de leurs enfans, les animaux ne s'approprient la nourriture, que quand elle est présente; mais l'homme poursuit la nourriture absolument nécessaire à

lui, avec la même fureur il se jette sur tous les produits de la nature, quelque superflus qu'ils puissent être de sorte, qu'il n'ait jamais assez; tout cela est vrai en general, quoiqu'il y ait quelques individus, qui en fassent exception, les hommes par exemples, qui ont atteint le dernier degré de Philosophie, ne sont troublés par cet poison de passions; mais un chacun voit aisément, que de semblables gens moins tourmentés par les passions sont aussi-bien un complement au cours de la nature, que les animaux; car la force vitale doit produire par la nature des mouvemens dans les corps, d'où derivent plusieurs effets, si non, quand ils sont pourvus des qualités, dont le nombre differe, qualités opposées directement, c'est pourquoi la force vitale doit produire par son activité des animaux dominantes avec plus, ou moins de passions, ou dont les passions soient entièrement opposées; donc les hommes troublés par plusieurs passions à cause de leur agilité native, lorsque les passions des autres animaux étaient assoupies pour ainsi dire, les hommes dis-je ont commencé de pretendre à l'empire aussi-tôt qu'ils furent nés avec le reste des animaux, ils se les sont assujettis par leurs ruses, ils en ont chassée une partie vers les montagnes, & dans les forets, les passions des hommes n'étaient pas encore assouvies par cette victoire remportée sur les animaux, ils pretendirent être honorés, aimés, & craints, pour recompense de chaque action, qu'ils exerçaient vis-a-vis de leurs enfans, & de leurs épouses, à ce desir des parens, & des maris répondaient des affections reciproques des enfans,

& des mariées, affections, par lesquelles les épouses étaient portées d'aimer, de respecter, & de craindre les maris aussi-bien, que les enfans étaient portés à l'amour, au respect, à la crainte vis-a-vis des auteurs de leur vie; les unes aussi-bien, que les autres étaient donc portées à remplir tous les devoirs, qui decoulent nécessairement de l'amour, & de la crainte, c'est ainsi, que naissait parmi les hommes la première société, celle, qu'on appelle *conjugale*.

§. 88.

Les passions, qui naissent de la liaison du mariage, ont réduit dans l'esclavage en peu de tems non-seulement les animaux, mais aussi les autres hommes, comme les aides dans les travaux, par lesquels il fallut chercher la nourriture, & les habits, c'est ainsi, que s'est enracinée parmi les hommes la société, qu'on appelle dans les écoles *berile*. Enfin puisque ces sociétés ont appercu peu-à-peu, qu'il y a dans plusieurs régions, plusieurs produits de la nature nécessaires à la conservation de la vie, dont les uns surpassent les autres, par rapports à leur valeur plus, ou moins grande, puisqu'elles ont vu, qu'il y a la nourriture la plus excellente dans un pays dans la plus grande abondance, qu'on en manque dans d'autres pays, elles furent poussées par leurs passions à la recherche des meilleurs champs, & des meilleures forêts, & des meilleures habitations, de ce desir de s'approprier des lieux, des alimens, & des provinces fertiles, naissait une collision des plu-

nieurs sociétés *beriles*, durant laquelle les passions indomptables, alors les sciences solides n'étant pas encore nées, les ont fait tellement extravaguer, qu'une, ou plusieurs sociétés *beriles* conspiraient pour un même forfait, on attaqua une société troisième, qui pour résister à ces efforts se joignait à d'autres, c'est ainsi, que cette bande d'hommes adonnée à toute perversité avec des forces unies, & par une volonté commune a conspiré, comme font les larrons pour un même crime, pour retenir de la possession quelques régions fertiles, ou quelque endroit plus agréable, comme si tout cela était destiné à cette seule société, c'est ce tort, qu'on appelle aujourd'hui dans les écoles le *bien public*, & la bande insatiable des voleurs de grand chemin, l'appelle *société civile*. Mais lorsque ces sociétés ont compris, qu'il y va de leur intérêt, que le consentement, qui fait leur ame, ne soit dissous, elles ont imaginé quelques moyens pour conserver cette conspiration: on appelle de nos jours ces moyens loix civiles; ces loix dérivent donc de passions humaines les plus perverses, de même, que la société civile, enfin pour éviter tout trouble dans la société, & pour faire observer les membres continuellement les loix, il fallut quelque pouvoir suprême, qu'on appelle *autorité royale*. Dans les sociétés civiles différentes selon la différente disposition des membres, cette autorité est restée auprès d'un seul, ou elle fut partagée entre plusieurs, ou enfin elle fut conférée à tout le peuple: dans le cas premier, il y a une Monarchie, dans le second une Aristocratie, & dans le troisième une Démocratie. Le premier Monarque, pour faire

oublier le nom choquant du premier larron, & pour voler avec plus de sûreté ses sujets, & ses voisins, a voilé son brigandage des titres les plus beaux, se parant du nom de Roi très-saint, Roi grand, Roi très-chrétien, catholique, &c. David est devenu le plus saint en jouant de la guitare, & chantant des psaumes, mais en effet il n'était, qu'un tyran affreux, & qu'un brigand cruel: Alexandre est devenu grand, par les brigandages les plus injustes, &c. Les Historiens disputent aussi bien, que les Jurisconsultes pour savoir, laquelle soit la plus ancienne, & la meilleure forme de gouvernement, ils adoptent plusieurs opinions là-dessus; si je vais examiner la première question, le gouvernement monarchique me semble plus ancien; car d'abord manquant les sciences solides, les peuples ne voyaient pas, que la liberté naturelle leur soit ravie sous le gouvernement d'un seul, ils ne comprenaient pas, que le bien universel de la société s'allait changer par une métamorphose merveilleuse dans le bien de la maison de Bourbon, ou de celle d'autriche, &c. Ils se sont donc soumis aveuglement à quelque misérable, & c'est ainsi, que par l'ignorance des humains, qui les égale aux bêtes, s'est glissé parmi les peuples le monarchisme poli, aussi-bien que les grossier, qu'on appelle *despotisme*, lequel nous voyons en vogue même de nos jours chez les Turcs ignorans. Ce qui regarde l'autre question, il me paraît uniquement vraisemblable, que le gouvernement monarchique soit le meilleur, si le Prince ne cherchant, que le bien-être de ses sujets, ne leur impose des fardeaux sans la dernière nécessité, s'il vit en

paix avec d'autres Princes, s'il cultive l'industrie, & le commerce, s'il récompense les bons citoyens, & punit les méchans avec ménagement c'est ainsi, que le gouvernement aristocratique sera aussi avantageux aux sujets, si les principaux membres de la République se conformeront aux loix, que nous venons de prescrire maintenant aux Princes; mais du contraire, si le Prince sera un Tyran, ou si la noblesse ne consentira pour le bien public, tous les maux les plus affreux arriveront à une semblable société. Du reste l'expérience a montré, que les gouvernemens monarchiques se soient toujours le mieux soutenus, & qu'ils s'affermissent encor de nos jours de plus en plus, nous voyons, que les aristocraties s'affaiblissent, & vont toujours en empirant par rapport aux monarchies, dans lesquelles, il faut craindre le despotisme aussi-bien, que dans le reste des gouvernemens le déchainement des passions, qui tourmentent les hommes naturellement, l'un & l'autre de ces excès rend les citoyens malheureux, & les menace d'une perte inévitable.

§. 89.

Nous voyons par tout cela, que les sociétés soient nées des passions les plus abominables parmi les hommes, à-peu-pres de la même manière, de laquelle s'attroupent de nos jours les brigands. L'homme ne fait se desfaire de ces passions, si non quand il atteint au dernier degré de Philophilie, auquel les hommes ne pouvaient parvenir d'abord, ou parce que leur manquaient les talens nécessaires à cette

culture, ou parceque dès le commencement du genre humain il n'y avait, que fort peu d'artifices de la nature, qui furent connus, & ce n'est, que d'une longue consideration de ces artifices, qu'on puise les principes philosophiques, puisqu'il n'y a meme de nos jours, que fort peu d'hommes pourvus de ces talens. On voit les humains tourmentés continuellement par des desirs, & par l'envie, ils se tourmentent mutuellement, se persecutent, ou publiquement, ou par des cabales, l'un trompe l'autre, un chacun veut dominer, enfin il y a nombre d'autres passions, dont leurs jours sont troublés sans relâche de sorte, que ces passions subsistant, le genre humain ou devra périr, ou embrasser la société civile, il y a là deux maux, dont le dernier est beaucoup plus petit, principalement, si la société se pourvoit de bons conducteurs, & de bonnes loix fondamentales; la société est donc nécessaire à chacun pour la conservation de sa vie, comme un mal nécessaire, & en ce sens les loix civiles deviennent *saintes*, & il faut adorer, craindre, aimer, & honorer l'autorité royale. Si quelqu'un fut pourvu par la nature du meilleur mécanisme du corps, s'il a eu l'occasion de contempler, & de comprendre tout ce, que la nature lui offre, il vaincra sûrement le peu de passions, dont il est atteint avec moins de difficulté, les dominera, & c'est pour cela, qu'il n'aura besoin d'aucun lien de la société, pour vivre comme il faut. Si de nos jours les Princes avec leurs Ministres allaient adopter cette Philosophie, il se défaisaient de leur autorité, ils abandonneraient au reste des hommes des moyens egaux

pour subsister, ils jouiraient en paix du peu des biens, que la nature leur offre, c'est ainsi, que cesseraient les guerres cruelles, avec les cabales execrables des Ministres, & des Cours, aussi bien, que beaucoup d'autres maux, qui derivent nécessairement de l'introduction des sociétés; mais nous ne comprenons encor, que fort peu de semblables Philosophes: la nature par sa nécessité fatale, qui la porte à agir perpétuellement, fait des fots sans aucun choix, ce sont des roturiers aussi-bien, que des nobles, & des Roix, auxquels la bêtise tombe en partage, posons que ces fots soient encor infectés par le Jesuitisme, ou par les principes des moines ennemis au genre humain, de tels Princes deviennet pires, que les tyrans les plus sanguinaires, ils commettent toutes sortes des crimes sous le beau titre du bien public, & sous ce meme pretexte sont ils tout ce, qui est contraire à la saine Philosophie. Si la nature savait produire des subsistances, qu'elle ne regalait que des bonnes qualités, les hommes pourvus des talens excellens, & degagés de toute passion pernicieuse vivraient tranquillement sans aucune société, la mere commune de toutes choses; la nature ne pouvant cela, une vie vraiment philosophique est impossible parmi les humains. Le peu de gens, qui ornés des beaux talens ont appris par une longue étude dominer leurs penchans, voient clairement la nécessité des sociétés pour le reste des humains; puisqu'eux-memes etant en petit nombre, & epars par l'univers, ils ne sauraient vivre hors des sociétés, ils tolerent les principes de toutes les sociétés patiemment, ils inculquent aux

autres l'obéissance pour les loix bonnes, ils se conforment eux-mêmes aux loix de la société, dans laquelle ils vivent, pour ne pas éprouver un mauvais traitement, & pour ne pas être confondus avec les mutins, & les brigands.

§. 90.

Toutes les autres sociétés, qui se sont glissées en grand nombre parmi les hommes, doivent être regardées, comme moins nécessaires. Si la société civile est bien ordonnée, c'est-à-dire, si le Prince prend soin du bien-être des citoyens à chaque occasion, qui se présente, par des bonnes loix, & si les citoyens obéissent à ces loix avec exactitude, alors on n'aura pas besoin d'autres moyens; mais cette même méchanceté des hommes, qui a inventé la société civile, empêche continuellement la paix, & le bon ordre: les Princes font des excès en gouvernant, & les sujets en font de même en obéissant, quoique les législateurs eussent pu opposer d'abord des digues efficaces à cette méchanceté, des moyens dis-je dérivés de principes purement politiques, ils ont pourtant aimé mieux imaginer l'idée de la divinité, pour étayer leur autorité. Le but de cette opinion, c'est de faire craindre aux peuples, qui violent les loix un Dieu vengeur, cette invention quelque absurde, qu'elle soit, a néanmoins eu un assez grand succès aussi-bien, que tant d'autres fantômes, ils ont persuadé aux peuples de tenir de Dieu le pouvoir de les gouverner, ces législateurs ont poussé l'extravagance jusqu'à-dire, que leurs actions ne sauroient être jugées

jugées que par Dieu, ils ont avancé, que ce Dieu leur a parlé, qu'il fait de miracles, moyennant les Législateurs, qu'il ordonne, que les peuples obéissent aux Princes, s'ils ne veulent pas endurer les châtimens les plus affreux après la mort, c'est ainsi, que les Législateurs sont devenus des imposeurs, en inspirant au peuple une terreur panique de la divinité, pour en être craints davantage, & pour satisfaire à la cupidité de gouverner avec une plus grande facilité, ces Législateurs enfin, pour paraître saints à la sotte populace, ont pris les titres des Pontifes, ou de Ministres de Dieu, prétexte, sous lequel ces soi-disant saints Pontifes ont commis en tous les temps toute sorte de crimes. Moïse a imaginé un Dieu cruel pour son peuple, d'autres Législateurs se sont rendus coupables d'autres forfaits, c'est ainsi, que s'est glissée parmi les hommes la société sacrée, si pourtant elle mérite le nom de société, ne tendant nullement au bien-être du peuple, n'ayant pour but, que le bien-être particulier des Législateurs, il y a à la vérité plusieurs, qui osent avancer, que la Religion ait fait beaucoup de bien à la société civile, parceque moyennant elle la populace, qui constitue la plus considérable partie de la société civile, s' imagine, que Dieu va châtier par des punitions éternelles les prévaricateurs des loix civiles, cette imagination remplit d'effroi la populace, moyennant cette frayeur on croit faire des bons citoyens; mais quoique l'expérience nous démontre, que la crainte des punitions éternelles n'ait de l'efficacité, que par rapport à fort peu de gens, pour les déterminer à satisfaire aux devoirs

d'un bon citoyen ; si nous considérons pour-
tant, combien des maux ait causés aux hommes
la Religion, qui a engendré parmi eux en
peu de tems plusieurs disputes monstrueuses,
des systemes tout - a - fait opposés, & des lec-
tes, dont l'une souhaite à l'autre des maux de
toute espece, & la destruction meme de nos
jours. Nos ancetres ont fait une triste experi-
ence des guerres atroces, & des troubles les
plus sanglans, qui ont derivé de cette source
infectée, il faut meme craindre dans notre
siecle un retour affreux des semblables mal-
heurs. Si nous réfléchissons sur ces matières
attentivement, nous comprendrons aisément,
que non seulement la Religion ne soit point
du tout utile à la société civile ; mais qu'elle
ait plutot toujours empêché le genre humain,
pour qu'il ne put vivre tranquillement, & u-
nanimement. Donc toute Religion est superflue à
un homme pourvu des principes solides d'une
saine Philosophie, par rapport à la populace
cette Religion degénère facilement en fana-
tisme, qui lui fait haïr tout ce, qui n'est
pas conforme à ce fanatisme, ces fanatiques
se croyant élus de Dieu, méprisent le reste
des humains, en tenant fermement les loix ima-
ginées par les Pretres, negligant en meme
tems celles de la nature effectivement, quoiqu'
ils fassent semblant de les approuver, ils s'at-
tachent à ces hypocrites, qui prennent le
masque de la sainteté, & de la Religion, du
nombre desquels est cette espece d'hommes
ennemis au genre humain, je veux-dire les
Jesuites, & les Moines ; & c'est ainsi, qu'ils
deviennent les avortons de l'espece humaine.
Si on allait au lieu de la Religion établir la

Police rigoureuse, & exacte, en plaçant dans
chaque Ville, & dans chaque Village des ci-
rés politiques, après avoir abandonné de ci-
rés religieux, c'est alors, qu'on étoufferait
les vices, en otant le pouvoir physique de
violier les loix soit civiles, soit naturelles, en
ce cas la crainte des hommes ne serait pas
batie sur des fantomes de la Religion.

§ 91.

Hors de la société civile, & religieuse
se sont glissées parmi les hommes plusieurs
Compagnies, qui à cause de leur but nuisible
au Prince tyrannique furent appelées *Com-
pagnies cachées*. Je neglige ici ce qui concerne
l'origine, le sort, & les vicissitudes subies par
ces Compagnies, pour ne m'occuper, que de
ce, qui regarde leur usage, lequel peut être
jugé aisément par chacun, qui examinera le
but de ces Compagnies cachées. Elles en
peuvent avoir plusieurs, selon leur variété,
elles cherchent à atteindre leurs buts par des
moyens prescrits, elles se conforment à des
certaines ceremonies ; mais à ce qui me paraît
à moi, qui ai eu l'occasion de connoître
leurs principes, leur but ne peut être, qu'un
seul : je veux-dire, qu'un certain nombre des
gens pourvus de talents excellens, & d'une
saine Philosophie, ayant reconnu l'absurdité des
principes de la société civile, & religieuse
ait commencé avec des forces unies à soute-
nir à la longue les principes d'une saine Phi-
losophie, ces gens ont cherché des richesses
par l'alchimie, ou ils ont taché de gourman-
der le despotisme des Princes, pour rendre

meilleur du moins le sort de ces hommes, que la nature a doué d'un mécanisme meilleur. Et en effet, si nous considérons, avec quelle facilité les Princes s'abandonnent à la cupidité de dominer, & à d'autres passions vicieuses, avec quelle aisance ils tourmentent leurs sujets, si nous réfléchissons de plus sur les moyens faciles, par lesquels ils peuvent dépouiller leur peuple sous prétexte du bien public, & se procurer des richesses énormes, ou les conquêtes les plus injustes, il nous faudra conclure, que ces compagnies cachées soient de la dernière utilité, leurs membres se trouvant dans les services du Prince ont la plus belle occasion de faire évanouir quelquefois, par une résistance insensible, & cachée ce poison, & sauver ainsi la fortune du peuple de l'avarice, & de la tyrannie des Princes, ou de la malice des Pretres.

§. 92.

Pour introduire des semblables sociétés avec quelque fruit, plusieurs conditions doivent concourir. En premier lieu tous ceux, qui méritent d'être adoptés comme membres d'une semblable Compagnie, doivent être des gens de talents excellens, il faut qu'ils aient cultivé leur génie avec succès, qu'ils se soient familiarisés principalement avec les sciences solides, il leur faut un amour inné du genre humain, pour qu'ils se sentent portés à soulager les misères de leurs semblables. Il faut bannir de ces Compagnies tout esprit de domination, il n'y doit être question, ni de la noblesse, ni des roturiers, les membres de

ces Compagnies ne sauraient être liés par aucun lien, si ce n'est celui d'une Philosophie plus solide, il leur faudra se conformer aux loix civiles, qui se concilient avec le bien public, comme à un mal nécessaire, ils leur faudra elider avec de la prudence celles des loix, qui s'opposent à ce bien, pour y réussir, ils donneront au Prince des conseils contraires, ils lui prometttront des opérations plus utiles, c'est ainsi, qu'ils sauveront le reste du genre humain du joug des impôts, & des autres maux, qui naissent des semblables loix imprudentes données par le Prince, donc ils travailleront pour le bien de leurs semblables en tant, qu'ils pourront. Par rapport aux Religions, ils iront maintenir de toutes forces l'esprit de tolérance, bien convaincus, qu'une Religion vaut tout autant, que telle autre, les hommes étant mis au monde innocemment dans toutes les sectes, qu'ils se gardent bien de faire mépriser les loix civiles, & religieuses à ceux, dont ils ne connoissent pas suffisamment l'éducation, & les talents; car des semblables gens, ne pouvant atteindre aux principes sublimes, & solides de la Philosophie, après s'être défait du frein de la Religion, & de la société civile ils vivent comme les brutes, devenant les membres les plus méchans de la société, il vaut mieux, que du semblables gens nés pour subir le joug de despotisme, vivent sous les loix, auxquelles ils sont acoutumés, il vaut mieux dis-je, que d'aller troubler le repos du reste des humains sans rime, & sans raison. Ce que les sociétés cachées doivent entreprendre par rapport aux Religions, c'est uniquement de garantir les hommes

du poison des Pretres, d'empêcher leur liaison avec les Princes, & d'éteindre le feu du fanatisme. Si les Compagnies cachées se proposent des semblables buts, elles deviennent un remède universel contre tous les maux causés par les sociétés.

§. 93.

Mais comme l'on conçoit aisément la grande nécessité des semblables Compagnies, de même voit-on les difficultés presque insurmontables, qui s'opposent à leur établissement, il n'y a que fort peu d'hommes en chaque société civile fournis des principes d'une véritable Philosophie: les Ministres ne cherchent à la Cour ce, qui est conforme aux principes philosophiques, au contraire ne s'occupant, que des cabales ils se trouvent dans une collision perpétuelle de leur bien-être avec celui des Princes, ou du peuple, briguant des emplois, & cherchant à s'enrichir, ils présentent leur bien à toute autre chose, ils trompent le Prince, & c'est pour cela, qu'on leur érige quelquefois des statues de marbre après la mort. Les Pretres vivent de l'imposture, ayant en horreur l'étude d'une saine Philosophie, ils sont toujours en guerre avec les autres sectes, parant la leur des absurdités théologiques, vivant ainsi magnifiquement de la stupidité de la populace, les Moines qui sont autant d'insectes du genre humain, entièrement dévoués au service de Venus, & Bacchus, végètent comme le bétail, n'ayant des hommes, que la forme. Le petit nombre des sages, quoique recueilli dans quelque Compagnie

cachée ne sauraient être, que d'une assez petite utilité, ces membres de la société, étant revêtus assez rarement des emplois considérables, où une occasion un peu plus fréquente vienne à se présenter, pour faire évanouir quelquefois les loix les plus nuisibles d'un Prince faible, ou méchant, en ce cas, il est sans doute plus convenable au petit nombre des Philosophes de rejeter plutôt toute semblable Compagnie, que d'en former une sans aucun fruit. Enfin voilà encore une assez grande difficulté, qui vient s'opposer à l'établissement des Compagnies cachées, quels sont les moyens assez sûrs, que les membres principaux, quelque grand que soit leur esprit, puissent mettre en pratique pour savoir, quels soient les hommes, qu'on puisse adopter comme frères sans risque, & avec utilité. Celui, qui veut être incorporé dans cette Compagnie voyant, qu'il y trouvera un soutien pour pousser sa fortune, il prend le masque d'un Philosophe, d'un homme vertueux, & n'étant réellement, qu'un fripon qualifié, il trompe les membres.

§. 94.

A cause des semblables difficultés, il n'est pas même croyable, qu'il y ait eu jamais quelque Compagnie cachée, qui après avoir évité tous ces inconvénients, ait possédés toutes les qualités, dont nous venons de faire le dénombrement. Il y avait à la vérité quelques Compagnies parmi les anciens, qui avaient été d'une assez grande utilité au genre humain, il y a même de nos jours, quoiqu'assez peu en

Angleterre, en France, & Amerique, d'où
 derivent des biens considerables pour le reste
 des hommes ; mais ces memes Compagnies
 n'ont peut-etre la moitié des qualités, qu'el-
 les devraient avoir. Le reste de Compagnies,
 qui se sont glissées peu-à-peu parmi les hu-
 mains, loin d'être utiles à l'espèce humaine,
 ont plutôt causé les erreurs les plus pernicio-
 euses, & les vices les plus execrables. Les
 Jesuites faisant semblant d'être Moines, ont
 fait à la sordide nombre des dispositions aussi
 utiles à eux, que nuisibles au reste du genre
 humain, il n'y a point de Compagnie parti-
 culiere, qui ait fait autant de mal aux hommes,
 que celle-ci, il n'y a aucune, dont le poison
 ait été aussi pernicieux. La Compagnie de Jesus
 abusant de la Religion en toutes les fonctions,
 les membres de la profession quatrieme, com-
 me ils l'appelaient, s'occupant à decouvrir
 les secrets des Princes, & des Ministres moy-
 ennant la confession auriculaire, ils faisaient u-
 sage de ces decouvertes importantes en plu-
 sieurs circonstances, ils prechaient perpetuel-
 lement le bigotisme, & le fanatisme de la Re-
 ligion catholique, corrompant la populace aussi
 bien, que la noblesse pour paraître plus saints
 eux-memes, & pour determiner ainsi le Roi
 avec ses Ministres à ne leur cacher rien dans
 la confession auriculaire, ils etaient Missionai-
 res en Amerique pour faire accroire au monde,
 qu'il y avait chez eux le plus grand zele de
 propager la Religion orthodoxe, ne cherchant
 en effet, que des richesses, qu'ils parvenaient
 aussi à accumuler, ils cultivaient seuls les sci-
 ences, abandonnant le reste de l'univers à une
 ignorance grossiere, pour obtenir d'autant plus

facilement des hommes stupides, tout ce qu'ils
 croyaient necessaire à leur bonheur. Ils fre-
 quentaient les Cours des Princes, & des Mi-
 nistres, briguant leur faveur, c'est ainsi, qu'
 ils se sont joués du monde assez-long tems,
 pour la plus grande gloire du Dieu, à l'exi-
 stence duquel aucun des Jesuites un peu plus
 sages ne croyait, & pour leur propre profit.
 Du reste, cette Compagnie de Jesus verita-
 blement cachée etait réglée le mieux du mon-
 de, on y voyait une discipline necessaire au
 but, qu'elle s'était proposée, ils enseignaient
 dans les écoles publiques, pour avoir l'ocasi-
 on de connoître les talens de la jeunesse, afin
 qu'ils pussent choisir pour leur Compagnie
 ceux de jeunes gens, dont ils avaient conçu
 les plus belles esperances, lesquels éprouvant
 assez long-tems pour les faire avancer dans
 les sciences, & pour leur apprendre à gour-
 mander des passions, qui n'étaient pas neces-
 saires au Jesuitisme, ils n'admettaient à la
 quatrieme profession, que les sujets les plus
 exquis, & les plus discrets. La liaison des
 Jesuites est telle, qu'elle ne cessera aussi long-
 tems, qu'il y aura deux membres de cette
 Compagnie dans le monde, chose étrange, qui
 fait autant de honte au reste des Compagnies,
 qu'elle fait d'honneur au Jesuitisme. Il n'y
 avait point de principes, ni de la société ci-
 vile, ni de quelque Religion que ce soit, il
 n'y a point de regles des moines, qui eussent
 pu conserver une aussi grande harmonie entre
 les membres, que fut celle, que les Jesuites
 ont conservée, & conservent encor. Par ce
 consentement étonnant des ames, & des prin-
 cipes nuisibles, ils ont fait un grand dommage

même de nos jours en plusieurs Provinces de l'Europe, principalement en Bavière, & Autriche, aux Illuminés aussi-bien, qu'aux Franc-Maçons, ils ont supprimé, par les moyens les plus raffinés, dont ils ont connoissance eux-mêmes, les Illuminés de la Bavière, & les Franc-Maçons. Les Illuminés, & les Franc-Maçons de Vienne viennent à se détruire eux-mêmes par une collision malheureuse, quoique leur Coryphée étaient les gens à ce, qu'on dit les plus excellentes, il est fort probable, qu'une influence secrète des Jésuites soit cause de cette dissolution, que cela fût de la Compagnie de Jésus, qui ne sera peut-être jamais assez exterminée. Les Illuminés, & les Franc-Maçons constituent des Compagnies, dont la nature est tout-à-fait opposée à celle des Jésuites, le but de deux Compagnies cachées, dont je viens de parler, est le meilleur : on tache de soustraire les sujets aux maux affreux, dont les passions des Princes les menacent perpétuellement, on tache ainsi de soulager le genre humain prisonnier, les Jésuites font tout le contraire. Il est triste, qu'en Autriche, & Bavière les Coryphées des Illuminés, & des Franc-Maçons n'aient introduite une aussi bonne discipline, que fut celle des Jésuites, on a adopté des hommes stupides, sectateurs fanatiques de la Religion catholique, & du caractère le plus pervers, lesquels ne comprenant rien au but de leur Compagnie ont volé des caisses royales, aussi-bien, qu'ils n'ont pas ménagé celles de leur propre Compagnie, & tout cela au nom de l'architecte suprême de l'univers. Les maîtres dirigeant le marteau, ont avancé bientôt à la maîtrise, ou ont

conferé des dignités encore plus grandes à ceux, qui avaient des grands emplois dans le monde profane, ou des jolies femmes, sans aucun égard à d'autres qualités nécessaires, les hommes solides dans les sciences aussi-bien, que ceux du meilleur caractère ne furent presque jamais avancés. Moi, qui par hasard ai pénétré dans les adytes de ces Compagnies je vis assez clairement, qu'il n'y a encor ni en Autriche, ni en Bavière des hommes capables de supprimer le poison des Jésuites, & des Prêtres, & d'être de quelque utilité au genre humain.

CHAPITRE IX.

DE DANGER, QU'IL FAU-

DRA SUBIR AU PHILOSOPHE

APRÈS LA MORT, SUPPOSÉ,

QU'EXISTE LE DIEU DE LA

RELIGION, ET QUE L'ÂME

SOIT IMMORTELLE.

§. 93.

Supposons, que quelque Philosophe ait vécu d'après les Principes, que nous venons d'expliquer en cet Ouvrage, bien convaincu de

leur verité, supposons encor, qu'il eprouve après la mort, que l'ame sortie de la prison du corps, continue l'existence, supposons, qu'il se souviennne de son etat passé, & qu'il se trouve tout d'un coup au Tribunal de quelque Etre supreme, incorporel, tout-puissant, misericordieux, qui recompense les honnetes gens, & chatie les impies par des punitions eternelles, supposons enfin, que ce Philosophe doit rendre compte devant ce Monarque de l'Univers de sa vie passée philosophiquement, afin qu'il soit jugé par ce Dieu. Voyons quel danger puisse encourrir en ce cas le Philosophe.

§. 94.

O Dieu très-sage, tout puissant, seigneur très-juste! auquel rien n'est caché, je me vois maintenant devant mon juge formidable bien convaincu de ton existence, & du pouvoir illimité, que tu as sur mon ame, c'est maintenant, que mon esprit philosophique separé du corps en est convaincu beaucoup plus solidement, qu'il ne pouvait l'etre tandis, qu'il etait enfermé dans la prison du corps, que tu lui avais destinée, toi, qui dois connoitre tous les secrets de mon ame, Tu fais bien que je te vois maintenant beaucoup plus clairement, que je ne te pouvois voir moyennant les foibles sens, que Tu m'avais accordé, qui ont empêché mon esprit, d'appercevoir les verités les plus importantes, comme les yeux environnés de brouillards grossiers ne sauraient jamais distinguer les objets, qui se trouvent dans une distance un peu plus grande. Toi

meme tu concevras infiniment mieux, que cette façon de reveler ton existence aux creatures raisonnables, soit sans comparaison meilleure, que de la faire inculquer aux hommes par Moïse, par Jesus Christ, ou par Muhammed, qui etaient tous hommes aussi-bien, que moi; plutôt à Dieu, que mon ame T'eut vu toujours, comme elle Te voit à l'heure, qu'il est, plutôt à Dieu, que mon ame eut eu le pouvoir d'agir bien, ou mal, elle ne t'aurait offensé, par le peché de l'ambition avec Lucifer, & ses adherens, que Tu a changé en Diables par une metamorphose etrange, leur assignant une prison perpetuelle infernale au lieu des cieux, mon ame aurait reconnue sa faiblesse vis-à-vis de toi, comme elle la reconnaît maintenant, elle aurait adoré ta magnificence par un culte perpetuel. Mais il faut me taire devant toi, qui voyant tout ce qui est possible, dois concevoir, comment mon ame d'après ses qualités t'aurait été fidelle par toute l'eternité plus, qu'un bon enfant ne l'est à a Mere.

§. 95.

Toi, qui fais tout, perçant d'un coup d'oeil les secrets les plus cachés des mortels, Tu me demandes compte de mes actions morales, est-ce que je puis Te raconter les circonstances, & les motifs de ces actions mieux, que tout cela n'est present à Toi, qui ne saurais rien oublier; mais si je ne puis Te raconter tout cela faute de memoire, est-ce à Toi, qui as donné ce défaut à mon ame, de l'en punir? Du reste, pour demontrer la prom-

titude, avec laquelle je veux exécuter ta volonté, j'avouerai devant le Juge le plus équitable tout ce, que j'ai fait de contraire aux loix de la Religion révélée, & naturelle, je ne saurais Te mentir, à toi, qui fais tout, mais je n'ai besoin pour confirmer ma confession d'aucun autre témoin, que de Toi même, qui étais témoin de toutes mes actions. Tu es très sage, & tout puissant, Tu m'as fait sortir du ventre de ma Mere par la voie ordinaire de la generation, je ne Te l'ai pas demandé, les élémens de mon corps étaient dissipés auparavant sur le globe, n'enviant l'existence d'aucun homme, ni celle de quelque animal, ils ne t'ont demandé rien, ne désirant aucunement d'être composés dans un même corps, ils n'ont voulu d'une ame pour l'animer, mon ame était donc innocente, & ce n'était pas la faute d'avoir été liée à mon corps, la machine de ce corps était également innocente, ce n'était pas la faute non plus d'avoir reçu une telle ame, qui allait examiner durant plusieurs années toutes les vérités un peu plus importantes, & les revoquant aux principes les plus rigoureux des plusieurs sciences, c'est d'un tel examen rigoureux, que résultaient les motifs les plus forts, qui la déterminèrent à conclure, que Tu n'existais pas, que le monde soit éternel, étendu de toutes parts sans aucunes bornes, qu'il n'y a dans la nature nul principe spirituel sensible, que la nature agit par une nécessité fatale, &c.

§. 96.

Seigneur très-sage, & très-juste ! Tu fais, que je ne suis pas devenu à ces sentimens par la lecture des livres remplis des semblables opinions, ni faute de connoître les règles les plus sévères de la Logique, laquelle j'ai cultivé par plusieurs années. Tu fais aussi, que je n'ai nullement adopté ces principes, pour me délivrer des liens de la Religion, afin que je puisse jouir sans aucun frein de l'amour, & des autres voluptés sensuelles. Tu fais au contraire, que ce n'était, que la vraisemblance plus grande de ces opinions, qui m'a déterminé à les adopter, ma nature, que je tiens de Toi, fut tourmentée dès la première jeunesse d'un paroxysme continuel, qui la portait à la recherche de la vérité ; j'ai vu d'autres, qui avaient un instinct assez petit, ou qui n'en avaient point, qui les eut poussé à embrasser les sciences, ces gens croyaient aveuglement tout ce, qui leur fut inculqué par les Pretres, ils vegetaient comme les bêtes, s'abandonnant néanmoins aux plaisirs défendus avec plus de fureur, que je ne m'y abandonnais moi, j'ai donc commencé déjà à l'âge tendre dépourvu encor de toutes les connoissances hormis celles, que contenait le catechisme des Chrétiens, j'ai commencé dis-je à imiter ma Mere, que j'ai aimé beaucoup, veuve d'une exacte probité, attachée à la Religion chrétienne avec le plus grand fanatisme, puisqu'elle voulait en toutes ses actions se conformer à la sainte veuve Monique, Mere du St. Augustin, je voyais, qu'il ne me restait rien si non d'imiter ce saint Pere, c'est ainsi, que

Je meprisais le monde presque malgré moi-même passant mes jours dans des jeûnes, dans des veilles, dans la méditation de la passion de Jésus Christ, qui me déchirait tellement le cœur, que je fondis en larmes devant l'image du c cifié, enfin je ne passais ma jeunesse, que dans des prières, & dans la macération de mon corps, n'abstenant de tous les excès, auxquels l'abandonne ordinairement la jeunesse, quoique Tu m'as donné le tempérament le plus chaud, j'ai préservé la machine de mon corps de toute maladie périodique à l'âge virile. Plut à Dieu, que je vivais ainsi Tu m'eus appelé auprès de toi, plaçant mon âme au pied de ton trône, c'est alors, que j'aurais été heureux, la Cour de Rome aurait fait un saint de moi, me comparant à l'innocent Aloïse, les boiteux, les aveugles, & les malades auraient recouvré leur santé sur mon tombeau, les Pretres, & les Moines auraient augmenté le nombre de mes miracles par différentes manières, dont ils ont eux-seuls connoissance, c'est ainsi, qu'ils auraient accumulé des richesses énormes; mais moi existant dans le ciel devant Toi j'aurais vu comme dans un miroir ce, qui ne pouvait être envisagé ni par ma Philosophie, ni compris par la sainteté de l'Apôtre Paul. Pourquoi est-ce Dieu très-bon, que Tu ne m'as transféré alors dans le ciel? s'il y avait un Dieu encore plus grand, que Toi, qui sois mon Maître, & le tien, Tu lui rendrais compte de cette action avec des plus grandes angoisses, que j'en ressens moi, qui Te parle avec intrepidité en justifiant mes actions; mais puisqu'il n'y a de Maître plus grand que Toi, il faut bien, que les

que les crimes les plus abominables soient de bonnes œuvres, les Theologiens ayant pris pour fondement, que Tu sois l'Etre le plus sage, & de la plus parfaite bonté; mais si Tu ne voulais pas encore m'avoir auprès de toi, pourquoi est-ce, que Tu n'as pas éteint mon instinct pervers, qui me portait vers les sciences solides, pourquoi est-ce, que Tu l'as plutôt augmenté de jour en jour au milieu de mon fanatisme, de sorte, qu'il n'y a presque point de science solide, que je n'eusse embrasée avec fureur, sans être soutenu par aucun Maître, je serais resté sans la passion des sciences homme credule, sujet aux Pretres perpétuellement, j'aurais été animal raisonnable n'osant pourtant, ni sachant raisonner sur les vérités de la plus grande importance.

§. 97.

Toi, qui malgré l'éducation plongée dans le bigotisme, qui m'était tombée en partage n'as point éteint en moi les desirs de savoir tout ce, qui se trouve dans la nature, Toi, qui ne m'as nullement transféré aux demeures des bien-heureux alors, que je croyais avec la plus grande piété tout ce qui est incompréhensible, Toi enfin, qui prevoyant bien clairement la chute dans l'athéisme, dont j'étais menacé ne l'as pourtant empêchée, c'est Toi, qui es la seule, la véritable, & l'unique cause de toutes mes actions, qui ont quelque rapport à l'athéisme; car aussitôt, que j'ai commencé à cultiver sans préjugé la Philosophie, les Mathématiques sublimes, l'étude de la nature, l'astronomie, la Physique, & la Theologie, voilà d'abord nombre

L

des motifs, qui m'ont fait embrasser presque malgré moi-même les opinions des plusieurs Philosophes anciens, comment est-ce, que je puis être coupable vis-à-vis de Toi conformant mes actions à des opinions, dont j'ai examiné la vérité par l'espace des plusieurs années; n'est-ce pas, que l'on doit choisir telle action plutôt, que telle autre, d'après les motifs, qui s'offrent à notre esprit, ces motifs naissent d'une représentation nette du bien, ou du mal, & celle-ci dépend des objets conçus aussi clairement, & aussi distinctement, qu'ils pouvaient l'être; mais ce ne sont, que des gens examinant tout ce, qui se trouve hors d'eux par une longue étude, & méditation, par des comparaisons, & des analyses faites nettement, qui puissent atteindre à ces notions claires, & distinctes. Moi entreprenant cet examen, à ce que Tu fais assez bien avec un plus grand soin, qu'il ne fut entrepris par plusieurs législateurs, qu'est-ce que je pouvais conclure, si non, que mes opinions surpassaient beaucoup en vraisemblance celles de Moïse, de Jésus Christ, de Muhamed aussi-bien, que celles des Indifferentistes, des Deïstes, ou des Naturalistes, n'ai-je pas raisonnant de la sorte relevée beaucoup plus ta gloire que ces autres, qui ont assujéti leur raison, mettant leur confiance dans les mérites de Moïse, & dans ceux de la passion de Jésus Christ, qui espérant des indulgences plénaires, ont négligé de gourmander leurs passions, la composition de mon corps, & de mon âme, destinée par Toi au raisonnement, s'acquittait parfaitement de son devoir, concluant les vérités des prémisses bien examinées, elle a vécu d'après elles tranquillement, c'est ainsi, que ma composition faisait

un homme raisonnable, d'autres ne formant pendant toute leur vie aucun raisonnement sur des matières de cette importance, se fiant aveuglement aux impostures des Prêtres, ils ont végété à la honte du genre humain.

§. 98.

Tu fais, si je n'avais eu assez des sujets de me désespérer, de Te mépriser, & de Te maudire, après que ni la Bible, ni les Conciles, ni les saints Pères, ni les Théologiens, tels, qu'un Bellarmine, qu'un Thomas, qu'un Augustin, qu'un Scote, qu'un Tournelle, qu'un Moline n'ont pu nullement me convaincre de la vérité d'une révélation, après que les écrits des Métaphysiciens les plus célèbres, tels, qu'un Clarke, Baxter, Balesow, & Fils de Mendel, qui ont fait leur possible pour démontrer ton existence, ne m'ont nullement satisfait, Tu fais, quelle douleur me tourmentait alors, que je voyais, que depuis tant des siècles ton existence n'a pu être démontrée en aucune manière. Tu fais dis-je, combien j'ai souhaïté alors, que je me voyais pourvu des principes de toute Religion, ou de la voir ton existence, & ta magnificence, ou d'y pouvoir ajouter foi, aveuglement. Tu n'as voulu m'accorder cette foi, qui est un don de Dieu accordant en même tems ce présent aux hommes les plus stupides, qui ne le méritent point; mais loin de T'outrager alors, j'ai plutôt tâché de devenir une créature utile, faisant tous mes efforts pour découvrir ton existence, m'étant jeté dans le chemin des sciences, j'ai examiné tous les phénomènes de

la nature, croyant qu'il y a peut-être des traces nombreuses de ton existence, je me suis occupé de l'analyse chimique des corps, non pas pour accumuler des richesses; mais seulement pour voir, si les forces de la nature soient la seule, & unique cause de la contingence, & de la mutabilité des êtres, ou si l'on doit adopter encore hormis ces forces un principe distingué de la nature, un Architecte suprême. Des corps, qui existent sur la terre j'ai passé à la contemplation du mouvement des Astres, dans toutes ces recherches ne trouvant nulle trace de ton existence, j'ai conclu, qu'il n'y a nulle certitude par rapport à ces importantes matières; mais que l'athéisme soit de la dernière vraisemblance. J'ai examiné les loix de la nature mécaniques, dans lesquelles j'ai rencontré des liens assez forts, qui obligent aussi l'homme athée à faire tout ce, qui se rapporte à sa conservation; c'est pourquoi je ne pouvais me résoudre à mener une vie contraire aux loix de la morale, concevant toutes les actions, qui nuisent à ma conservation, ou qui lui sont utiles, qui la diminuent, ou la détruisent tout-à-fait, je les ai conçues autant, qu'elles peuvent être conçues par quelque mortel, sentant perpétuellement dans la machine de mon corps cet instinct, qui me portait à ma conservation, voilà d'abord nombre des motifs, qui me faisaient fuir les actions opposées aux loix de la morale; me portant en même tems à celles, qui étaient conformes à ces loix. Ayant adopté l'athéisme, je ne pouvais tomber ni dans le fanatisme, ni dans le bigotisme, & quelles méchancetés je vous prie, ne furent exercées

par cette foule d'hommes, qui ont donné dans l'un, ou l'autre de ces travers? L'athée n'agit, qu'après avoir examiné les choses sérieusement, le religieux crédule ne saurait rien examiner, ni révoquer les choses aux principes simples de la nature, plaçant son espérance aveuglément dans la foi, il sera tyran aussi-bien, que coupable de quantité d'autres crimes. L'athée est l'homme le plus tolérant; car voyant, que toutes les actions des humains, aussi-bien, que des autres êtres vivans dépendent des motifs, lesquels résultent d'une manière particulière de concevoir les objets, manière, qui diffère selon la structure corporelle différente des Êtres vivans, voyant encore, que cette structure ne dépend pas du choix de l'animal, il conclut, que l'homme avec le reste des animaux agit par quelque nécessité fatale, c'est pourquoi l'athée ne saurait accuser personne, souffrant tout tranquillement.

§. 99.

Tu sais bien, combien j'étais tolérant durant ma vie, combien la vie, que j'avais menée était retirée, quels étaient mes sentimens par rapport à mes amis, & ennemis, d'après les principes de ma Philosophie je n'exigeais jamais de mes amis rien, qui aurait pu donner la moindre atteinte à leur conservation, une expérience assez longue m'ayant convaincu, qu'il n'y a peut-être aucun homme, qui voudrait pour l'amour de ses amis s'exposer au moindre peril, quoique moi, ce que Tu sais bien, Toi auquel rien n'est caché,

j'ai soutenu assez souvent le parti de mes amis avec des considérables dangers, principalement à ce tems, où je n'avais encore une idée assez nette de l'amitié, ou de l'inimitié, enfin durant toute ma vie haïssant l'oisiveté, je cultivais les sciences solides avec une application assidue, j'ai examiné les phénomènes de la nature, les plus difficiles sans préjugé, approuvant, ou reprouvant les opinions des Philosophes sans aucun égard aux sectes, selon qu'elles me paraissaient plus, ou moins vraisemblables, m'étant pourvu moyennant l'étude, & une observation assidue des principes politiques, j'ai menagé les usages absurdes introduits dans la conservation, me conformant en même tems à ceux, qui ne combattaient pas mes principes avec modestie, j'ai évité des Ministres du Prince, n'en rencontrant qu'assez peu, dont la Philosophie était solide, j'ai évité les plaisirs grossiers d'une honteuse amour, plus que tous les vices, j'ai quitté même des femmes jeunes, & belles, qui auraient tenté la chasteté d'un Joseph, observant le peu de convenance, qu'elles avaient avec ma Philosophie, je les ai quittées peu-à-peu, & sans haine, enfin j'étais plus content de mon sort que ceux, qui furent regalés par Toi d'une foi aveugle, leurs anges tutélaires ne savaient mieux les guider, que ma Philosophie m'a conduit, j'ai corrigées les erreurs commises dans ma jeunesse aussitôt, que j'ai adopté les principes de ma Philosophie. Si tous les hommes avaient vécu selon mes Principes, ils n'auraient eu besoin ni de Société, ni des loix positives, ni d'aucune Religion, pour passer

leurs jours tranquillement à l'honneur de l'espèce humaine.

§. 100.

Tous cela je ne l'ai pas avoué aux hommes, mais à Toi mon Dieu, qui es mon Juge très-juste, que les hommes croient cela, ou qu'ils le prennent pour fable, c'est ce qui n'est tout-à-fait indifférent, sachant bien, que toute chose, est également sujette aux louanges, & au blâme des hommes, tout ce que Tu a créé, leur est obscure, Tu leur a donné les passions les plus dangereuses dont ils sont déchirés, les hommes les plus sages sont loués par l'un, & blâmés par l'autre, en peu de mots quelquefois, ils n'observent en tout, que l'ordre le plus exact, quelquefois ils ne remarquent nulle part de l'harmonie, je ne regarde pas ce chaos de la nature entière, dont je ne constitue qu'une partie à peine sensible; mais je T'avoue uniquement à Toi, Te prenant pour témoin, que la vérité la plus exacte se trouve en ma confession, j'attends donc Ton jugement, ô Toi Juge très-juste, & très-sage! Tu ne saurais me condamner selon les loix de la justice; car j'ai vécu mieux, & mes actions étaient plus conformes aux loix de la nature, que celles de tant d'autres, auxquels Tu a daigné donner la foi, qui sont crus saints par le reste des hommes. Tu peux T'emporter contre moi par une double raison, ou parceque je ne croyais pas ni à Ton existence, ni à la révélation, ou parceque j'ai conformé mes actions uniquement aux loix de la nature; le dernier de ces points t'en suit

du premier, quant au point premier, je ne me suis égaré aussi long-tems, qu'il T'a plu de conserver en moi la foi, qui est ton present; mais aussitot, que Tu l'a éveillé en moi cet instinct, qui me portait vers les sciences solides, etait-il bien alors en mon pouvoir de rejeter toutes les raisons, qui me firent nier ton existence, quoique les Theologiens osent avancer cela pour leur avantage, Tu ne l'avances pas de meme, les surpassant en sagesse infiniment. Il n'y avait personne au monde à ce, qui me parait, qui n'aurait pas senti le pouvoir des motifs, qui influent dans la machine de son corps, il n'y a personne, qui eut exercé quelques actions contraires aux motifs, qui exercent leur energie sur lui, donc tout ce, que j'ai fait, je le dois à Toi, c'est par ta grace, que les hommes deviennent saints, & qu'ils croient aveuglement, ils sont disgraciés par Toi, s'ils sont regelés des talens, qui les font Philosophes. Dans chacune de ces especes d'hommes Tu manifestes ta gloire, montrant dans les hommes credules, que Tu peux créer, & conserver une machine, qui ressemble aux hommes par la figure, & qui n'est, qu'une bete par l'aveuglement, Tu montres dans les Philosophes, qu'un homme puisse s'acquiescer de ses fonctions comme il faut, sans avoir besoin des loix positives. Montrant donc une plus grande puissance dans ces derniers, il faut bien, que tu aies bâti aussi un ciel sans comparaison plus excellent, pour y placer les Philosophes, je vois déjà une foule des esprits les plus elevés, qui T'environnent, je distingue dans le nombre de ces bien-heureux, un Leucipe, Ana-

xagore, Epicure, un Ocellus de Lucanie, un Timée de Locres, un Lucrece, Spinosa, Helvece, Mirabeau, Bolingbroke, la Metrie, Frederic le grand Roi de Prusse, & nombre d'autres, qui jouissent de la recompense de leurs travaux. Mais que dis-je? si Tu es Dieu tel, que la Theologie des hommes Te represente, Tu ne saurais etre offensé par nul crime, celui qui s'offense doit changer l'opinion, qu'il a conçue de celui, qui l'outrage; mais un Etre immuable comment saurait-il changer de sentiment: il n'y a donc nul danger, qui me puisse menacer vis-à-vis de Toi. Allez donc vivre O vous Philosophes! selon les loix de la nature, menez une vie tranquille, à la quelle la Philosophie vous conduit, moquez vous des sottises du monde credule, qui imagine tantot un Dieu corporel, tantot lui donne des qualités humaines, telles, quelles sont la justice, la misericorde, &c. Si le Dieu est un etre infini, il ne peut pas tracer l'existence de son portrait dans les corps finis, & passagers, ou dans ce monde, & ne l'est pouvant: il faut, qu'il excuse notre ignorance par rapport à son existence.

F I N.

ERRATA.

Pag.	lin.		Lisez
11	16	do feu — —	de feu
15	2	avait — —	avaient
16	28	divifés — —	divifées
—	32	celleci — —	cellesci
—	35	chemife — —	chemifes
18	33	appliqueus —	appliqués
33	27	an — —	au
34	7	-gouroufes —	goureufes
37	36	exercé — —	exercée
42	11	animées — —	animés
45	13	commence —	commencer
—	33	-polanes — —	polantes
51	33	cule au feu —	culte au feu
54	21	figue — —	figure
65	12	terro — —	terre
67	14	me — —	ne
84	30	effetiellés —	effetiellés
85	28	queles — —	quelles
87	2	en t — —	en quant
89	27	à l'humeur	l'humeur
93	22	ceetre — —	cette
92	17	es — —	les
94	2	penmierement	premierement
95	20	materiauxne	materiaux ne
96	30	u e — —	une
97	18	rai on — —	raison
99	8	exer — —	ex
112	7	da s — —	dans
—	29	en vers — —	envers
118	6	maintenant —	maintenant
135	1	il — —	Il
140	1	premier — —	premier
159	34	Pvre — —	Pere
160	34	intrepiditô	intrepidité

CONTENU DE LA SECONDE PARTIE.

CHAP. I. De la Nature, & de la façon d'agir.

CHAP. II. Des différentes modifications de la matière, ou des propriétés des corps.

CHAP. III. Des Combats, ou des choes de la nature.

CHAP. IV. Des absurdités apparentes, qui découlent de la façon de penser propre à l'homme.

CHAP. V. Des avantages, desquels jouissent les hommes sur les autres animaux.

CHAP. VI. Sur les principes d'une bonne société civile.

CHAP. VII. Des véritables remèdes, pour corriger la forme du gouvernement dans les sociétés introduites.

CHAP. VIII. Sur la Tolerance Philo-
fophique de toutes les Religions.

CHAP. IX. Sur les principes du com-
merce.

CHAP. X. De la culture des sciences
dans une société bien réglée.

CHAP. XI. De la Police.

CHAP. XII. De l'adminiftration de la
Justice.

CHAP. XIII. Des Finances d'une so-
ciété bien réglée.

CHAP. XIV. Sur les fondemens de la
guerre, & de la paix.

CHAP. XV. Catechisme des Philoso-
phes.
